This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

VI. 1775 (12)

Digitized by Google

Digitized by Google

TOME DOUZIÉME.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES

DE

POÉSIES,

&c.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 DEC 1977
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

POËSIES.

DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME.

LES trois premiers ſont de l'année 1734. Les quatre derniers ſont de l'an 1737. Tous ſont purgés des fautes qui fourmillent dans les autres éditions.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'eſt-à-dire, qu'il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, & qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſiéme, que le plus grand obſtacle au bonheur eſt l'envie.

Le quatriéme, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquiéme, que le plaiſir vient de DIEU.

Digitized by Google

Le ſixiéme, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptiéme, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

Digitized by Google

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

TU vois, ſage Ariſton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence & d'Alteſſe,
Penſſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux ; leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les Rois en ont-ils ſix ? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce ? ont-ils d'autres reſſorts ?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance ;
Dans la même faibleſſe ils traînent leur enfance :
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi, me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre !
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis, courbé ſur ſon bureau,
Vaut-elle une Princeſſe auprès du trône aſſiſe ?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'égliſe,

Digitized by Google

D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
Non ; Dieu serait injuste, & la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune Colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébété.
Hélas, pour le bonheur que fait la majesté ?
En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuie.
Il gémit quelquefois, & bien souvent s'ennuie :
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse & d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encense & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les Cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria, Ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous, aussi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.

Digitized by Google

Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.
On dit, qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des myrtes aſſis,
Entrelaſſans leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines:
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrette au point du jour eſt aux champs la première.
Je les vois haletans, & couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hyvers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fauſſe & ruſtique
Gaîment de Pellegrin (*a*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles:

Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle :
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin, (*b*)
Des intrigues du tems composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, & haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert (*c*) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.
L'aigle, fière & rapide, aux ailes étendues,
Soit l'objet de sa flamme, élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa geniſſe, & plaît en mugissant.
Au retour du printems la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?

Digitized by Google

Mais, quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Reſpirant pour ſouffrir, eſt-il un homme heureux ?
Non, ſans doute ; & Thamas qu'un eſclave détrône,
Ce Viſir dépoſé, ce Grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſereins, quand ils ſont dans les fers ?
Tout Etat a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait ſous ſes loix retenu l'Angleterre,
Et (*d*) Dufréni, plus ſage & moins diſſipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Auteur.
Tout eſt égal enfin : la Cour a ſes fatigues :
L'Egliſe a ſes combats : la guerre a ſes intrigues :
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci.
Le malheur eſt partout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmurait hautement contre la Providence.
Que d'honneurs ! diſait-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon Palais le Tyran de Carie.
De ſes vils Courtiſans il eſt abandonné ;
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris, enchaîné ;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure ; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,

Digitized by Google

Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter! dit-il; ô ſort inexorable!
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés; tout homme eſt un abîme.
La joie eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout tems, dans toute la Nature,
Nulle part tout entier, partout avec meſure,
Et partout paſſager, hors dans ſon ſeul Auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Le Ciel en nous formant mélangea notre vie,
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſir, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence;
Et DIEU nous peſa tous dans la même balance.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*) L'Abbé Pellegrin a fait des Cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf ; c'eſt là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jeſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Ces Cantiques ont été chantés à la campagne & dans des Couvens de Province.

(*b*) Fameux Verniſſeur.

(*c*) Fameux Marchand de curioſités à Paris. Il avait beaucoup de goût : & cela ſeul lui avait procuré une grande fortune.

(*d*) Louis XIV. diſait : Il y a deux hommes que je ne pourai jamais enrichir, Dufréni & Bontemps. Dufréni mourut dans la miſère, après avoir diſſipé de grandes richeſſes. Il a laiſſé de jolies comédies.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

CE ne fut qu'en 1738. que ce Discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisiéme, sous le titre général d'*Epitres sur le bonheur*. Le commencement du premier Discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757. exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

Eh bien ! jeune Hermotime, en Province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arrivé,
Tu ne sais pas encor quel parti tu dois suivre :
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux :
Mais ce sort quel est-il ? Tu ne sais : tu peux être
Magistrat, Financier, Courtisan, Guerrier, Prêtre ;
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux : ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent :
Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains.
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux.

Digitized by Google

Qu'importe quand l'orage a ſoulevé les flots,
Que ta pouppe ſoit peinte, & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de ſoye ?
Le vent eſt ſans reſpect, il renverſe à la fois,
Les bateaux des pêcheurs & les barques des Rois.
Si quelque heureux pilote échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiſſeau, plus heureux, n'était pas mieux conſtruit :
Mais le pilote eſt ſage, & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi ! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toûjours facile & pure,
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la Nature,
Qui ſais à ton état conformer tes déſirs,
Satisfait ſans fortune, & ſage en tes plaiſirs ;
Heureux, qui, comme toi, docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie ;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, &c.
Que ta pouppe ſoit peinte, & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de ſoye.
L'art du pilote eſt tout, & pour domter les vents,
Il faut la main du ſage, & non des ornemens.
Eh quoi ! me dira-t-on, &c.

Digitized by Google

SUITE DU MÊME DISCOURS.

PREMIERE LEÇON.

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un Colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaiſir un Maréchal de France!
L'Empereur eſt toûjours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept Electeurs!
Et le cœur d'un ſujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai, que celui de ſon Maître!
Non, n'accuſons point Dieu de cette abſurdité:
Pour les cœurs qu'il a faits, il a trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;
Il veut, en les rangeant ſous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de Rois:
Le caſque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre:
Et ce Bernard qu'on vante eſt heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'Empereur eſt toûjours, graces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept Electeurs;
Et le Roi des Romains ſerait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,

Digitized by Google

Nés du même limon façonné par ſes mains.
Admirons de ſes dons le différent partage.
Chacun de ſes enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vaſte a ſa fécondité,
Et l'ingrat qui ſe plaint eſt ſeul deshérité.
Poſſédons ſans fierté, ſubiſſons ſans murmure
Le ſort que nous a fait l'Auteur de la Nature;
Dieu qui nous a rangés ſous différentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de Rois.
On dit qu'avant la boëte, &c.

S U I T E.

PREMIERE LEÇON.

Dans ſes champs fortunés l'Amour même l'appelle,
L'Amour, ce Dieu des Cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pole à l'autre animer l'Univers.
Ses traits toûjours lancés des mains de la nature,
Souffrent les ornemens, mais plaiſent ſans parure:
Un éclat étranger eſt le fard du bonheur:
Tu n'en as pas beſoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toûjours un tranquille deſtin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers:
Concini moins altier, plus fidèle à ſes Maîtres,

Digitized by Google

N'aurait point de son sang appaisé nos ancêtres.

. . . . . .

Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire?
Où? chez toi, dans ton cœur, & dans ton caractère:
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, & rends grace à ton Maître.

Digitized by Google

DEUXIEME DISCOURS.

De la Liberté.

On entend par ce mot Liberté *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'eſt pourquoi* Locke *l'a ſi bien définie* Puiſſance.

DAns le cours de nos ans, étroit & court paſſage,
Si le bonheur qu'on cherche eſt le prix du vrai ſage,
Qui poura me donner ce tréſor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? eſt-ce un préſent des Cieux ?
Eſt-il comme l'eſprit, la beauté, la naiſſance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reſſorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame eſt-elle eſclave ou reine ?
Obſcurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournaient vers le Ciel,
Lorſqu'un de ces Eſprits, que le Souverain Etre
Plaça près de ſon Trône, & fit pour le connaître,
Qui reſpirent dans lui, qui brûlent de ſes feux,
Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des Cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame ſimple & groſſière,
Et fuir obſtinément tout Docteur orgueilleux,

Digitized by Google

Qui dans ſa chaire aſſis, penſe être au-deſſus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du Ciel même.
Ecoute, me dit-il, promt à me conſoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame ſincère,
Puiſqu'elle ſait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun Roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits & la vie & l'eſſence.
Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant;
C'eſt l'attribut divin de l'Être tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfans qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers naquit;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéit.
Souverain ſur la Terre, & Roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains la Nature eſt forcée.
Tu commandes aux Mers, au ſouffle des Zéphirs,
A ta propre penſée, & même à tes déſirs.
Ah! ſans la liberté que ſeraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'inviſibles flammes;
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſerait à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un DIEU, qui nous aurait trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images?

Que

Digitized by Google

Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer ;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les Cieux, ſur la Terre, il n'eſt plus de juſtice.
(a) Pucelle eſt ſans vertu, Des Fontaines ſans vice.
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du Monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, DIEU ſeul en eſt l'auteur ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le DIEU de juſtice & de paix
Serait l'auteur du trouble, & le DIEU des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le Diable ?
J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme enyvré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laiſſe encor à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète ſacré des éternelles Loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe ?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?
Il le ſuit, il s'égare ; & toûjours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du Monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage ?
L'Eſprit conſolateur à ces mots répondit :

Digitized by Google

Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un DIEU.
Quoi ! dans cet Océan cet atome qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage ?
Non, tout est faible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.
La Nature, en tout sens, à des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
Mais, di-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue ;
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connai mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
Pren ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du Ciel, est le vrai bien du sage.)

Digitized by Google

Voilà l'Helvetius, le Silva, le Vernage, (*b*)
Que le DIEU des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée?
Voi de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin.
Enten comme il conſulte, approuve ou délibère;
Enten de quel reproche il couvre un adverſaire;
Voi comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre? Oui, ſans doute, & lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtême.
Il mentait à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le ſentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme eſclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à ſon Auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles.
Ferme en tes ſentimens, & ſimple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frère;
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui;
Fai ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainſi parlait la voix de ce Sage ſuprême;
Ses diſcours m'élevaient au-deſſus de moi-même.
J'allais lui demander, indiſcret dans mes vœux,

Digitized by Google

Des ſecrets réſervés pour les peuples des Cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le tems, le reſſort, la lumière;
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond (c) s'Graveſande, & le ſubtil (d) Mairan,
Et qu'expliquait en vain, dans ſes doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au ſéjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit aſſez.

NOTES.

(a) L'Abbé Pucelle, célèbre Conſeiller au Parlement. L'Abbé Des Fontaines, homme ſouvent repris de Juſtice, qui tenait une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des ſatyres.

(b) Fameux Médecins de Paris.

(c) Mr. s'Graveſande, Profeſſeur à Leide, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de Newton.

(d) Mr. Dortous de Mairan, Gentilhomme de Beſiers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

Lorſqu'un de ces Eſprits, que le Souverain Etre...

. . . . . .

Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des Cieux.
Ainſi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'hémiſphère.
Il avait pris un corps, ainſi que l'un d'entr'eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, ſous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

. . . . . .

Caton fut ſans vertu, Catilina ſans vice.

. . . . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empreſſés
Le ſecret d'être heureux, il en a dit aſſez.

Dans une ſeconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . . . .

Epargne à ta raiſon ces diſputes frivoles,
Ce poiſon de l'eſprit né du ſein des écoles.
Ferme en tes ſentimens &c.

. . . . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés :
Sois heureux, m'a-t-il dit, n'en eſt-ce pas aſſez ?

Digitized by Google

TROISIEME DISCOURS.

De l'Envie.

Si l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop ; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? C'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des Dieux, par les Dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé ;
Il blaſphême, il s'agite en ſa priſon profonde ;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au Monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé ;
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.
J'ai vu des courtiſans, yvres de fauſſe gloire,
Déteſter dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïſſaient le bras qui faiſait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raiſon, quand cherchant les batailles,
Il diſait à Louis : *Je ne crains que Verſailles ;*

Digitized by Google

Contre vos ennemis je marche ſans effroi :
Défendez-moi des miens, ils ſont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

Lorſqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :
Quand Dufreſne (*a*) & Goſſin, d'une voix attendrie,
Font parler Oroſmane, Alzire, Zénobie,
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfans de ſon plaiſir :
Rufus déſeſpéré, que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin, mais ſes pleurs ſont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Eſt-ce un affront pour toi ? Courage, écri, fais mieux ;
Mais garde-toi ſurtout, ſi tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes Ayeux chimériques (*b*) :
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez Rabelais.

Digitized by Google

Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatyrique,
Dont la moderne Muſe emprunte un air Gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot. (c)
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée;
Mais pour ſiffler Rameau l'on doit être un Orphée;
Qu'un petit monſtre noir peint de rouge & de blanc,
Se garde de railler ou Brionne ou Rohan.
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu (d) Bayle perſécuté,
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté;
Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ſes chagrins un miſérable auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Neſtor, chez Narciſſe,
Il diſtille à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſurer que ce Globe, en ſa courſe emporté,
S'élève à l'Equateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un raffinement d'erreur & de blaſphême.

Digitized by Google

Malbranche eſt Spinoſiſte, & Locke, en ſes écrits,
Du poiſon d'Epicure infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat, de qui la plume impie
Oſe vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien!
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien. (e)
Cent fois plus malheureux, & plus infame encore,
Eſt ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuye;
Satyrique ennuyeux, diſant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ſes écrits.
On peut à Deſpréaux pardonner la ſatire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de ſa piquûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno ſemble encor reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer (f)
Du Zeuxis des Français les ſavantes peintures?
L'honneur de ſon pinceau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en ſont plus précieux;
Ces traits en ſont plus beaux, & vous plus odieux.

Digitized by Google

Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, Je voudrais l'avoir fait : (g)
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand-homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome,
De (b) Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Falait-il m'appeller du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand ! qu'il est doux, de se dire à soi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens !
C'est ainsi que la Terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble :
Un suc toûjours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux :
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête,
Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Digitized by Google

NOTES.

(a) DUfresne, célèbre Actrice de Paris. Mlle Goffin, Actrice pleine de graces, qui joua Zayre.

(b) Mauvaise comédie, qui n'a pu être jouée.

(c) Il est à remarquer que Mr. de Voltaire s'est toûjours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

(d) Jurieu était un Ministre Protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens; il écrivit en fou, & il fit le Prophète: Il prédit, que le Royaume de France éprouverait des révolutions, qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de de Toulouse lui a fait un honneur unique, en faisant valoir son testament, qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de Mr. de Senaux, Conseiller.

(e) L'Optimisme de Platon renouvellé par Shaftersburi, Bolingbrocke, Leibnitz, & chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un système faux: mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

(f) Quelques Peintres, jaloux de Le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux.

(g) Habert de Cerisi, de l'Académie.

(h) La belle façade du vieux Louvre est de Mr. Perrault.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR L'ENVIE.

L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
Quelle était la raison du Magistrat perfide;
Qui voulait en exil envoyer Aristide?
Il fut dans son dépit contraint de l'avouer;
Je suis las, disait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans, &c.

. . . . . .

Un petit monstre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus, ou Roban.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contr'elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

. . . . . .

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,
Médisant acharné, quelle étrange manie,
Fait aboyer ta voix contre une Académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbéciles?
La police est sévère: on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit jusqu'aux enfans, & l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Oh! qu'il nous faut chérir, &c.

. . . . . .

Voilà le vrai mérite: il se peint dans ces traits.
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.
Qu'il est grand, &c.

Digitized by Google

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

A MR. H***.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
La modération est le trésor du sage:
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout; l'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit; avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas; mais borne ta carrière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais, par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?

Digitized by Google

D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Pourquoi ce vér changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage Du Faï (*a*) parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui ce paſſe en moi
Je m'en vais conſulter le médecin du Roi :
Sans doute il en ſait plus que ſes doctes confrères.
Je veux ſavoir de lui par quels ſecrets myſtères,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digeré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toûjours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines ;
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU, qui nous donna la vie.
Couriers de la Phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos ſecteurs, & ſurtout deux Laponnes ; (*b*)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut ſans ſortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toûjours glacés de la Terre applatie.

Digitized by Google

Dévoilez ces reſſorts, qui font la peſanteur.
Vous connaiſſez les loix qu'établit ſon Auteur.
Parlez, enſeignez-moi, comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de Mondes?
Pourquoi, vers le Soleil notre Globe entraîné
Se meut autour de ſoi ſur ſon axe incliné?
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures?
Vous ne le ſavez point. Votre ſavant compas
Meſure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible;
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous ſurtout dans notre ambition,
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé Magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille, eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe:
Platon va raiſonner à la Cour de Denis:
Racine Janſéniſte eſt auprès de Louis.

Digitized by Google

L'Auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime, & je crus comme un ſot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain déſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raiſon dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſière!
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toûjours ſans Maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle yvreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouïr.
Les plaiſirs ſont les fleurs, que notre divin Maître
Dans les ronces du Monde autour de nous fait naître.
Chacune a ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légère;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagère.

N'offrez

Digitized by Google

N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la Nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture.
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
Regardez (*c*) Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles ;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enyvrer,
Malheureux, il n'a pas le tems de déſirer.
Jadis trop careſſé des mains de la molleſſe,
Le plaiſir s'endormit au ſein de la pareſſe :
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruiſait l'Univers.
Un DIEU, qui prit pitié de la Nature humaine,
Mit auprès du plaiſir, le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toûjours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.

Digitized by Google

Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah, pour vous voir toûjours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & surtout vertueux ;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur ;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

NOTES.

(*a*) MR. Du Faï était Directeur du Jardin du Roi, qui avait été très négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par Mr. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

(*b*) Messieurs de Maupertuis, Clairault, le Monnier, &c. allèrent en 1736 à Torneo, mesurer un degré du Méridien, & ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Torneo appartient.

(*c*) C'était un Conseiller au Parlement fort riche, homme voluptueux & qui faisait excellente chère.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA MODÉRATION.

IL ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épitre adressée à Mr. *Helvetius*, Fermier général, fils du premier Médecin de la Reine.

. . . . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître,
Né pour la vérité, vien la faire connaître.
Héros de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense & l'exacte mesure
De la Terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts, &c.

. . . . . .

C'est du cœur des humains la grande passion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
Au Parnasse ils régnaient, la Cour les vit ramper.
La Cour est de Circé le palais redoutable,
La fortune y préside, enchantereſſe aimable,
Qui des mains des plaisirs, préparant son poison,
Par un filtre invincible, assoupit la raison.
Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave.

Digitized by Google

On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
Le Guerrier tout couvert du sang des ennemis,
Le Magistrat austère, & le grossier Commis,
Et la dévote adroite, & le Marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
Laissons ces insensés que leur espoir séduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
La seule adversité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaisirs; ce sujet plein d'appas,
Est bien moins dangereux, & ne s'épuise pas;
De nos réflexions c'est la source féconde,
Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde:
Que m'importe leur Trône, & quel suprême honneur,
Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
Les plaisirs sont les fleurs, &c.

Dans une édition postérieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers suivans, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers,
Mais leur sagesse au moins les ont rendu légers.
Horace modéré, vécut riche & tranquile.
Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
O vous qui ramenez &c.

. . . . . .

Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la Nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;
Tout renaît au Printems, tout meurit dans l'Eté;

Digitized by Google

Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère;
Touché de ſes appas, vous avez ſu lui plaire.
Vous penſez ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens:
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture;
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture;
Votre bonheur uſé, n'eſt qu'un dégoût affreux.
Et vous, &c.

Dans la ſeconde édition, on liſait les trois vers ſuivans, après celui-ci:

Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur:
D'un ſédu[illegible]eur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu follet, &c.

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUſqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le Ciel au Monde, & d'un ton deſpotique
Damnant le Genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
Sur les pas de Calvin, ce fou ſombre & ſévère,
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un Tyran le Miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré,
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Miniſtres.
(*a*) Timon ſe croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on ſoit homme, afin d'être Chrêtien.
Je ſuis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaiſſance.
La Nature attentive à remplir vos déſirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaiſirs.
Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entière;
Par le ſeul mouvement il conduit la matière;
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.
Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,

Digitized by Google

Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux,
Soit que vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous.
Partout d'un DIEU clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage ?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire en naiſſant les flancs qui l'ont formé ?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?
Ah ! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnaiſſez un DIEU.
Que dis-je ? à vos plaiſirs ! C'eſt à la douleur même
Que je connais de DIEU la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie :
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
Chez de ſombres dévots l'amour-propre eſt damné ;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats, c'eſt un don de DIEU même.
Tout amour vient du ciel ; DIEU nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſurtout dans nos amis.
Cet amour néceſſaire eſt l'ame de notre ame ;

Digitized by Google

Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les passions. (*b*)
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plait à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la société;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le Ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, si nous l'en croyons, serait servi par nous,
Ainsi qu'en son Serrail un Musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
Que le fer a privés des sources de la vie (*c*).
Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte Antiquité?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient domter la nature & le tems,

Digitized by Google

Et rendre leur vieux père à la fleur de ſes ans :
Leurs mains par piété dans ſon ſein ſe plongèrent,
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, Stoïques abuſés ;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Uſez, n'abuſez point ; le Sage ainſi l'ordonne.
Je fuis également Epictète & Pétrone.
L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines ;
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux, que ce torrent, par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.
Vents, épurez les airs, & ſoufflez ſans tempêtes ;
Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes.
DIEU des êtres penſans, DIEU des cœurs fortunés,
Conſervez les déſirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la ſolitude.
Voilà mes paſſions ; mon ame en tous les tems
Goûta de leurs attraits les plaiſirs conſolans.
Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des loix des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuiſaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquile ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'aſyle.
Ainſi le Dieu des bois enflait ſes chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux.
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.

Digitized by Google

Heureux qui juſqu'au tems du terme de ſa vie,
Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa lyre.

NOTES.

(a) CEtte piéce eſt uniquement fondée ſur l'impoſſibilité où eſt l'homme d'avoir des ſenſations ſur lui-même. Tout ſentiment prouve un DIEU, & tout ſentiment agréable prouve un DIEU bienfaiſant.

(b) Comme preſque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un ſens, il eſt bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *paſſions*, des déſirs vifs & continués de quelque bien que ce puiſſe être. Ce mot vient de *patir*, ſouffrir, parce qu'il n'y a aucun déſir ſans ſouffrance; déſirer un bien, c'eſt ſouffrir l'abſence de ce bien, c'eſt *patir*, c'eſt avoir une paſſion; & le premier pas vers le plaiſir eſt eſſentiellement un ſoulagement de cette ſouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces déſirs vifs & continus, appellés *paſſions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le déſir de réuſſir dans ſon art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

(c) Cela ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentimens.

Digitized by Google

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

J'E cherche un Roi plus doux, & de plus doux Miniſtres,
Paſcal ſe crut parfait, alors qu'il n'aima rien.

. . . . . .

Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
O moitié de notre être! amour-propre enchanteur,
Sans nous tyranniſer, règne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer ſoi-même.
Que Dieu ſoit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Un Monarque de l'Inde, honnête homme & peu ſage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaiſſeaux les débris diſperſés,
Des mâts demi-rompus & des morts entaſſés,
Fit fermer par pitié le port de ſon rivage,
Défendit que jamais, par un profane uſage,
Les pins de ſes forêts façonnés en vaiſſeaux,
Portaſſent ſur les mers à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta ſa juſtice:
Mais bientôt triſte Roi d'un Etat indigent,
Il ſe vit ſans pouvoir, ainſi que ſans argent.
Un voiſin moins bigot, & bien plus ſage Prince,
Conquit en peu de tems ſa ſtérile Province;

Digitized by Google

Il rendit la mer libre, & l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés.
Vous dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la Terre & de la rendre heureuse :
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du Ciel,
Qui connait mieux que vous les dons de l'Eternel ?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés.
Un cœur aimé de vous, ne sent que ses bontés.

Digitized by Google

SIXIEME DISCOURS.

De la nature de l'Homme.

LA voix de la vertu préſide à tes concerts;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer,
Deſpréaux & Paſcal en ont fait la ſatire.
Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la nature?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obſcure,
Chacun a dit ſon mot; on a longtems rêvé;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé?
Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plait à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage;

Digitized by Google

Sa voix trouble & séduit : est-on seul ? on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la Terre au Trône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits & du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'Univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont (*a*) prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Pequin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre,
Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
Ce palais si superbe est élevé pour nous,
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure ?
Ils y furent créés des mains de la Nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux & promts à nous manger ;

Digitized by Google

Mais c'eſt pour nous inſtruire & pour nous corriger.
Plus loin, ſur le duvet d'une herbe renaiſſante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naſillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Diſaient, Tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le Ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'âne paiſſait auprès, & ſe mirant dans l'eau,
Il rendait grace au Ciel, en ſe trouvant ſi beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la Terre;
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes déſirs,
Il bâtit mon ſerrail, il conduit mes plaiſirs:
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amène une âneſſe;
Et je ris, quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.
L'homme vint, & cria: Je ſuis puiſſant & ſage;
Cieux, Terres, Elémens, tout eſt pour mon uſage;
L'Océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux;
Les vents ſont mes couriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce Globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préſide aux étoiles;
Moi, je préſide à tout; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du Monde eût été trop ſerré:
Mais enfin de ce Monde, & l'Oracle, & le Maître,
Je ne ſuis point encor ce que je devrais être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les Cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faiſant tournoyer ces immenſes planètes,

Digitized by Google

Disaient, Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis de-là sur la Terre ils jettaient un coup d'œil;
Ils se moquaient de l'homme & de son sot orgueil.
Le Tien (*b*) les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fit assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un Monde en ce vaste Univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des tems connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux Lettré Chinois, qui toûjours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, & sa Logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus promt que mes idées,
Voyager dans la Lune, & réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?

Tes

Digitized by Google

Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiraient jamais :
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées ;
Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs ;
Au sein du vuide immense, où se meut l'Univers ;
A travers cent Soleils entourés de planètes,
De Lunes, & d'anneaux, & de longues comètes :
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la Nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des Mondes réels & des Mondes possibles.
Mon vieux Lettré chercha, d'espérance animé,
Un Monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'Ange lui fait connaître,
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ;
Ce petit amas d'eau, de sable & de poussière,
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.
Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure ;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs ;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs ;
Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires ;
Et que sans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un DIEU qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame soumise.

Digitized by Google

Le Lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu (c) Garo chez nous eut l'eſprit plus flexible:
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;
La Lune était plus grande, & la nuit moins obſcure:
L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure:
L'homme, ce Roi du Monde, & Roi très fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire.
Contentons-nous des biens, qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés:
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre Monde, & ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, & recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du DIEU, qui nous fit, l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grace; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer;
Le tems eſt aſſez long pour quiconque en profite;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter longtems:
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens.....
Mais malheur à l'Auteur qui veut toûjours inſtruire!
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
C'eſt ainſi que ma Muſe, avec ſimplicité,

Digitized by Google

Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorſque de la Nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairault, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que d'une main ſtérilement vantée,
Le hardi Vaucanſon, rival de Promethée,
Semblait, de la Nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.
Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivais la Nature, & cherchais la ſageſſe;
Et des bords de la ſphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde & du vil délateur;
Ami ſans artifice, Auteur ſans jalouſie;
Adorateur d'un DIEU, mais ſans hypocriſie;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué,
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué;
Et ſachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

Digitized by Google

NOTES.

(a) Homme très savant dans l'Histoire des Chinois, & même dans leur langue.

(b) Dieu des Chinois.

(c) Voyez la fable de la Fontaine:

En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

Cependant on a répondu à Matthieu Garo, dans les *Questions sur l'Encyclopédie.*

VARIANTES DU DISCOURS SUR LA NATURE DE L'HOMME.

Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
Le Lettré convaincu de sa sottise énorme,
S'en retourne ici-bas, &c.

Digitized by Google

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la Vertu retentit ſur la terre ;
On l'entend au théatre, au barreau, dans la chaire ;
Juſqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les traités des Rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, & qu'on ſe plait d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtême
De ce fou d'Ecoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la Vertu ? Le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme de bien :
La Vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs Levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts & l'eſprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières,
En tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon ; l'œil armé d'impudence,
Un hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin,

Digitized by Google

Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
Le ciel puiſſe bénir ſa piété profonde !
Mais quel en eſt le fruit ? quel bien fait-il au monde ?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des ſcribes & des prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'eſt-ce que vérité ?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir ;
Sur ce grand intérêt ; ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels,
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi, c'eſt aſſez, le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés ? (*a*)
Contre un ſiécle indévot plein d'une ſainte rage,

Digitized by Google

Tu cours chez ta béate à ſon cinquiéme étage ;
Quelques Saints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles ;
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant ſon *Avé*.
Le boiteux ſaute & tombe ; & ſa ſainte famille
Le ramène en chantant, porté ſur ſa bequille.
Le ſourd au front ſtupide écoute & n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, & qu'un fourbe ſeconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je ſais que ce myſtère a de nobles appas.
Les Saints ont des plaiſirs que je ne connais pas.
Les miracles ſont bons ; mais ſoulager ſon frère,
Mais tirer ſon ami du ſein de la miſère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, & qui ne ſe fait plus.
Ce Magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, inflexible :
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible.
J'entends : il fait haïr ſa place & ſon pouvoir ;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, ſans qu'on le ſollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, & donner ſon appui
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait juſtice !
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.
Le juſte eſt bienfaiſant. On conte qu'autrefois

Digitized by Google

Le Miniſtre odieux d'un de nos meilleurs Rois
Lui diſait en ces mots ſon avis deſpotique :
Timante eſt en ſecret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;
A ce funeſte excès vous devez mettre un frein ;
Il faut qu'on l'empriſonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, Timante m'eſt utile ;
Vous m'apprenez aſſez, quels ſont ſes attentats ;
Il m'a donné ſon ſang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaiſant la prudence équitable
Peint mieux que vingt ſermons la vertu véritable.
Du nom de vertueux ſeriez-vous honoré,
Doux & diſcret Cyrus, en vous ſeul concentré,
Prêchant le ſentiment, vous bornant à ſéduire,
Trop faible pour ſervir, trop pareſſeux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loiſir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaiſir ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime,
Qui ſoutient hardiment ſon ami qu'on opprime.
Il t'était dû ſans doute, éloquent Péliſſon,
Qui défendis Fouquet du fond de ta priſon.
Je te rends grace, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injuſtice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur,
Du fanatiſme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du Miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,

Digitized by Google

Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
Certain Légiſlateur, (*b*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot eſt *bienfaiſance*, il me plaît, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole, & meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble hazardée :
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES.

(*a*) LEs Convulſionnaires.

(*b*) L'Abbé de Saint-Pierre. C'eſt lui qui a mis le mot de *bienfaiſance* à la mode à force de le répéter. On l'appelle Légiſlateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le Gouvernement. Il s'eſt rendu un peu ridicule en France par l'excès de ſes bonnes intentions.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA VRAIE VERTU.

AUx filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je ſais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſans :
Mais, di-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſans ?

Digitized by Google

D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul reprouvé.
Ce Magistrat, &c.
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète,
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, & des soins d'un soupé ?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercénaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'a fait qu'un plat libelle, au-lieu d'un plaidoyer.
. . . . . .
Tendre & solide ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuser le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi, dont la sagesse
N'est point le fruit amer d'une austère rudesse !
Toi, qui malgré l'éclat dont tu blesses les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux !
Certain Législateur, &c.

Digitized by Google

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix conſacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ſes preſtiges,
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouït les yeux,
Où tout eſt vrai, ſimple, & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils penſaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il ſerait fréquenté.
En vieux langage on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrritoüs,
Du ſage Achate, & du tendre Niſus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms ſont beaux; mais ils ſont dans les fables.
Les doctes ſœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les ſiffle au ſuperbe empirée.
On n'y voit point Mars & ſa Cythérée;
Car la diſcorde eſt toûjours avec eux;
L'amitié vit avec très peu de Dieux.
A ſes côtés ſa fidelle interprète,
La vérité, charitable & diſcrète,
Toûjours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter:
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.

Digitized by Google

Par contenance un livre eſt dans ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains;
Doux monumens d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure:
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
Or des humains quelle eſt donc la manie?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie:
Et cependant on les entend toûjours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle:
En la fuyant chacun s'y dit fidèle;
Ainſi qu'on voit devers l'état Romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leur propos la déeſſe en colère,
Voulut enfin que ſes mignons chéris,
Si contens d'elle, & ſi ſûrs de lui plaire,
Vinſſent la voir en ſon ſacré pourpris;
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, ſincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il ſe pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide;
Un peuple immenſe inonde le parvis.
Le temple s'ouvre, on vit d'abord paraître

Digitized by Google

Deux courtiſans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courier, qui dit, qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poſte d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-ſeigneur.
Nos deux amis poliment ſe quittèrent,
Déeſſe, & prix, & temple abandonnèrent,
Chacun des deux en ſon ame jurant
D'anéantir ſon très cher conçurrent.
Quatre dévots, à la mine diſcrète,
Dos en arcade, & miſſel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tous brûlans de l'amour du prochain,
Pſalmodiaient, & bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion.
On confeſſa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau bénite,
Dûment leſté par le curé du lieu,
Pour ſon voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,
Les yeux baiſſés, va chez le cardinal (*)

(*) Le Cardinal de Fleuri.

Digitized by Google

De janſéniſme accuſer ſon confrère.
Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'autel enſanglantèrent:
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.
Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toûjours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine!
Liſe & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine.
Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux, où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour!
Que fait ici cette triſte déeſſe?
Tout y languit: je n'y vois point l'amour.
Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU ſait alors où ma Zaïre alla;

Digitized by Google

De l'amitié le prix fut laiſſé là ;
Et la déeſſe en tout lieu célébrée,
Jamais connue & toûjours déſirée,
Gela de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MOn cœur, ami charmant & ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

Digitized by Google

LE MONDAIN (a).

Regrettera qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or & le règne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rends grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs;
Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête-homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts, & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon tems que ce ſiécle de fer!
Le ſuperflu, choſe très néceſſaire,

A

(a) Cette piéce eſt de 1736. C'eſt un badinage, dont le fonds eſt très philoſophique & très utile: ſon utilité ſe trouve expliquée dans la piéce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de Mr. Melon à Madame la comteſſe de Verrue.

Digitized by Google

A réuni l'un & l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux ſources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des muſulmans,
Nos vins de France enyvrent les ſultans?
Quand la nature était dans ſon enfance,
Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant, ni le *tien* ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pu connaître? Ils n'avaient rien;
Ils étaient nuds, & c'eſt choſe très claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiécle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mouſſe, ou la ſève,
Ne grata point le triſte goſier d'Eve;
La ſoie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos ayeux?
Il leur manquait l'induſtrie & l'aiſance;
Eſt-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain?
Careſſais-tu madame Eve, ma mère?
Avouez-moi, que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,

(*b*) Auteur du *Cuiſinier Français.*

Digitized by Google

La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bize & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle avanture,
Dessous un chêne ils soupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête-homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie,
De ces dehors orna la symmétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessein,
Du doux Corrège & du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'est (*c*) Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain. (*d*)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés,
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce sallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;

(*c*) Fameux sculpteur né à Chaumont en Champagne.
(*d*) Excellent orfèvre dont les desseins & les ouvrages sont du plus grand goût.

Digitized by Google

Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe
Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Goſſin, chez Julie.
Il eſt comblé d'amour & de faveurs.
Il faut ſe rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs;
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs;
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
Il va ſiffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons ſouper. Que ces brillans ſervices,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuiſinier eſt un mortel divin!
Cloris, Eglé me verſent de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler ſon bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante

Digitized by Google

De nos Français eſt l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres déſirs,
D'autres ſoupers & de nouveaux plaiſirs.
Or maintenant, monſieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre ſtile flatteur,
Et votre proſe, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je conſens de grand cœur,
D'être feſſé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le Diable & la pomme,
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du paradis ont recherché la place.
Le paradis terreſtre eſt où je ſuis. (*e*)

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'*Alzire*. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaiſanterie du *Mondain* à un prêtre nommé C...., qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, de *Zayre*, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſyle qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de Mr. de Voltaire.

Digitized by Google

LETTRE (*a*) DE Mr. DE MELON,

ci-devant ſecrétaire du régent du royaume,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'*APOLOGIE DU LUXE.*

J'Ai lu, madame, l'ingénieuſe apologie du luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Eſſai politique ſur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts, & cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce & pour le maintien de l'induſtrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que vous donnez aux arts? (*b*) Que l'on ceſſe d'aimer les tableaux, les eſtampes, les curioſités en toute ſorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout-d'un-coup dans Paris, & qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il eſt bon que dans un canton Suiſſe on faſſe des loix ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient beſoin d'une extrême frugalité; mais à préſent que c'eſt la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a beſoin de luxe, &c.

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le tems que la piéce du *Mondain* parut en 1736.

(*b*) Madame la comteſſe de Verrue, mère de madame la princeſſe de Carignan, dépenſait cent mille francs par an en curioſités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle raſſemblait chez elle une ſociété de philoſophes, auxquels elle fit des legs par ſon teſtament. Elle mourut avec la fermeté & la ſimplicité de la philoſophie la plus intrépide.

Digitized by Google

LETTRE DE L'AUTEUR

À MONSIEUR

LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARÉCHAL GÉNÉRAL. (*a*)

VOici, Monsieur le Comte, la défense du Mondain; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-seulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, & tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houzard.

Omnis Aristippum decuit color & status & res.

Je vous cite Horace qui vivait dans le siécle du plus grand luxe, & des plaisirs les plus rafinés. Il se contentait de deux demoiselles ou de l'équivalent; & souvent il ne se faisait servir à table que par trois laquais; *cœna ministratur pueris tribus.* Les poëtes de ce tems-ci sous un Mécène, tel que le Cardinal de Fleuri, sont encor plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissans;
Il encourage les talens,
Il est la gloire d'un Empire.

(*a*) Cette lettre n'avait pas encor paru, elle a été trouvée dans les papiers de Monsieur le maréchal de Saxe.

Digitized by Google

Il reſſemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'uſage:
Le plaiſir ſied très bien au ſage;
Buvez, ne vous enyvrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté
N'eſt pas digne de l'opulence.

Digitized by Google

DÉFENSE DU MONDAIN, OU L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un triſte hazard,
J'étais aſſis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuiſine
De Lucifer ; & moi, prédeſtiné,
Je rirai bien quand vous ſerez damné.
Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorſqu'il pleuvait ſur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle yvreſſe,
Prêchant le luxe, & vantant la molleſſe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blaſphêmes maudits !
Vivre à préſent qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre muſe pollue
Sera rôtie, & c'eſt choſe conclue.

Digitized by Google

Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin, qui d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint;
Lors je lui dis : Pour DIEU, Monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de Canarie :
C'est un nectar, un breuvage d'élu;
DIEU nous le donne, & DIEU veut qu'il soit bu.
Et ce caffé, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
Par le seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée :
Cet argent fin, ciselé, gaudronné;
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde:
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux couroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; & dans votre prochain

Digitized by Google

Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des nayades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denis d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des conſuls en us,
Béchaient la terre au milieu des allarmes;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes;

Digitized by Google

Et que les bleds tenaient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un vainqueur.
C'eſt fort bien dit, mes maîtres : je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les Dieux par hazard
Faiſaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre ?
L'auguſte Rome, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eſt Auteuil,
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (a) pour étendarts.
Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
Etait de bois ; il fut d'or ſous Luculle.
N'allez donc pas avec ſimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un eſprit ſage !
Certain butor conſeillait par ménage,
Qu'on abolit ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induſtrieux.
Du conſeiller l'abſurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure œconomie.
Mais le miniſtre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la ſource ;
Et du midi, du levant & de l'ourſe,

(a) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *Manipulus*, était le premier étendart des Romains.

Digitized by Google

Nos fiers voiſins de nos progrès jaloux,
Payaient l'eſprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome;
C'eſt Salomon, ce ſage fortuné,
Roi philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre juſqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe?
Il faiſait naître au gré de ſes déſirs
L'argent & l'or, mais ſurtout les plaiſirs.
Mille beautés ſervaient à ſon uſage;
Mille? On le dit, c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni roi.
Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves:
Mon doux béat très peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

Digitized by Google

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du MONDAIN.

Sachez, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouïſſance
Des plaiſirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux:
Cet art qui doit tout comprendre,
Eſt de modérer ſes vœux.
Gardez de vous y méprendre:
Les plaiſirs dans l'âge tendre,
S'empreſſent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut ſavoir les quitter;
Les quitter pour les reprendre;
Paſſez du fracas des cours
A la douce ſolitude;
Quittez les jeux pour l'étude;
Changez tout hors vos amours:
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraſſés
Ne volent point empreſſés
Vers les biens que la fortune

Digitized by Google

Trop loin de vous a placés.
Laiſſez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas :
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnaît la même loi,
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons ;
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidèle
Module ſes doux concerts :
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi ;
On voit ſouvent plus d'un roi
Que la triſteſſe environne ;
Les brillans de la couronne

Digitized by Google

Ne ſauvent point de l'ennui:
Ses valets de pied, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeſſe & la bergère
Soupirent également,
Et ſi leur ame diffère,
C'eſt en un point ſeulement:
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtamment,
Et bien mieux que ſon alteſſe....
Comme je ſacrifirais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma maîtreſſe!
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable:
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

Digitized by Google

SUR LES ÉVÉNEMENS DE L'ANNÉE 1744.

DISCOURS EN VERS.

QUoi, verrai-je toûjours des ſottiſes en France ?
Diſait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du paſſé profond admirateur,
Du préſent qu'il ignore eſt l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu, qui s'obſtine à défendre
Les débris dangereux du trône des Céſars,
Contre l'or des Anglais & le fer des houzards ?
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'eſcalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer, vers Nice, un roi victorieux,
Sur ces ſommets glacés dont le front touche aux cieux ?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ſes aîles ?
A-t-il reçu du moins dans ſon deſſein fatal,
Pour briſer les rochers, le ſecret d'Annibal ?
Il parle, & Conti vole. Une ardente jeuneſſe,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieilleſſe,
Se précipite en foule autour de ſon héros :
Du Var qui s'épouvante on traverſe les flots ;
De torrens en rochers, de montagne en abîme,
Des Alpes en couroux on aſſiége la cime ;
On y brave la foudre ; on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domtés.
Conti qu'on cenſurait, & que l'univers loue,

Eſt

Digitized by Google

Eſt un autre Annibal, qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez ?
Avec Nice & Démont vous voilà terraſſés.
Mais, tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Miniſtres, généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du conſeil aux dangers, leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils :
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la ſatire ;
Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au palais royal, Ypre, Furne & Menin.
Ainſi, lorſqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir ſa ſcène,
En dépit des ſifflets de cent auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains ;
Ainſi, malgré Buſſi, ſes chanſons & ſa haine,
Nos ayeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois eſt léger & moqueur ;
Mais toûjours le mérite eut des droits ſur ſon cœur ;
Son œil perçant & juſte eſt promt à le connaître ;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon maître.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains miniſtres du trépas,

Digitized by Google

Vint attaquer LOUIS au ſortir des combats.
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes :
L'univers éploré reſſentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'Antonin mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploie.
Paris n'a jamais vu de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
Autrefois, ô grand roi, les filles de Mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems ſi chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre eſt flétri.
O ma proſe & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros & ſon maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup; un roi juſte & qu'on aime,
Va ſans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant,
De ce prince, à ſon fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils, éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiécles à venir.
Si pourtant, ô grand roi, quelqu'eſprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flatter, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, ſéduit par l'harmonie,

Digitized by Google

Pardonner à l'éloge en faveur du génie ;
Peut-être d'un regard le Parnaſſe excité,
De ſon luſtre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout ; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous les dents de l'envie ;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent dans la foule ignoré.
Un roi qui ſait régner, nous fait ce que nous ſommes :
Les regards d'un héros produiſent les grands-hommes.

Digitized by Google

LE CADENAT. (a)

JE triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux. Geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; & trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès.
Or, en ſon tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, & menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux :
Il était Dieu, mais avare & jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juſtice.
Pyrritoüs, ſon fortuné rival,

(a) Cette piéce eſt fort ancienne. L'auteur n'avait que dix-huit ans quand il la fit, au ſujet d'une dame, qui était en effet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

Digitized by Google

Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au Dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas,
Comment un homme avant sa dernière heure
Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida ses pas:
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes!
De sa chaudière, un traître d'espion
Vit le grand cas, & dit tout à Pluton;
Il ajouta, que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le Dieu cornu, dans son noir tribunal,
Fit convoquer son sénat infernal;
Il assembla les déteſtables ames
De tous ses saints dévolus aux enfers,
Qui dès longtems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit: Frère & seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toûjours le meilleur.
Mais, las, seigneur! la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenat de structure nouvelle,
Fût le garant de sa fidélité:
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie:
Plus ne sera d'amant favorisé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,

Digitized by Google

D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé!
A ce diſcours les damnés applaudirent,
Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tiſiphoné, de ces lieux ſerrurière,
Au cadenat met la main la première :
Elle l'achève, & des mains de Pluton
Proſerpina reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains! Vous allez être ſage.
Or, ce ſecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon
De cadenats n'ait ſa proviſion.
Là, tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté?
A ſes projets l'Amour ſera funeſte;
Ce Dieu charmant ſera notre vengeur;
Car vous m'aimez; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.

Digitized by Google

L'ANTI-GITON (a).

A Mademoiſelle LE COUVREUR.

O Du théatre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène!
Puiſſent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit Dieu, de ſon aîle légère,
Un arc en main parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire;
Car le théatre appartient à l'Amour:
Tous ſes héros ſont enfans de Cithère.
Hélas, Amour! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique,
Etabliſſant l'uſage antiphyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux piés les myrtes de Cypris!
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens-de-bien m'ont expliqué la choſe
Très doctement; & partant ne veux pas

(a) Cette piéce eſt auſſi ancienne que la précédente. On l'imprima en 1712, comme adreſſée à la comédienne Duclos.

Digitized by Google

Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſyle,
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toûjours, ſi bien vous l'obſervez ;
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés déſirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en diſe, au moins pour les plaiſirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce Dieu paraît ſous humaine figure :
Et n'a point pris bourdon de pélerin
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Quand, voyageant au pays où nous ſommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes,
Il n'a point l'air de ce peſant abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé,
Qui tourmentant en tout ſens ſon eſpèce,
Mord ſon prochain, & corrompt la jeuneſſe ;
Lui, dont l'œil louche, & le muſle effronté,
Font friſſonner la tendre volupté ;
Et qu'on prendrait, dans ſes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce Dieu fait trop, qu'en un pédant craſſeux,
Le plaiſir même eſt un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le viſage,

Digitized by Google

Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le ſuivent en riant;
Philis le lorgne, & ſoupire en fuyant.
Ce faux amour ſe pavane à toute heure,
Sur le théatre aux muſes deſtiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du Dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête eſt allé chez ſa mère,
D'où rarement il deſcend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce Dieu deſcendre;
Sur le théatre il vole parmi nous,
Quand ſous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que ſi voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,
Convertiſſons ceux qui devant l'idole
De ſon rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtreſſe du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vite, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

Digitized by Google

LA MORT

de Mademoiſelle LE COUVREUR, *fameuſe actrice.*

QUe vois-je? quel objet! Quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs!
Muſes, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les ſiens, ſecourez votre ouvrage.
Que vois-je? c'en eſt fait, je t'embraſſe, & tu meurs.
Tu meurs, on ſait déja cette affreuſe nouvelle:
Tous les cœurs ſont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus,
S'écrier, en pleurant; Melpomène n'eſt plus.
Que direz-vous, race future,
Lorſque vous apprendrez la flétriſſante injure,
Qu'à ces arts déſolés ſont des hommes cruels?
Ils privent de la ſépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils ſoupiraient pour elle;
Je les ai vu ſoumis, autour d'elle empreſſés:
Si-tôt qu'elle n'eſt plus, elle eſt donc criminelle;
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez.
Non, ces bords déſormais ne ſeront plus profanes, (a)
Ils contiennent ta cendre; & ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes manes,
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voilà mon ſaint Denis; oui, c'eſt là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes graces, tes appas.

(a) Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine.

Digitized by Google

Je les aimai vivans, je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.
Ah ! verrai-je toûjours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toûjours ſe contredire,
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition ?
Quoi ! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer ?
O rivale d'Athène ! ô Londre ! heureuſe terre !
Ainſi que des tyrans, vous avez ſu chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer ;
Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire,
Le ſublime Dryden, & le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire :
Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londre eſt un grand-homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?

Digitized by Google

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG.

le 3 Juillet 1734.

C'Eſt ici que l'on dort ſans lit,
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entends l'atmoſphère,
Qui s'embraſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O nation brillante & vaine !
Illuſtres fous, peuple charmant,

Digitized by Google

Que la gloire à ſon char enchaine ;
Il eſt beau d'affronter gaîment
Le trépas & le prince Eugène.
Mais hélas ! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes ?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & par vos maîtreſſes.

Digitized by Google

EPITRE DÉDICATOIRE

AU

ROI DE PRUSSE,

SUR LE PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

SIRE,

ON impute au troiſiéme roi de la Judée le petit livre de l'Eccléſiaſte. Je dédie le précis de cet ouvrage au troiſiéme roi de la Pruſſe qui penſe comme Salomon parait penſer, & qui a ſouvent exprimé les mêmes ſentimens avec plus de méthode & plus d'énergie.

Quel que ſoit l'auteur de l'Eccléſiaſte, il eſt certain qu'il était philoſophe; & il n'eſt pas ſi certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un & l'autre; ainſi vous réuniſſez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux ſur la terre.

Des cuiſtres ignorans qui déteſtaient les philoſophes & qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit précis de l'Eccléſiaſte, apparemment, parce qu'il eſt en vers; car ces Meſſieurs ne ſont pas plus touchés de la poëſie que de la philoſophie. C'eſt une nouvelle raiſon pour dédier cet ouvrage à Votre

Digitized by Google

Majeſté. Elle a ſur Salomon l'avantage de faire des vers, & de n'être point tiraillé par trois cent épouſes dites légitimes, & par ſept cent drôleſſes dites concubines ou femmes du ſecond rang, ce qui ne convient pas trop à un ſage.

L'Eccléſiaſte a été inſpiré par le St. Eſprit, la traduction libre que je mets à vos pieds n'a ete inſpirée que par la raiſon; ainſi le traducteur peut être tombé dans des erreurs groſſières. Il a pu, ſans le ſavoir, hazarder des paroles mal-ſonnantes & ſentant l'héréſie. Mais comme Votre Majeſté eſt hérétique, elle ne s'en offenſera pas. Elle continuera à me donner ſa protection contre les ſots dont elle eſt accoutumée à triompher comme de ſes ennemis.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

*Soit que l'*Ecclésiaste *ait été effectivement composé par* Salomon, *soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage ; ce livre a toûjours été regardé comme un monument précieux, & l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même tems l'usage raisonnable des biens que* DIEU *a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux & révoltant ; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.*

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le stile oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'élève au-dessus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre ; il revient sur ses pas : il ne craint, ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, & un ordre qui était inutile à l'Esprit saint ; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

NB. On a attribué ce *précis* à Mr. de ....., mais il n'est pas de lui ; il est de Mr. *Eraton* conseiller de S. A. S. M. le Landgrave.

PRÉCIS

Digitized by Google

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

DAns ma bouillante jeuneſſe
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon yvreſſe ;
De mon bonheur dégoûté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté ;
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe,
Que tout était vanité.

J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature, abîme immenſe !
Tu me laiſſes ſans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le ſavoir eſt vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, & tout eſt vanité. J'ai dit dans mon cœur, Je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé encor que cela eſt vanité. Je me ſuis propoſé d'examiner tout ce qui eſt ſous le ſoleil, & c'eſt une très mauvaiſe occupation. . . . J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs . . . . & c'eſt une affliction d'eſprit. J'ai entrepris de grandes choſes ; j'ai bâti des palais &c. . . . . j'ai eu des eſclaves ; j'ai fait de grands amas d'or. . . . & j'ai vu en tout cela vanité & affliction d'eſprit.

Digitized by Google

De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouiſſance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines;
Je le redemandais aux voix de mes ſyrènes:
Il n'était point dans moi; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon eſprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuiſai tous mes ſoins;
Mais mon goût s'émouſſait en fuyant la nature.
Il n'eſt de vrais plaiſirs qu'avec de vrais beſoins.

Je me ſuis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la ſecrette habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiſte le plus habile
Fut le moins récompenſé;

TEXTE.

J'ai fait de grands amas d'or. J'ai accumulé les ſubſtances des provinces. J'ai eu des muſiciens & des muſiciennes.... J'ai conſtruit des palais & j'ai planté des jardins.... Je ne me ſuis refuſé à aucun déſir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'eſprit..... La vie m'eſt devenue inſupportable..... J'ai regardé enſuite avec déteſtation mes applications..... après avoir cherché en vain la doctrine & la ſageſſe.

Digitized by Google

Le ſerviteur inutile
Etait le plus careſſé ;
Le juſte fut traverſé ;
Le méchant parut tranquile.

Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'inſtant qu'il t'outrage
On le trahit à ſon tour.

J'entends ſiffler partout les ſerpens de l'envie ;
Je vois par ſes complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuſe vie ;
Il s'écrie en mourant, nul ne m'a conſolé.

Le travail, la vertu, pleurent ſans récompenſe ;
La calomnie inſulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la ſtupide inſolence
Ne ſait pas ſeulement s'il eſt des malheureux.

Il l'eſt pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de ſon cœur les déſirs inquiets ;

TEXTE.

J'ai tourné mes penſées ailleurs. J'ai vu que ſous le ſoleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiſte le plus habile, &c. ....

J'ai porté mon eſprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes ſans ſecours & ſans conſolateur..... Un étranger dévorera toutes vos richeſſes après vous, & c'eſt là encor une très grande miſère. ....

Digitized by Google

Il hait ſon héritier, qui le hait davantage;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés;
Nous éprouvons les miſères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu;
Et le vice & la vertu
En bute aux coups du tonnerre.

Le ſage & l'imprudent, & le faible, & le fort,
Tous ſont précipités dans les mêmes abîmes;

TEXTE.

Qu'eſt-ce qui a été? Ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait? Ce qui ſe fera encore; rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers tems ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'eſt le diſcours d'un fou.

Digitized by Google

Le cœur juſte & ſans fiel, le cœur pêtri de crimes,
Tous ſont également les vains jouets du ſort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux, qui déchire ſon flanc :
Le tombeau réunit la race bienfaiſante,
Et les brigands cruels enyvrés de ſon ſang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez : c'en eſt fait, tout ſentiment s'éteint ;
Vous n'êtes ni chéri, ni reſpecté, ni plaint ;
La mort enſevelit juſqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la déſire.
Plus de plaiſirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui reſpire.

TEXTE.

Le juſte périt dans ſa juſtice, & le méchant vit longtems dans ſa malice.... Tout arrive également au juſte & à l'injuſte, au pur & à l'impur, à celui qui offre des ſacrifices & à celui qui n'en offre pas. Le parjure eſt traité comme l'homme ami de la vérité..... Les vivans ſavent qu'ils doivent mourir ; mais les morts ne connaiſſent plus rien ; il ne leur reſte plus de récompenſe. L'amour, la haine, l'envie, périſſent avec eux.....

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu longtems, & qu'il n'ait pas joui de ſes richeſſes, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui : c'eſt en vain qu'il eſt né : il va dans les ténèbres, & ſon nom dans l'oubli. . . . Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans, & j'ai eſtimé plus heureux celui qui n'eſt pas né encore, & qui n'a point vu les maux qui ſont ſous le ſoleil..... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

Digitized by Google

O mortel infortuné !
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un & l'autre eſt un ſupplice ;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumière,
Si lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſoud toute entière,
Si nous vivrons encor, ou ſi tout eſt détruit ?

Des plus vils animaux DIEU ſoutient l'exiſtence,
Ils ſont ainſi que nous les objets de ſes ſoins ;
Il borna leur inſtinct, & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes ſens & les mêmes beſoins.

TEXTE.

J'ai dit en mon cœur, DIEU met en probation les enfans des hommes. Il montre qu'ils ſont ſemblables aux bêtes.

Les hommes meurent comme les bêtes, leur ſort eſt égal ; ils reſpirent de même ; l'homme n'a rien de plus que la

NB. L'*Eccléſiaſte* ſemble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait ſans doute à ſon tems, & qui doit être adoucie dans le nôtre. Auſſi l'auteur du *Précis* ne dit point, *l'homme n'a rien de plus*

Digitized by Google

Ils naiſſent comme nous, ils expirent de même ;
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême ?
Humains, faibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ſes travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière ;
Il tombe dans ſa carrière ;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux,
Eſt caché dans la pouſſière.

La beauté dans ſon printems
Brille pompeuſe & chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouïe,
Le ſoir livide & flétrie,
En horreur à ſes amans.

TEXTE.

bête. Tout eſt vanité ; tout tend au même lieu : ils ont tous été tirés de la terre ; ils iront tous en terre. Qui connaît ſi l'ame des hommes monte en-haut, & ſi l'ame des bêtes deſcend en-bas ?

que la bête ; mais qui ſait, par ſa propre lumière, ſi l'homme n'a rien de plus que la bête ? C'eſt le ſens de l'*Eccléſiaſte*. L'homme ne ſait rien par lui-même, il a beſoin de la foi.

Digitized by Google

Ainſi tout ſe corrompt, tout ſe détruit, tout paſſe ;
Mon oreille bientôt ſera ſourde aux concerts.
La chaleur de mon ſang va ſe tourner en glace :
D'un nuage épaiſſi mes yeux ſeront couverts.

Des vins du mont Liban la ſève nourriſſante,
Ne pourra plus flatter mes languiſſans dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche peſante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés, dont la tendreſſe
Conſola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie ! ô précieuſe yvreſſe !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toûjours.

Du tems qui périt ſans ceſſe
Saiſiſſons donc les momens ;
Poſſédons avec ſageſſe,
Goûtons ſans emportemens,
Les biens qu'à notre jeuneſſe
Donnent les cieux indulgens.

TEXTE.

Un homme quelquefois domine pour ſon propre malheur. Un homme eſt ſeul ſans enfans ni frères : cependant il travaille ſans ceſſe. Il eſt inſatiable de richeſſes ; il ne lui vient point dans l'eſprit de ſe dire, Pour qui eſt-ce que je travaille ?... La femme eſt plus amère que la mort.

Lorſque les gardes de la maiſon (c'eſt-à-dire les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre (c'eſt-à-dire les dents) ſeront en petit nombre & oiſives ; quand l'amandier fleurira (c'eſt-à-dire quand la tête ſera chauve) ; que les capres ſe diſſiperont (c'eſt-à-dire que les cheveux ſeront tombés) ; quand la chaine d'argent ſera rompue, que le ruban d'or ſe retirera, que la cruche ſe caſſera ſur la fontaine, (c'eſt-à-dire, quand on ne ſera plus propre aux plaiſirs) &c.

Digitized by Google

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le tems;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé;
Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé:
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.

TEXTE.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de ſe réjouir dans ſes œuvres, & que c'eſt là ſon partage; car qui le ramenera de la mort pour connaître l'avenir?.... Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire plaiſir à ſon cœur avec le fruit de ſes travaux? cela même eſt de DIEU. J'ai donc cru qu'il eſt bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouiſſe gaîment du fruit de ſon travail pendant ſa vie; car c'eſt là ſa portion. Et quand DIEU lui a donné biens & richeſſes & pouvoir d'en jouir, c'eſt un don de DIEU... Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjouir & de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, & j'ai dit à la joie, Pourquoi t'es-tu trompée? Marchez ſelon les voies de votre cœur & de vos yeux; mais ſachez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie; jouiſſez de la vie avec la femme que vous aimez .... car c'eſt là votre portion dans la vie, & dans le travail qui vous exerce ſous le ſoleil.

Digitized by Google

Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouiſſe ;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe & leur auteur ;
Et lorſque vous goûtez ſa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux ;
Ne penſez qu'à ſes loix, car c'eſt là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère ;
La ſageſſe atrabilaire
Nous irrite & n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire,
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faibleſſe
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que ſon ſort vous intéreſſe.
Hélas ! malgré la ſageſſe,
Vous tomberez comme lui.

TEXTE.

Réjouiſſez-vous donc, jeune homme, dans votre jeuneſſe ; que votre cœur ſoit dans l'allégreſſe &c... Craignez DIEU, obſervez ſes loix, car c'eſt là le tout de l'homme.

Ne ſoyez pas plus juſte & plus ſage qu'il ne faut, de peur d'être ſtupide. Il eſt bon de ſoutenir le juſte ; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'eſt pas. Il n'y a point de juſte ſur la terre qui ne péche, &c...

Digitized by Google

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son esprit avorté;
Et la vertu la plus pure
A ses tems d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les refusez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaissance;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours, & crier le vulgaire:
Leur langue est indiscrète, & leurs yeux sont jaloux.
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire.
DIEU vous voit, il suffit; qu'il règne seul sur vous.

L'homme est un vil atôme, un point dans l'étendue:
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU sur notre néant daigne abaisser sa vue:
C'est lui seul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain sur les eaux qui passent, c'est-à-dire, faites également du bien à tout le monde &c..... Ne faites point attention aux choses qui se disent de vous. DIEU vous fera rendre compte en sa justice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Après avoir donné le Précis de l'Ecclésiaste, *qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le* Précis du Cantique des Cantiques, *par le même Mr.* Eratou. *C'est le poëme le plus tendre, & même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces tems reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs, qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poësie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le* Chaton *& la* Sulamite. Chaton *est le mot hébreu, qui signifie l'amant ou le fiancé. La* Sulamite *est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savans hommes ont attribué cet ouvrage à* Salomon; *mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.*

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions & le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le stile oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu surtout scrupuleusement de toucher aux sublimes & respectables allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; & on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses, qu'en imprimant la lettre de Monsieur Eratou *à Monsieur* Clocpicre *aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.*

Digitized by Google

LETTRE

DU TRADUCTEUR DU CANTIQUE.

J'Apprends avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la cenſure de quelques ignorans, qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouiſſance de l'abbé *Tétu*, ou une chanſon de l'abbé de l'*Atteignan*, imprimée dans le *Mercure galant*; ils ne connaiſſent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes*; ils ne peuvent ſe faire une idée des tems héroïques, ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Aſie, ce qu'elle eſt dans la paroiſſe de St. André-des-arts, ou des arcs, & dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-maîtres, qu'il y a toûjours eu une grande différence entre les mœurs des Aſiatiques qui n'ont jamais changé, & celle des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent ſe mettre dans la tête que la princeſſe *Nauſicaa*, fille du roi *Alcinoüs*, & l'épouſe du *Cantique des Cantiques*, & la naïve parente de *Boos*, & *Lia*, & *Rachel*, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chaſtes amours, la propagation de l'eſpèce humaine, ne faiſaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chanſons; on ne mettait point ſur un théatre d'opéra les amours les plus laſcifs, avec l'approbation d'un cenſeur, & la permiſſion du lieutenant de police de Jéruſalem.

Si les amours reſpectables de l'époux & de l'épouſe commencent par ces mots, *Iſaguni minſichot piho Kytobem dodeka me yayin : Qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car ſa gorge eſt meilleure que du vin :* c'eſt

Digitized by Google

que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris ; c'eſt que ni notre galanterie, ni notre petit eſprit critique, ni notre inſolence pédanteſque, n'étaient pas connus à Herſchalaim, vulgairement nommée Jéruſalem.

Vous qui inſultez à l'antiquité ſans la connaître, vous qui n'êtes ſavans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris ; vous qui voulez que l'eſprit divin emprunte votre ſtile, oſez lire le livre d'*Ezéchiel ;* vous ſerez ſcandaliſés que DIEU ordonne au prophête de manger ſon pain couvert d'excrémens humains, & qu'enſuite il change cet ordre en celui de manger ſon pain avec de la fiente de vache. Mais ſachez que dans toute l'Arabie déſerte, on mange quelquefois de la bouze de vache, ſurtout que les plus vils excrémens, & le bourgeois le plus fier qui achète un office, ſont abſolument égaux aux yeux du Créateur, & même aux yeux du ſage ; que rien n'eſt ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la ſageſſe, ſinon l'eſprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout ſuivant ſes petits uſages & ſes petites idées.

Ceux qui ont oſé regarder les expreſſions naturelles d'un amour légitime comme des expreſſions profanes, ſeraient bien étonnés s'ils liſaient le ſeiziéme & le vingt-troiſiéme chapitre d'*Ezéchiel*, qu'ils n'ont jamais lu ; ils verront dans le ſeiziéme, que DIEU même compare Jéruſalem à une jeune fille, pauvre, mal-propre, dégoûtante. J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. *Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amictum meum ſuper te, & facta es mihi, & te lavavi aquâ, & veſtivi te diſcoloribus — & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem.... ſed habens fiduciam in pulchritudine tua — fornicata es cum omni tranſeunti — & feciſti tibi ſimulacra maſculina, & fornicata es cum eis — & feciſti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magna-*

Digitized by Google

rum carnium — & dona donabas eis ut intrarent ad le undique ad fornicandum.

Le vingt-troiſiéme chapitre eſt encor beaucoup plus fort. Ce ſont les deux ſœurs *Oolla* & *Oliba*, qui ſe ſont abandonnées aux plus infames proſtitutions; *Oolla* a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magiſtrats. *Oliba inſanivit amore ſuper concubitum eorum qui habent membra aſinorum, & ſicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces tems-là on ne faiſait point ſcrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'oſons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicateſſe ? C'eſt que plus les mœurs ſont dépravées, plus les expreſſions deviennent meſurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'eſt enfuie des cœurs, & s'eſt réfugiée ſur les lèvres. Les hommes ſont enfin parvenus à vivre enſemble, ſans ſe dire jamais un ſeul mot de ce qu'ils ſentent, & de ce qu'ils penſent; la nature eſt partout déguiſée, tout eſt un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus ſimple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques*; donc il n'eſt pas fait pour notre langue, diſent ces hypocrites qui liſent l'*Aloiſia*, & qui prennent des airs graves en ſortant des lieux que fréquentait *Oliba*.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque, n'eſt point indécente; elle eſt tendre, elle eſt noble, elle n'eſt point recherchée, comme celle de *Théodore de Bèze :*

Ecce tu belliſſima
His columbis prædita
Pætulis ocellulis
Hinc & indè pendulis
Criſpullis cincinnulis.

Digitized by Google

J'ai eu ſurtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'eſprit licencieux de quelques jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs interprêtes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce paſſage : *Miſit manum ad foramen, & intremuit venter meus :* & cet autre : *Abſque eo quod intrinſecus latet.*

Calmet même en adoptant le ſens dans lequel *St. Jérôme* entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide.*

. . . . *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des diverſes traductions de ſes paſſages. Il devait rappeller les uſages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaiſans, ni pour les inſolens pédans de nos jours. Mais le devoir d'un commentateur, & celui d'un poëte ne ſont pas les mêmes. J'imite, je rédige, & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images, qui autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres ; j'ai ſupprimé celles qui vont plus loin que la tendreſſe, & qui peuvent paraître trop phyſiques ; de même que j'ai adouci dans l'*Eccléſiaſte*, ce qui pouvait paraître d'une métaphyſique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir ſupprimé les choſes hardies, n'ont pas fait aſſez d'attention au tems préſent ; & ceux qui me reprochent d'avoir fidélement exprimé les autres, n'ont aucune connaiſſance des tems paſſés.

En un mot, l'eſprit du texte eſt entiérement conſervé dans mon ouvrage. C'eſt ainſi que les princes de l'égliſe de Rome en ont jugé, & leur approbation a un peu plus de poids que les cenſures de quelques laïcs qui n'entendent ni l'hébreu, ni le grec, ſavent très peu le latin, parlent très mal français, & ſe mêlent toûjours de dire leur avis ſur ce qui ne les regarde point.

PRECIS

Digitized by Google

PRÉCIS
DU
CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITE.

Les compagnes, les amis du Chaton *ne parlent pas.*

LE CHATON.

QUe les baiſers raviſſans,
De ta bouche demi cloſe,
Ont enyvré tous mes ſens !

TEXTE.

Qu'il me baiſe, ou qu'elle me baiſe des baiſers de ſa bouche ; car vos mammelles ſont meilleures que le vin ; elles ont l'odeur du meilleur baume ; & votre nom eſt une huile répandue.

REMARQUE.

Quoique pluſieurs grands perſonnages ayent cru que c'était la Sulamite *qui parlait dans ces deux premiers verſets ; cependant, comme il s'agit de mammelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du* Chaton. *De plus, la comparaiſon des mammelles avec les grappes de raiſin & avec du vin, ſe retrouve pluſieurs fois dans le cantique ; & c'eſt toûjours le* Chaton *qui parle. Les hébraïſans diſent que le terme qui répond à mammelle, eſt d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en françois la même grace.* Tetons *eſt trop peu grave.* Sein *eſt trop vague. Les ſavans croyent qu'il eſt difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.*

Digitized by Google

Les lys, les boutons de roſe,
De tes deux globes naiſſans,
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfaiſans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor eſt parfumée :
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondiſſantes
Ont moins de légéreté ;
Les colombes careſſantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime ;
Mais je ſuis belle aux yeux de mon amant.

TEXTE.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés aux chars de *Pharaon*. Ah que vous êtes belle ! vos yeux ſont comme des yeux de colombe.

Je ſuis noire, mais je ſuis belle comme les tabernacles de *Cédar*, & comme les peliſſes de *Salomon*..... Ne conſidérez pas que je ſuis trop brune, car c'eſt le ſoleil qui m'a hâlée. Mes parens m'ont fait garder les vignes. Hélas ! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles ſemblent prouver que la Sulamite *eſt une bergère, une villageoiſe, qui dit naïvement qu'elle ſe croit belle comme les tapiſſeries du roi, & que par conſéquent ce cantique n'eſt pas l'épithalame de* Salomon *& d'une fille du roi d'Egypte, comme d'illuſtres commentateurs l'ont dit. Les princeſſes Egyptiennes n'étaient pas noires, & ne gardaient pas les vignes.*

Digitized by Google

Lui seul il fait ma joie & mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la sévère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur;
Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Ren justice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans son palais
A cent femmes, cent maîtresses,
Seul objet de leurs tendresses,
Et seul but de tous leurs traits.
Mille autres sont renfermées
Dans ce palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs,

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons & tes chevreaux..... Il y a soixante reines, quatre-vingt concubines, & de jeunes filles

REMARQUE.

Ces soixante reines & ces quatre-vingt concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon *qui composa ce cantique, puisque* Salomon *avait sept cent femmes & trois cent concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que* Salomon. *Les commentateurs qui ne croyent pas que le* Cantique des Cantiques

Digitized by Google

L'heureux moment d'être aimées.
Je ne poſſède que toi.
Mais ce ſerrail d'un grand roi,
Ces compagnes de ſa couche,
Ces objets ſi glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche ſous les cieux
D'un ſourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes ſi hautaines,
A ton aſpect ont pâli ?
Leur éclat s'en eſt terni.
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes ſe ſont écriées,
Elle eſt plus belle que nous !

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes ſens, de mon ame,

TEXTE.

ſans nombre. Tu es ſeule ma colombe, ma parfaite. Les reines & les concubines t'ont admirée.

REMARQUE.

ſoit de ce roi Juif, prétendent qu'il n'eſt guères vraiſemblable que Salomon *diſe à ſa bien-aimée, Tu es plus belle que toutes les maîtreſſes du roi. C'eſt une expreſſion qui ſemble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il eſt d'uſage parmi nous d'appeller une femme* ma reine. *Cependant, il eſt tout auſſi naturel que* Salomon *diſe à ſa nouvelle femme, Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maîtreſſes.*

Digitized by Google

De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour, verſez ſur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe,
Qu'en s'endormant, de moi-même il diſpoſe;
Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encor à ſon réveil.

Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toûjours;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Eveillez-vous, mes compagnes,

TEXTE.

Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de myrte; il demeurera entre mes mammelles... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette ſa main gauche ſur ma tête, & que ſa main droite m'embraſſe.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eſt difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille. C'eſt une figure aſiatique qui exprime un ſonge.

Digitized by Google

Venez plaindre mon tourment ;
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.
Je l'ai perdu, le ſeul bien qui m'enchante.
Ah! je l'entends, j'entends ſa voix touchante ;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te voi !
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.
Hélas ! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets ſont le partage
De mes ſens déſeſpérés.
O mes compagnes fidelles,
Voyez mes craintes cruelles,
Adouciſſez ma douleur ;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel Dieu m'en a ſéparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel eſt l'amant heureux,
Qui vous retient dans de ſi douces chaines.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a paſſé ſa main par le trou, & mon ventre treſſaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'eſt liquéfiée. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé, &c.

La Sulamite *dit enſuite qu'elle a cherché ſon* Chaton *aux portes de la ville, & que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouſe de* Salomon.

Digitized by Google

Nous partageons votre joie & vos peines,
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains,
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre,
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'yvoire;
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire;
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des Dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je faiſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

Je vous conjure, filles de Jéruſalem, ſi vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour.....

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes? &c.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc & rouge, choiſi entre mille; ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſur le bord des eaux lavés dans du lait. Ses joues ſont comme des parterres d'aromates; ſa poitrine eſt comme un yvoire marqueté de ſaphirs, &c.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé? nous l'irons chercher avec vous.

Digitized by Google

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie ;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras.
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le tems est un bien précieux !
Tout le consume, & l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits ;
Dans les bons vins que votre ame se noie ;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.

TEXTE.

LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noïers, pour voir les fruits des vallées... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit, Je monterai sur le palmier, & j'en prendrai les fruits ; car vos mammelles sont comme des grappes de raisin, &c.

J'ai bû mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis, buvez, enyvrez-vous, mes très chers amis.

REMARQUE.

C'était un usage commun dans les pays chauds, de ne point boire son vin pur. On le mêlait souvent avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse des raclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

Digitized by Google

Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons ſoins de leur culture;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure.
Fuyons le bruyant ſéjour
De cette ſuperbe ville.
Le village eſt plus tranquille;
Et la nature & l'amour
L'ont choiſi pour leur aſyle.

TEXTE.

Je ſuis à mon bien-aimé, & ſon cœur ſe retourne vers moi. Venez, ſortons dans les champs, demeurons au village; levons-nous matin pour aller aux vignes. C'eſt là que je vous donnerai mes mammelles.

LE PAUVRE DIABLE. (1)

QUel parti prendre ? où ſuis-je & qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jetté,
Germe naiſſant par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin de grace inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire & ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct ; bien ſavoir ce qu'on aime ;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
Qui vous retient ? allez ; déja l'hiver
A diſparu ; déja gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du Duc de Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être apperçu de lui.
— Il n'eſt plus tems ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,

Digitized by Google

Plus on en tue, & plus il s'en préſente :
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois,
Et de Provence, & des monts Francomtois,
En botte, en guêtre, & ſurtout en guenille,
Tous aſſiégeant la porte de *Cremille*, (2)
Pour obtenir des maitres de leur ſort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreſſée,
J'allai montrer ma mine embarraſſée ;
Mais un commis me prenant pour un ſot,
Me rit au nez, ſans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette avanture,
Me retourner vers la Magiſtrature.
— Eh bien ! la robe eſt un métier prudent ;
Et cet air gauche, & ce front de pédant,
Pourront encor paſſer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuſes têtes !
Vite achetez un emploi de Caton ;
Allez juger ; êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eſt fait — Vil atôme !
Quoi ! point d'argent ? Et de l'ambition !
Pauvre impudent ; appren qu'en ce royaume
Tous les honneurs ſont fondés ſur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eſt rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connai quelle eſt la trempe ;
Avec de l'or je te fais Préſident,
Fermier du Roi, Conſeiller, Intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler ! rampe.

Digitized by Google

— Hélas ! Monſieur, déja je rampe aſſez.
Ce fol eſpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains déſirs pour jamais ſont paſſés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craſſe tiré,
Et dans la craſſe en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'eſpoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Raſé, barbu, chauſſé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout ; un cloitre eſt mon tombeau,
J'y vais deſcendre ; oui, j'y cours — Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des ſoucis c'eſt l'éternel aſyle,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la diſcorde y nourrit ſes ſerpens ;
Que ce n'eſt plus ce ridicule tems
Où le capuce, & la toque à trois cornes,
Le ſcapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages ſans bornes.
Du vil berceau de ſon illuſion
La France arrive à l'âge de raiſon ;
Et les enfans de *François* & d'*Ignace*,
Bien reconnus ſont remis à leur place.
Nous faiſons cas d'un cheval vigoureux,
Qui déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre & bondit ſous ſon maître ;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,

Digitized by Google

En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un gueret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît, son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché ;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe ;
C'est le cheval : un Pequet, un Pleneuf, (3)
Un trafiquant, un commis est le bœuf,
Le peuple est l'âne, & le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O Ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel !
Faut-il me rendre à ma première vie !
Quelle était donc cette vie ? — un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop ; ça, fai-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable ;
Que faisais-tu sur le Parnasse ? — hélas !
Dans mon grenier entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glicère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le Frontignan, le Grec,

Digitized by Google

Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas paſſant le jour au lit,
Sans couverture, ainſi que ſans habit,
Je fredonnais des vers ſur la pareſſe,
D'après Chaulieu je vantais la molleſſe.
Enfin un jour qu'un ſurtout emprunté
Vétit à crû ma triſte nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin, penſif & conſterné,
Rimant une Ode, & n'ayant point dîné,
Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Des Fontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal ſe nommait Jean Fréron. (4)
J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon;
Je m'engageai ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépéçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.

Digitized by Google

Je m'enrôlai, je ſervis le Corſaire ;
Je critiquai, ſans eſprit & ſans choix,
Impunément le théatre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin, que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lys,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.
M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatyrique,
Manquant de tout dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Tonſignan, (5)
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe ;
Je lui contai tous les tours du croquant ;
Mon cher pays, ſecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas ſeront tirés,
Dit Tonſignan, votre dur cas me touche ;
Tenez, prenez mes cantiques ſacrés ;
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche ;
Avec le tems un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd ; la ſcène eſt en Afrique ; (6)
A la Clairon vous le préſenterez ;

Digitized by Google

C'eſt un tréſor, allez & proſpérez.
Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe & grêle
Le triſte Drame écrit pour la Denéle. (7)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La d'Angeville eſt plaiſante & moqueuſe;
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de Prince, & Sarrazin dormait;
Et renvoyé penaut par la cohue,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.
De vers, de proſe & de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un caffé,
Greſſet doué du double privilège (8)
D'être au collège un bel eſprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège;
Greſſet dévot; longtems petit badin,
Sanctifié par ſes palidonies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la vierge il demandait pardon.
— Greſſet ſe trompe, il n'eſt pas ſi coupable;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne ſuffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,

Pour

Pour conſommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton affliction ?
— Il me donna les conſeils les plus ſages :
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
Faites des vers moraux contre l'amour ;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme ; & je vais à Verſaille ;
Maudit voyage ! hélas chacun ſe raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il eſt reçu bien mal ;
Et les laquais inſultent ſa figure,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.
L'Abbé Trublet alors avait la rage (9)
D'être à Paris un petit perſonnage ;
Au peu d'eſprit que le bon homme avait
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait ;
Il entaſſait adage ſur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer ;
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſames ;
Lumes beaucoup ; & rien n'imaginames.
L'Abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée ;
Et tous les deux nous fîmes par moitié

TAYLOR IN
OX-02

Digitized by Google

Un Drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas;
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, & j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans ſon jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite?
— Je cabalai, je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grace
M'allait ſans vie étendre ſur la place;
On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma piéce.
— Le pauvre enfant! ſon malheur m'intéreſſe;
Il eſt naïf! Allons, pourſui le fil
De tes récits: ce logis quel eſt-il?
— Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai longtems inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblaient ſix fois en deux ſemaines

Digitized by Google

Un reſte impur de ces énergumènes, (10)
De Saint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre tems.
Miſſel en main la cohorte infernale
Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions,
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabat.
Un gros rabin de cette ſinagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots (11)
De compliment, me tint ce beau propos:
„ J'ai comme toi croupi dans la baſſeſſe,
„ Et c'eſt le lot des trois quarts des humains;
„ Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains.
„ Je me ſuis fait auteur, diſant la Meſſe,
„ Perſécuteur, délateur, eſpion;
„ Chez les dévots je forme des cabales;
„ Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales;
„ Pour les combattre & pour me faire un nom,
„ Pieuſement ſemant la zizanie,
„ Et l'arroſant d'un peu de calomnie.
„ Imite-moi, mon art eſt aſſez bon;
„ Sui comme moi les méchans à la piſte;

Digitized by Google

„ Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,
„ Au géomètre ; & ſurtout prouve bien
„ Qu'un bel eſprit ne peut être chrêtien :
„ Du rigoriſme embouche la trompette ;
„ Sois hypocrite, & ta fortune eſt faite.
A ce diſcours ſaiſi d'émotion ;
Le cœur encor aigri de ma diſgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; & la troupe en beface,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait ; ſi ta tête eſt légère,
Je m'apperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta miſère ?
— Las ! où courir dans mon deſtin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends ſoudain qu'un oncle trépaſſé,
Vieux janſéniſte & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab inteſtat malgré lui m'a laiſſé
D'argent comptant un immenſe héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décraſſe, & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,

Digitized by Google

Je prends mon vol ; je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Etre officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appellé le tuteur de nos Rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je suis aimé des Dames que je sers.
Pour completter tant d'agrémens divers,
On me propose un très bon mariage.
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique,
Que de l'Eglise un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal,) (12)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretins donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers & les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asyle des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (13)

Quel beau vernis brillait sur sa voiture !
Un petit peigne orné de diamans
De son chignon surmontait la parure ;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens,
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où sa peau blanche & ferme autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles :
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus fiffables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,

Digitized by Google

Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham, & ſes vils compagnons,
Sont une eſpéce encor plus odieuſe.
Quant aux Catins, j'en fais aſſez de cas ;
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
Ecoute, il faut avoir un poſte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté,
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conſeiller ;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtiſan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier ;
Pren ton parti, répon-moi, veux-tu l'être ?
Oui-da, Monſieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton ſalaire ; & de plus,
D'aſſez bon vin chaque jour une pinte
Rajuſtera ton cerveau qui te tinte ;
Va dans ta loge ; & ſurtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai ſans replique à mon maître,

Digitized by Google

En bon portier : mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (14)

NOTES
SUR LE PAUVRE DIABLE.

(1) On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuse des lettres, un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux ; ils se rendent incapables d'un travail utile. Leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne mais honnête qui leur donnerait du pain, ils vivent de rimes & d'espérances, & meurent dans la misère.

(2) *La porte de Cremille.* Mr. de Cremille, Lieutenant-Général, était chargé alors du département de la guerre sous Mr. le Comte d'Argenson.

(3) *Un Pequet, un Pleneuf.* Pequet était un premier commis des affaires étrangères. Pleneuf était un entrepreneur des vivres.

(4) *Jean Fréron.* Fréron ne se nomme pas Jean, mais Caterin. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, & il en a été puni. Il dit dans une de ses feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médisance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

(5) *Tonsignan.* L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat & un homme de lettres de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'Académie un discours peu mesuré, & même très offensant. Il est vrai que sa tragédie de Didon est faite sur le modèle de celle de Métastasio ; mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la piéce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes Ambassadeurs irrités & confus,
Trop souvent de ta Reine ont subi les refus.

Digitized by Google

Voiſin de ſes états faibles dans leur naiſſance,
Je croyais que Didon redoutant ma vengeance,
Se réſoudrait ſans peine à l'hymen glorieux,
D'un Monarque puiſſant fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime,
Et déguiſant encor mon dépit légitime;
Pour la dernière fois en proie à ſes hauteurs,
Je viens ſous le faux nom de mes Ambaſſadeurs,
Au milieu de la cour d'une Reine étrangère,
D'un refus obſtiné pénétrer le myſtère:
Que ſais-je..... n'écouter qu'un tranſport amoureux.

Des Ambaſſadeurs ne ſubiſſent point des refus, on eſſuie, on reçoit des refus.

Si tous ſes Ambaſſadeurs irrités & confus ont ſubi des refus, comment ce Jarbe pouvait-il croire que Didon le ſoumettrait ſans peine à cet hymen glorieux? Jarbe d'ailleurs a-t-il envoyé tous ſes Ambaſſadeurs enſemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, & il déguiſe encor ſon dépit légitime. S'il déguiſe ce dépit légitime & s'il eſt ſi furieux, il ne croit donc pas que Didon l'épouſera ſans peine. Epouſer quelqu'un ſans peine & déguiſer ſon dépit légitime, ne ſont pas des expreſſions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient ſous le faux nom de ſes Ambaſſadeurs, être en proie à des hauteurs? comment vient-on ſous le faux nom de ſes Ambaſſadeurs? on peut venir ſous le nom d'un autre, mais on ne vient point ſous le nom de pluſieurs perſonnes à la fois. De plus, ſi on vient ſous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité ſous un faux nom, puiſqu'on prend un nom qui n'eſt pas le ſien, mais on ne prend pas le faux nom d'un Ambaſſadeur quand on prend le véritable nom de cet Ambaſſadeur même.

Il veut pénétrer le myſtère d'un refus obſtiné. Qu'eſt-ce que le myſtère d'un refus ſi net, & déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du myſtère dans des délais, dans des réponſes équivoques; dans des promeſſes mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos Ambaſſadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun myſtère.

Que ſais-je..... n'écouter qu'un tranſport amoureux, que ſait-il, il n'écoutera qu'un tranſport, il ſera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs eſt de n'employer preſque jamais le mot propre; ils ſont contens pourvu

Digitized by Google

qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(6) *Zoraïde.* Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose : il leur écrivit cette lettre.

» Je suis fort surpris, » Messieurs, que vous exi- » giez une seconde lecture » d'une tragédie telle que » Zoraïde. Si vous ne vous » connaissez pas en mérite, » je me connais en procédés, » & je me souviendrai assez » longtems des vôtres pour » ne plus m'occuper d'un » théatre où l'on distingue si » peu les personnes & les » talens. Je suis, Messieurs, » autant que vous méritez » que je le sois, votre &c.

(7) *Pour la Denêle.* Quinaut Denêle était dans ce tems-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce tems-là.

(8) *Gresset doué du double privilège.* Gresset, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, & de quelques comédies. Il y a des vers très heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son Vert-Vert. Le contraste de son état & des termes de B..... & f..... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très grand éclat dans le monde, & donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup. L'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du méchant, piéce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne ferait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théatre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en informaient ainsi tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une piéce nouvelle, tant le public est malin.

(9) *L'Abbé Trublet*, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots que l'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases ; de ces livres enfin dont on pourait faire douze tomes avec le seul secours d'un Polyantea.

(10) *De ces énergumènes.* Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maison où s'assemblaient les convulsionnaires, & où ils faisaient des miracles. Ils étaient protégés par

Digitized by Google

un président au parlement, nommé du Bois, après l'avoir été par un Carré de Mongeron conseiller au parlement. Cette secte des convulsionnaires, celle des moraves, des mennonistes, des pietistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, & gagner ensuite les supérieurs. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entr'eux faisaient des choses très extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de buches sur l'estomac sans les blesser, & cela s'appellait donner les secours. Il y eut des boiteux qui marchèrent droit, & des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un psеaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du Saint-Esprit, on prophétisait; & quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire, aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Welches.

(11) *Maître Abraham.* C'est Abraham Chaumeix, vinaigrier & théologien, dont on a déja parlé.

(12) *Marion de Lorme.* Courtisanne fort en vogue du tems du cardinal de Richelieu; & qui fit une assez grande fortune avec ce ministre qui était fort généreux.

(13) *Par Outrequin.* La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevards de Paris, que Mr. Outrequin avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans. Elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevards étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, & de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(14) *Le portier des Chartreux*, est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'Abbé Des Fontaines plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulée le B..... L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes.

Digitized by Google

LA VANITÉ.

QU'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
Répon donc. — L'univers doit venger mes injures ; (1)
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encor moins : condui bien ton ménage,
Diverti-toi, boi, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué !
— Ah ! j'ai fait un diſcours, & l'on s'en eſt moqué !
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice ;
Je vais me plaindre au Roi qui me rendra juſtice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le Roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de tems, & trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir. En un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les Rois.
La Cour te croira fou : reſte chez toi, bon homme.
— Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'aſſomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi* pleuvant de tous côtés, (2)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On mépriſe à Paris mes chanſons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques, (3)

Digitized by Google

Et ma prose aux quarante ! un tel renversement
D'un Etat policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaisans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais parler au Roi.
Ainsi nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone, & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du tems infidèle copiste, (4)
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, & de clercs tonsurés ;
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les tems des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Allignant froidement ses phrases au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom, du couchant à l'aurore ;
Ses flatteurs à diner l'appellent Ciceron.
Bertier dans son collège est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village :
Et la vieille badaude au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauts voit l'univers entier.

Digitized by Google

Je ſuis loin de blâmer le ſoin très légitime
De plaire à ſes égaux, & d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du Roi, ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit chez les ſiens bien venu,
Etre approuvé du moins de ſes graves confrères;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir, doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau, pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel (& ſurtout dans notre âge),
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage!
Pyrrhon ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau(5)
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci git qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de Rois, grands Dieux! jadis ſi réverés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés!
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babilone.
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſyle où ſon ombre repoſe;
Et l'ami Tonſignan penſe être quelque choſe.

Digitized by Google

NOTES

SUR LA VANITÉ.

(1) *L'Univers doit venger mes injures.* Un provincial dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots ; *Il faut que tout l'univers ſache que Leurs Majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours à l'académie.*

Et comme dans ce diſcours dont Leurs Majeſtés ne s'étaient point occupées, l'auteur avait inſulté pluſieurs académiciens, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit attiré une petite correction dans la piéce de vers intitulée la Vanité. Car s'il eſt mal de commencer la guerre, il eſt très-pardonnable de ſe défendre.

(2) *Les quand, les qui, les quoi.* Ce ſont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce tems-là.

(3) *Et mon pater anglais.* C'eſt la prière de Pope connue ſous le nom de *prière du Déiſte.* Il eſt vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerſelle. On ne s'en ſcandaliſa point à Londres, non-ſeulement parce qu'on permet beaucoup de choſes aux poëtes, mais parce qu'on était las de perſécuter Pope, & ſurtout, parce qu'il ſe trouve en Angleterre beaucoup plus de philoſophes que de perſécuteurs.

Mr. le Franc de Tonſignan la traduiſit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas inſulter tous les gens de lettres de Paris dans ſon diſcours de réception à l'Académie Françaiſe. Il pouvait faire ſa cour ſans inſulter ſes confrères. Ce diſcours fut la ſource de quantité d'épigrammes, de chanſons, & de petites piéces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, & qui n'empêchent pas, comme on l'a déja dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle, ne pût avoir beaucoup de mérite.

(4) *Infidèle copiſte* C'eſt le gazetier des nouvelles eccléſiaſtiques ; on en a déja parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, & connues ſeulement par ceux qui les excitaient, & par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier eccléſiaſtique aſſura dans plu-

Digitized by Google

fleurs feuilles, que les tems d'Arius & d'Athanase avaient été moins orageux, & qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funestes, depuis qu'on avait mis un porte-Dieu à Bisêtre, & un colporteur au pilori.

(5) *Pyrrhon seul eut raison.* Pyrrhon auteur de la métromanie, jolie piéce qui a eu beaucoup de succès. Il a fait son épitaphe qui commence par ce vers,

Ci git, qui? quoi? ma foi personne, rien.

Digitized by Google

LE RUSSE A PARIS.

DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenſes déſerts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis inſtruiſant tous les Rois,
A fait naître les arts, & les mœurs, & les loix ?
Pourquoi vous dérober aux ſept aſtres de l'ourſe ?
Beaux lieux où nos Français dans leur ſavante courſe
Allèrent de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du Pole applati par Newton; (1)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (2)
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes. (3)
Eſt-ce un pareil deſſein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'inſtruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obſerver & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vaſtes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Chriſtine, à l'Empire Chinois :
Le héros de Narva ſentit votre vaillance;
Le brutal Janiſſaire a tremblé dans Bizance;
Les hardis Pruſſiens ont été terraſſés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en ſavez aſſez.

Digitized by Google

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les faſtes de l'hiſtoire
Célèbrent ſes plaiſirs & conſacrent ſa gloire.
Tout mon cœur treſſaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs! quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embelliſſaient encor à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguſte cour
Cent filles de héros conduites par l'amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours ſi touchantes,
Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs, (4)
Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du Louvre auguſte élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (5)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le ſacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'induſtrie, & raſſemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (6)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamiſe, & les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres
Accrus par la culture & meuris par vingt luſtres,
Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat.
Le tems doit augmenter la ſplendeur de l'Etat;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

Digitized by Google

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ; (7)
Les esprits sont changés, & les tems sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

LE PARISIEN.

Mais — nous avons souvent de belles remontrances ;
Et le nom d'Ysabeau (*) fut un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Jansénius — la bulle — ses mystères : (8)
De deux sages partis les cris & les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts,
Et des convulsions & des réquisitoires (9)
Rempliront de nos tems les brillantes histoires.
Le Franc de Tonsignan par ses divins écrits, (10)
Plus que Palissot même occupe nos esprits ;
Nous quittons & la foire, & l'opéra comique,
Pour juger de Le Franc le style académique.

(*) *Greffier du parlement de Paris.*

Le Franc de Tonſignan dit *à tout l'univers*,
Que le Roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers.
L'univers cependant voit nos apoticaires
Combattre en Parlement les Jéſuites leurs frères : (11)
Car chacun vend ſa drogue, & croit ſur ſon paillier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du Clergé Français la gazette prudente, (12)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le journal du Chrêtien, le journal de Trévoux, (13)
N'ont point paſſé les mers, & volé juſqu'à vous ?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites ſi rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares !
Hélas en leur faveur mon eſprit abuſé,
Avait cru que le Nord était civiliſé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former ſur les bords de la Seine ;
C'eſt un Scythe groſſier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,

Digitized by Google

De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
Leurs disciples nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé.
Nous avons parmi nous des pères de l'Eglise.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc les saints que le ciel favorise ?

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayet le recollet, (14)
Et Bertier le jésuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Nonotte, & tant d'autres; (15)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les Apôtres,
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :
De leur siécle profane instructeurs généreux,
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Ecrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs ;
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris ;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,

Digitized by Google

Qui fit voir en riant la raiſon ſur la ſcène,
Par ceux qui l'ont ſuivi ſerait-il éclipſé ?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière ! oh ſon règne eſt paſſé ;
Le ſiécle eſt bien plus fin ; notre ſcène épurée,
Du vrai beau qu'on cherchait eſt enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (†), nous avons *Ramponeau* (16);
Au-lieu du Miſantrope on voit Jacques Rouſſeau,
Qui marchant ſur ſes mains, & mangeant ſa laitue, (17)
Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos ſuccès,
Et l'honneur éternel de l'Empire Français.
A ce brillant tableau connaiſſez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie :
Je vous entends aſſez ; mais parlons ſans détour ;
Votre nuit eſt venue après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance ;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance ;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux ſerait-elle bannie ?
Parmi cent beaux eſprits n'eſt-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah grand Dieu ! puiſqu'il faut m'expliquer :
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Bertiers, les Chaumeix, & juſques aux Frérons,

(†) *Les comédies qu'on joue ſur le Boulevart.*

Digitized by Google

Déja de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboye ;
Les chiens de Saint Médard s'élancent ſur leur proye;(18)
Un petit magiſtrat à peine émancipé,
Un pédant ſans honneur à Biſſêtre échappé,
S'il a du bel eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveſtit les vertus ;
Tous les traits ſont lancés, tous les rets ſont tendus.
On cabale à la cour, on ameute, on excite
Ces petits protecteurs ſans place, & ſans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui ſe ſont faits dévots, de peur de n'être rien.
N'oſant parler au Roi qui hait la médiſance,
Et craignant de ſes yeux la ſage vigilance,
Ces oiſeaux de la nuit raſſemblés dans leurs trous,
Exhalent les poiſons de leur orgueil jaloux :
Pourſuivons, diſent-ils, tout citoyen qui penſe,
Un génie ! il aurait cet excès d'inſolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il eſt ſans mœurs & ſans religion ;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'eſt gravé lui-même,
Qu'il n'eſt point implacable, & qu'il ſuffit qu'on l'aime.
Dans le fond de ſon ame il ſe rit des Fantins, (19)
De Marie à la Coque, (20) & de la Fleur des Saints.(21)
Aux erreurs indulgent, & ſenſible aux miſères,
Il a dit, on le ſait, que les humains ſont frères ;
Et dans un doute affreux lâchement obſtiné,
Il n'oſa convenir que Newton fût damné.
Le brûler eſt une œuvre & ſage & méritoire.

Digitized by Google

Ainſi parle à loiſir ce digne conſiſtoire.
Des vieilles à ces mots au Ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés, commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un ſage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation,
Me remplit de douleur & de compaſſion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez ſans feinte;
Mais n'imaginez pas que triſtement éteinte,
La raiſon ſans retour abandonne Paris;
Il eſt des cœurs bien faits, il eſt de bons eſprits,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens la patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils ſeront changés.

NOTES

SUR LE RUSSE A PARIS.

(1) *Applati par Newton.* Ce furent Huyghens & Newton qui prouvèrent le premier par la théorie des forces centrifuges; le ſecond par celle de la gravitation que le globe doit être un peu applati aux poles, & un peu élevé à l'équateur; que par conſéquent les degrés du méridien ſont plus petits à l'équateur, & au pole un peu plus longs. La différence, ſelon Newton, eſt d'un deux cent trentiéme, & ſelon Huyghens d'un cinq cent ſoixante & dix-huitiéme; ce qui eſt fort peu de choſe, & qui ne peut produire aucun effet.

On trouva au contraire, par les meſures priſes en France, que les degrés du méri-

Digitized by Google

dien étaient plus grands au ſud qu'au nord. De-là on conclut que la terre était applatie au pole comme Newton & Huyghens l'avaient prouvé par une théorie ſûre. C'était tout juſtement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les meſures de France étaient fauſſes, & la concluſion plus fauſſe encore.

Cette affaire ne fut portée ni au Parlement, ni en Sorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'Académie des ſciences ſe rétracta au bout de vingt ans, & Fontenelle avoua dans ſon hiſtoire, que ſi les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être applatie au pole.

Cela faiſait voir qu'on s'était non-ſeulement trompé en France ſur la théorie, mais qu'on s'était trompé auſſi dans les meſures. Or, dans ces meſures il eſt impoſſible de ne ſe pas tromper; parce que la différence du climat alonge & raccourcit les inſtrumens; parce que l'air & les réfractions varient continuellement. En effet, on a trouvé les degrés différens à la Chine, en Italie & en France. C'eſt donc à la théorie des forces centrales & de la gravitation qu'il faut s'en tenir, & non aux meſures qui ne ſeront jamais exactement les mêmes; on ne ſaura jamais préciſément de combien. Et il eſt fort peu important de le ſavoir.

(2) *Utile à cent couronnes.* Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de Fleuri que cette diſpute purement philoſophique intéreſſait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curioſité.

(3) *Enlever deux Laponnes.* Ce n'était pas deux Laponnes, c'était deux filles de Torno qui étaient ſœurs. Le père commença un procès criminel contre Maupertuis. Mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiſſier.

(4) *Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs.* Cela eſt vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Verſailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des deſſeins pittoreſques. Ce fut là que Louis XIV qui était dans tout l'éclat de la jeuneſſe & de la beauté, danſa avec Mademoiſelle de la Vallière & d'autres Dames.

(5) *Racine d'Henriette exprimant ſes douleurs.* Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de la tragédie de Bérénice. La princeſſe Henriette d'Angleterre, fille de Charles I, & femme de Monſieur, frère unique de Louis XIV, donna ce ſujet à traiter à Corneille & à Racine. On ſait comment Corneille en fit une tragédie auſſi froide & auſſi ennuyeuſe que mal écrite; & comment Racine en fit une piéce très touchante malgré ſes défauts.

(6) *Les pavillons de France.* Louis XIV était parvenu juſ-

Digitized by Google

qu'à garnir ſes ports de près de deux cent vaiſſeaux de guerre.

(7) *Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux.* Cela fut écrit l'an 1760, tems auquel le malheur des tems, les diſgraces dans la guerre, & la mauvaiſe adminiſtration des finances, avaient obligé le Roi & la plûpart des gens riches, à faire porter à la monnoie, une grande partie de leur vaiſſelle d'argent. On ſervait alors les potages & les ragoûts, dans des plats de faiance qu'on appellait des cus noirs.

(8) *Janſénius, la bulle, ſes myſtères, &c.* La querelle de la bulle *unigenitus* fut un de ces ridicules ſérieux qui ont troublé la France aſſez longtems. On ſait aſſez que Louis XIV eut le malheur de ſe mêler des diſputes abſurdes entre les janſéniſtes & les moliniſtes, que cette extravagance jetta de l'amertume ſur la fin de ſes jours; & que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été aſſez mépriſée renaquit enſuite aſſez violemment. C'était la honte de l'eſprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(9) *Et des convulſions.* La folie inconcevable des convulſions fut un des fruits de cette bulle. Il y en avait encor en 1760, & elles avaient commencé en 1724. Sans les philoſophes qui jettèrent ſur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'eſprit de parti aurait eu des ſuites très dangereuſes.

(10) *Le Franc de Tonſignan, Paliſſot.* Voyez les notes de l'Epitre au Roi de la Chine.

(11) *Combattre en Parlement les jéſuites leurs frères.* Le 14 Mai 1760, les apoticaires de Paris firent ſaiſir dans un couvent de jéſuites, qu'on appellait la maiſon Profeſſe, des drogues que les jéſuites vendaient en fraude; & leur firent un procès au Parlement, qui condamna ces pères. On diſait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoiſonner les janſéniſtes.

(12) *Quoi! du Clergé français la gazette prudente.* C'eſt ce qu'on appelle la gazette eccléſiaſtique. Ce journal clandeſtin commença en 1724, & dure encore. C'eſt un ramas de petits faits concernant des Bedauts de paroiſſe, des portes-Dieu, des thèſes de théologie, des refus de ſacremens, des billets de confeſſion. C'eſt ſurtout dans le tems de ces billets de confeſſion que cette gazette a eu le plus de vogue. L'Archevêque de Paris, Chriſtophe de Beaumont, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue ſur l'autre monde, pour faire refuſer le viatique à tous les mourans qui ſe feraient confeſſés à des prêtres janſéniſtes. Ce comble de l'extravagance & de l'horreur cauſa beaucoup de troubles, & mit la gazette eccléſiaſtique alors dans un grand crédit: elle

Digitized by Google

tomba quand cette ſottiſe fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(13) *Le Journal du Chrétien, le Journal de Trévoux.* Le *Journal chrêtien*, ou *du chrêtien*, fut d'abord compoſé par un recollet nommé Hayet, l'abbé Trublet, l'abbé Dinouart; un nommé Joannet. Ils dédièrent leur beſogne à la Reine, dans l'eſpérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils ſe trompèrent. Ils mirent d'abord leur Mercure chrêtien à 30 ſols, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réuſſiſſaient pas, ils s'aviſèrent d'accuſer d'athéiſme tous les écrivains à tort & à travers. Ils s'adreſſèrent malheureuſement à Mr. de St. Foy, qui leur fit un procès criminel, les obligea de ſe rétracter. Depuis ce tems-là, leur Journal fut entiérement décrié, & ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a ſuivi le ſort des jéſuites ſes auteurs; il eſt tombé avec eux.

(14) *Maître Abraham Chaumeix &c.* Cet Abraham Chaumeix était ci-devant vinaigrier; & s'étant fait convulſionnaire, il devint un homme conſidérable dans le parti, ſurtout depuis qu'il ſe fut fait crucifier avec une couronne d'épines ſur la tête, le 2 Mars 1749 dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Giles. Ce fut lui qui dénonça au Parlement de Paris le Dictionnaire Encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, & obligé de ſe réfugier à Moſcou, où il s'eſt fait maître d'école.

Hayet le recollet, n'eſt connu que par le Journal chrêtien. Le jéſuite Bértier par le Journal de Trévoux, & ſurtout par une facétie plaiſante intitulée, *Relation de la maladie, de la confeſſion, de la mort, & de l'apparition du jéſuite Bertier.*

(15) *Et le doux Caveirac, & Nonotte, & tant d'autres.* Le doux Caveirac eſt ici par antiphraſe. Il n'y a rien de ſi peu doux que ſon apologie de la révocation de l'Edit de Nantes & de la St. Barthelemi. Ce n'eſt pas qu'on doive en inférer abſolument qu'il eût fait la St. Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On juſtifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite penſion du clergé qu'on n'attrape point; & enſuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contr'eux. Tout cela n'eſt au bout du compte que du papier perdu, & de l'honneur perdu, ce qui eſt fort peu de choſe pour ces gens-là.

Nonotte eſt un ex-jéſuite que notre auteur philoſophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu,

Digitized by Google

& par les ridicules dont il l'a accablé avec très juste raison.

(16) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau.* Ramponeau était un cabaretier de la Courtille dont la figure comique & le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque tems une réputation éclatante; tout Paris courut à son cabaret. Des Princes du sang même allèrent voir Mr. Ramponeau.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts, s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théatre, & pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie; qu'il ne devait pas prostituer ainsi sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut; la conscience de Ramponeau fut allarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance; il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès, Mr. Elie de Beaumont célèbre avocat daigna plaider contre Ramponeau: notre poëte philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. Ramponeau rendit l'argent & sauva son ame.

(17) *Qui marchant sur les mains & mangeant sa laitue.* La même année 1760, on joua sur le théatre de la comédie française la comédie des philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théatre Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes & mangeant une laitue. Il fut représenté si fort au naturel qu'il excita les ris de tout Paris. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misantrope, ni dans celui du Tartuffe, mais elle était bien aussi théatrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens & des fils de putain.*

Le reste de la piéce ne parut pas assez gai; mais on ne pouvait pas dire que ce fût là de la comédie larmoyante. On reprocha beaucoup à l'auteur d'avoir attaqué de très honnêtes gens dont il n'avait pas à se plaindre.

(18) *Les chiens de St. Médard.* St. Médard est une vilaine paroisse, d'un très vilain fauxbourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce tems-là les fanatiques, chiens de St. Médard.

(19) *Des Fantins, — De Marie à la Coque & de la Fleur des saints.* Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, & qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait; il n'était pourtant pas philosophe.

(20) *Marie à la Coque.* Ouvrage impertinent de Languet évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité & l'impiété

Digitized by Google

même fut pouſſée juſqu'à mettre dans la bouche de Jéſus-Chriſt quatre vers pour Marie à la Coque.

(21) *La Fleur des ſaints.* Compilation extravagante du jéſuite Ribadeneira ; c'eſt un extrait de la Légende dorée, traduit & augmenté par le frère Girard jéſuite. NB. Que ce n'eſt pas ce frère Girard condamné au feu le 12 Octobre 1731 par la moitié du Parlement d'Aix, pour avoir abuſé de ſa pénitente en lui donnant le fouët aſſez doucement, & pour pluſieurs profanations. Il fut abſous par l'autre moitié du Parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accuſation de ſortilège aux véritables charges du procès. C'eſt bien dommage que ce frère Girard n'ait pas été philoſophe.

Digitized by Google

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toûjours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers ;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet ~~arbre à tête longue~~, aux rameaux toûjours verds,
C'eſt Atis aimé de Cibèle ;
La précoce Hiacinte eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
L'ennemi des troupeaux eſt le roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pole me préſente Andromède & Perſée ;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux

Digitized by Google

Les éternels frimats de la Zone glacée ;
Tout l'Olimpe eſt peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! ſéduiſante magie !
Qu'Héſiode me plait dans ſa théologie,
Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs & planant ſur les flots !
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc,
Vos reliques, vos ſcapulaires,
Et la guimpe d'Urſule, & la craſſe du froc ;
Mettez la Fleur des ſaints à côté d'un Homère :
Il ment, mais en grand-homme ; il ment, mais il ſait plaire.
Sottement vous avez menti,
Par lui l'eſprit humain s'éclaire ;
Et ſi l'on vous croyait, il ſerait abruti.
On chérira toûjours les erreurs de la Grèce,
Toûjours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrêtiens à la meſſe,
Ils ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen : nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des Dieux que Rome avait connus ;
C'eſt Mars & Jupiter, c'eſt Saturne & Vénus,
Qui préſident au tems, qui ſont nos deſtinées.
Ce mêlange eſt impur, on a tort ; mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin,
Le matin catholique, & le ſoir idolâtre,
Déjeûnant de l'autel, & ſoupant du théâtre.

Digitized by Google

SUR

CE QU'ON M'A ÉCRIT QUE PENDANT la maladie du DAUPHIN *pluſieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la ſtatue équeſtre de* HENRI IV.

INtrépide ſoldat, vrai chevalier, grand-homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre & loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi ſous Rome,
Sans qu'on oſât blâmer ce triſte abaiſſement;
Henri, tous les Français adorent ta mémoire,
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour;
Et peut-être autrefois, quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejettons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau deſcendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémiſſemens de ton peuple éperdu.
Lorſque la mort ſur lui levait ſa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta ſtatue & la baigner de pleurs;
C'était là leur autel; & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieuſement célèbre en des tems ténébreux,
A vu ſans s'allarmer qu'on t'adreſſât des vœux;
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage,
Tu l'as trop mérité; c'eſt toi, c'eſt ton courage

Qui

Digitized by Google

Qui préside à l'état raffermi par tes mains :
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'on a des jours proſpères,
C'eſt l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
Invoquaient des héros, & non pas des bergères.
O ſi de mes déſerts où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du ſombre empire,
Si comme au tems d'Orphée un enfant de la lyre,
De l'ordre des deſtins interrompait le cours,
Si ma voix!.... mais tout cède à leur arrêt ſuprême;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art & ſes ſecours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne ſuſpend la mort. Ce monde illimité
Eſt l'eſclave éternel de la fatalité.
A d'immuables loix DIEU ſoumit la nature.
Sur ces monts entaſſés ſéjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi nuds, affamés, courbés ſous l'infortune;
Ils ſont hommes pourtant; notre mère commune
A daigné prodiguer des ſoins auſſi puiſſans,
A pétrir de ſes mains leur ſubſtance mortelle,
Et le groſſier inſtinct qui dirige leurs ſens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharſale & d'Arbelle.
Au livre des deſtins tous leurs jours ſont comptés;
Les tiens l'étaient auſſi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche & conſolent le ſage.
Tout eſt égal au monde; un mourant n'a point d'âge:
Le dauphin le diſait au ſein de la grandeur,
Au printems de ſa vie, au comble du bonheur;
Il l'a dit en mourant, de ſa voix affaiblie,

Digitized by Google

A ſon fils, à ſon père, à la cour attendrie.
O toi, triſte témoin de ſon dernier moment,
Qui lis de ſa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda ſa gloire,
Quels funeſtes exploits aſſurent ſa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit ſur la terre.... il t'apprit à mourir.

Digitized by Google

DISCOURS A MON VAISSEAU. (a)

O Vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu comme moi résister aux orages !
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vanté dans son nouveau jargon.
Va débarquer sur ces rivages
Patouillet, N..... & Fréron ;
A moins qu'aux chantiers de Toulon,
Ils ne servent le roi noblement & sans gages.

Mais non, ton sort t'appelle aux dunes d'Albion ;
Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise,
La liberté superbe auprès du trône assise ;
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers ;
Et malgré ses partis, sa fougue, & sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance,
Et les étendarts des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guères
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton Breton nautonnier
Te conduit près de Naple en ce séjour fertile,
Qui fait bien plus de cas du sang de St. Janvier,
Que de la cendre de Virgile.

(a) Une compagnie de Nantes vient de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé *le Voltaire*.

Digitized by Google

Ne va point ſur le Tibre, il n'eſt plus de talens,
Plus de héros, plus de grand-homme;
Chez ce peuple de conquérans
Il eſt un pape, & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois ſépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui domta les lions, ſous qui l'hydre expira,
Et qui des cieux jaloux brava toûjours la reine.
Tu verras en Eſpagne un (*b*) Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale;
Des ſuperſtitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau,
De l'inquiſition la puiſſance infernale.
Di-lui, qu'il eſt en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles ſans doute, ainſi que le vaiſſeau
Qui tranſporta dans la Colchide
Les deux gemeaux divins, Jaſon, Orphée, Alcide:
Baptiſé ſous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes ſottiſes,
Que mes chers Français ont commiſes
Sur l'un & ſur l'autre élément!

Tu brûles de partir, atten, demeure, arrête,
Je prétends m'embarquer, atten-moi, je te joins:
Libre de paſſions & d'erreurs & de ſoins,
J'ai ſu de mon aſyle écarter la tempête;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes ſombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame eſt encor inquiète:

(*b*) Mr. le comte d'Aranda.

Digitized by Google

Des méchans & des ſots je ſuis encor trop près ;
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Deshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta pour combler mon ennui
Le Tacite de la Bletrie.
Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.
Ainſi je m'occupais ſans ſuite & ſans méthode
De ces penſers divers où j'étais égaré,
Comme tout ſolitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut & me dit,
Tu trouveras partout la même impertinence.
Les ennuyeux & les pervers
Compoſent ce vaſte univers :
Le monde eſt fait comme la France.
Je me rendis à la raiſon,
Et ſans plus m'affliger des ſottiſes du monde,
Je laiſſai mon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde,
Et je reſtai dans ma maiſon.

Digitized by Google

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ETRENNES AUX SOTS.

1 Janvier 1761.

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solemnels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lézine, & son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la course; un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors se présenta;
L'âne disait, Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il sort de la maison.

Digitized by Google

Voilà Bathos monté ſur ſon griſon.
Il veut courir. La Grèce était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle & nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce tems
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état, & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé Dubois fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front très atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Ciceron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-Dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſève eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toûjours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,

Digitized by Google

Découragés des dégoûts qu'il essuient.
Les faux talens sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats (*a*) semblent des Massillons!
Que de Le Dains succèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, (*b*) pédant, crasseux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magistral
Pour quinze sous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se quarrant en princes de l'église,

(*a*) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) Crevier, mauvais auteur d'une histoire Romaine, & d'une histoire de l'université, & beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien.

Digitized by Google

Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,
Dans son métier, ni dans son caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste (*b*) est le seul à sa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus;
Il le voudrait, ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le journal de Trévoux soit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage & juste;
Que nul robin ne soit présomptueux;
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Oui le rapport, dans mon conseil, j'ordonne,
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,

Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand-homme. La monture de Bathos parait assez convenable à ce monsieur.

(*c*) L'abbé La Coste qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

Digitized by Google

Ou m'éclairer ; car tel eſt mon plaiſir.
Un tel édit ſerait plus inutile
Que les ſermons prêchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admoneſter par nom & par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes janſéniſtes,
Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités ;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine ;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois en bon chrétien,
Vous feſſer tous, car c'eſt pour votre bien.

Par Mr. le Ch. de M.... re, cornette de cavalerie, & en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris &c., pour vos étrennes.

PREMIERE LETTRE

DU

PRINCE ROYAL DE PRUSSE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8 Août 1736.

MONSIEUR,

QUoique je n'aye pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siécle & à l'esprit humain. Les grands-hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte, une infinité d'autres connaissances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poësie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur *Volf*, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière

Digitized by Google

dans les endroits les plus ténébreux de la métaphyſique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que préciſe & nette, eſt cruellement accuſé d'irreligion & d'athéiſme. Tel eſt le deſtin des grands-hommes; leur génie ſupérieur les expoſe toûjours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monſieur, dès qu'il ſera achevé; & je ſuis ſûr, que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions, qui ſe ſuivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaine.

La douceur & le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts & aux ſciences, me fait eſpérer, que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on a fait d'elle. La tragédie de *Céſar* nous fait voir des caractères ſoutenus. Les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands, & l'on ſent que *Brutus* eſt ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages & des Européans. Vous faites voir par le caractère de *Guſman*, qu'un chriſtianiſme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganiſme même.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'ad-

Digitized by Google

miration de tout ſon ſiécle, s'il reſſuſcitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue avec profuſion les graces, dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume, qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi élégamment le *Temple du Goût?*

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je ſais malheureuſement, que la foi des princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours; mais j'eſpère néanmoins, que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ſerais par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la poëſie était encor ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les poëtes ne ſavaient que fredonner des idylles ennuyeux, des églogues faites ſur un même moule, des ſtances inſipides, ou que tout-au-plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous annobliſſez cet art,

Digitized by Google

vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux ** & aux ***.

Vos poëſies ont des qualités, qui les rendent reſpectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes-gens. Elles ſont un cours de morale, où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinue le goût des ſciénces d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, „ Malheureux! laiſſe là „ un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces; l'on ne „ peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* „ même. C'eſt dans ces momens, que j'ai ſenti, que les avantages de la naiſſance ſervent à peu de choſes, ou pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables?

Que ne doit-on pas aux gens, que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître? Elle ſe plait à former des ſujets qu'elle doue de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les arts & les ſciences, & c'eſt aux princes à récompenſer leurs veilles. Eh! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès? Je ne craindrais autre choſe, ſinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſques au point de pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpérer de voir un jour celui, que depuis ſi longtems j'admire de loin, & de vous aſſurer de vive voix, que je ſuis avec toute l'eſtime & la conſidération due à ceux qui, ſuivant pour guide le flambeau de la vérité, conſacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre affectionné ami,
FRÉDERIC P. R. de Pruſſe.

Digitized by Google

REPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

A U

PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer ; mon amour-propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre-humain, que j'ai eu toûjours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu, qu'il y a dans le monde un prince, qui pense en homme, un prince philosophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise, qu'il n'y a personne sur la terre, qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine philosophie, une ame née pour commander. Croyez, qu'il n'y a eu de véritables bons rois, que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaitre les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de prince, qui en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr, que si un jour le tumulte

TAYLOR
Digitized by Google

des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples, & chéri du monde entier : les philosophes, dignes de ce nom, voleront dans vos états ; & comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est le plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine *Christine* quitta son royaume pour aller chercher les arts. Régnez, monseigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans ! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plûpart, comme les courtisans mêmes ; ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels ; & toute la différence, qui est entre les pestes de cour & les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées ; & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, & intéresser tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio*, ou *in barbara*. Tout être pensant, qui n'est pas de leur avis, est un athée ; & tout roi, qui ne les favorise pas, sera damné. Vous savez, monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent : mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force, qui renverse quelquefois le trône.

Je

Digitized by Google

Je vois, monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois, que les *Newtons*, les *Leibnitz*, les *Bayles*, les *Lockes*, ces ames si élevées & si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoisonnés, ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant Mr. *Volf*; je regarde ses idées métaphyliques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence, que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti: elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, & le divin architecte, qui a bâti cet univers, n'a pas encor, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est Mr. *Volf*. On peut le combattre, mais il faut l'estimer: sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

Vous avez la bonté, monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*. Quel présent, & quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne du sein de son palais envoyer des instructions à un solitaire! Daignez me faire ce présent, monseigneur; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne, la plûpart des princes

craignent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſans doute ſur cet article auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers, qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guères d'être lus; vous ſentez, qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable, que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de *penſées*. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont dans le Parnaſſe, ce que ſont dans les écoles ces docteurs, qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme reſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête-homme, il devait trouver grace devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéirai, monſeigneur: vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai hazardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe; c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre alteſſe royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines, & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'eſt une rareté bien plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir.

Digitized by Google

Vous paraiſſez plus homme que prince, & vous permettrez ſans doute, monſeigneur, que les amis ſoient préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon eſprit ſera toûjours au rang de vos ſujets; votre gloire me ſera toûjours chère. Je ſouhaiterai, que vous reſſembliez toûjours à vous-même, & que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très humble, &c.
VOLTAIRE.

Digitized by Google

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES. (a)

A MONSEIGNEUR LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE, DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRince, il eſt peu de rois, que les muſes inſtruiſent,
Peu ſavent éclairer les peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari;
Car depuis ce héros à Rome ſi chéri,
Ce philoſophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des ſavans le modèle,
Quel roi ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'hiſtoire,
Du nom de philoſophe ont mérité la gloire;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis ſur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit ſous un faux jour;
Qui ſait régner ſait tout, ſi l'on en croit la cour.

(a) Cette piéce eſt de 1738.

Digitized by Google

Mais quel eſt en effet ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un roi deſpotique?
Tranquille ſur le trône, il parle, on obéit;
S'il ſourit, tout eſt gai; s'il eſt triſte, on frémit.
Quoi! régir d'un coup d'œil une foule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile?
Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enyvrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtiſans confondre l'artifice,
Aux organes des loix enſeigner la juſtice,
Du ſéjour doctoral chaſſant l'abſurdité,
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le ſavant, & ſoutenir le ſage;
Voilà ce que j'admire, & c'eſt-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier roi d'Eſpagne un grave (*b*) ambaſſadeur,
De deux ſavans Anglais reçut une prière:
Ils voulaient dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long criſtal enferme en ſa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la peſanteur.
Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage;
Il les prit pour des fous: lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un pape & de ſept cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour apprendre aux humains dans leurs auguſtes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes?
Combien de ſouverains chrétiens & muſulmans,
Ont tremblé d'une éclipſe, ont craint des taliſmans?

(*b*) Cette avanture ſe paſſa à Londres la première année du règne de Charles II roi d'Eſpagne.

Digitized by Google

Tout monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un aſtrologue, un moine, un chymiſte effronté,
Se font un revenu de ſa crédulité.
Il prodigue au dernier ſon or par avarice;
Il demande au premier, ſi Saturne propice,
D'un aſpect fortuné regardant le ſoleil,
L'appelle à table, au lit, à la chaſſe, au conſeil.
Il eſt aux pieds de l'autre, & d'une ame ſoumiſe,
Par la crainte du diable il enrichit l'égliſe.
Un pareil ſouverain reſſemble à ces faux Dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le prince éclairé, que la raiſon domine,
Eſt un vivant portrait de l'eſſence divine.
Je ſais, que dans un roi l'étude, le ſavoir,
N'eſt pas le ſeul mérite & l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'hiſtoire ſacrée,
Le roi dont la mémoire eſt la plus révérée;
C'eſt ce bon Salomon que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait ſous un ſage:
L'abondance à ſa voix paſſant le ſein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers,
Comme à Londre, à Bourdeaux, de cent voiles ſuivie,
Elle apporte au printems les tréſors de l'Aſie.
Ce roi que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ſes talens l'art heureux de jouir.
Ce ſont-là les leçons qu'un roi prudent doit ſuivre;
Le ſavoir en effet n'eſt rien ſans l'art de vivre.

Digitized by Google

Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâliſſant ſur un livre, oublier ſon état.
Que plus il eſt inſtruit, plus il aime ſa gloire.
De ce monarque Anglais vous connaiſſez l'hiſtoire:
Dans un fatal exil Jacques (c) laiſſa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu ſecourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, raſſemblant ſes armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'états les déſolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains ſuffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ſes ouvrages!
Un monarque éclairé n'eſt pas un roi pédant;
Il combat en héros, il penſe en vrai ſavant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philoſophe & guerrier, terrible & populaire.
Ainſi ce grand Céſar, ſoldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple Romain l'oracle & le vainqueur:
On ſait qu'il fit encor bien pis dans ſa jeuneſſe:
Mais tout ſied aux héros, excepté la faibleſſe.

(c) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.

REPONSE

A

UNE LETTRE DONT LE ROI DE PRUSSE *honora l'auteur à son avénement à la couronne.*

QUoi, vous êtes monarque, & vous m'aimez encore !
Quoi ! le premier moment de cette heureuse auroré,
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux !
O cœur toûjours sensible ! ame toûjours égale !
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.
Ah prince ! ah digne espoir de nos cœurs captivés !
Ah ! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourſuivez, rempliſſez des vœux si magnanimes ;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes ;
Et vous plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, & d'aimer les humains.
Et toi, (*a*) dont la vertu brilla perſécutée,

(*a*) Le profeſſeur Volf, perſécuté comme athée par les théologiens de l'univerſité de Hall, chaſſé par Fréderic II ſous peine d'être pendu, & fait chancelier de la même univerſité à l'avénement de Fréderic III.

Digitized by Google

Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raiſon, que l'envie en fureur
Chaſſa de ſon pays par la main de l'erreur,
Reviens, il n'eſt plus rien qu'un philoſophe craigne,
Socrate eſt ſur le trône, & la vérité règne.
Cet or qu'on entaſſait, ce pur ſang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ſes mains au gré de ſa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.
Il ne recherche point ces énormes ſoldats,
Ce ſuperbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarraſſans, coloſſes de la guerre,
Enlevés (*b*) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans ſes guerriers le zèle & la valeur,
Et ſans les meſurer, juge d'eux par le cœur.
Ainſi penſe le juſte, ainſi règne le ſage:
Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, & ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte;
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé;
Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toûjours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;

(*b*) Un de ces ſoldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

Digitized by Google

A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, & ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

Ce 20 Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſurez qu'un ſavant ne peut être un héros ;
Ennemis de la gloire & de la poëſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie :
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés :
C'eſt-là qu'eſt mon héros. Venez, ſi vous l'oſez.
Le voilà ce ſavant que la gloire environne,
Qui préſide aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charle douze égalant le grand cœur,
Le ſurpaſſe en prudence, en eſprit, en douceur.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle ;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
Qui ſait tout, qui ſait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je ſais que Charle douze, & Guſtave, & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :

Digitized by Google

Mais enfin ces guerriers, illuſtres iguorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi-bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand-homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus!
Repoſez-vous, mon prince, & ne m'effrayez plus;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait ſcalpel en main diſſéquer mon héros:
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes Dieux! l'aimable Fréderic,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.

Digitized by Google

Vivez, prince, & paſſez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaiſirs, tous les *Ics* de la terre,
Théodoric, *Ulric*, *Jenſeric*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut ſelon mon pronoſtic.
Mais lorſque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états, ainſi que votre gloire,
Daignez vous ſouvenir, que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préſagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur ſuprême,
Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états ſubjugués ne valent point un cœur.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Cirey ce 21 Décembre 1741.

Soleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi, qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes états;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, di-moi, vers le pole antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, ſire, ce matin au ſoleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de votre majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez fait dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvits, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais

Digitized by Google

il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon; auſſi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'hiſtoire de *Louis XIV* me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la ſphère de mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neiſs reſſemblent à ceux que *Salomon* faiſait dans ſa gloire, quand il diſait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eſt que vanité.* Il eſt vrai, que le bonhomme parlait ainſi au milieu de trois cent femmes & de ſept cent concubines; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiége. Mais n'en déplaiſe, ſire, à *Salomon* & à vous, ou bien à vous & à *Salomon*, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléſie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poëſie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poſtérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaiſir n'eſt point chimère.

Votre majeſté a fait bien des choſes en peu de tems.

Digitized by Google

Je ſuis perſuadé, qu'il n'y a perſonne ſur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute eſpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choſes dans ſa ſphère d'activité, vous conſerverez toûjours cette ſupériorité de raiſon qui vous élève au-deſſus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne veniez à trop mépriſer les hommes. Des millions d'animaux ſans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton*.

Amongſt unequals no ſociety.

Il y a encor un autre malheur, c'eſt que votre majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, & qu'elle croira, qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive, que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens, que la couronne ne me refroidit point du tout. Je ſuis, &c.

Digitized by Google

LETTRE
DU R. DE P.....
A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélovitz ce 23 Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espèce dont vous ne vous souciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné : Pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisiéme : Vous me diriez, que ces gens sont fous, sots, & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous disais, que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister ; vous vous récrieriez : Ah barbares ! Ah brigands ! Inhumains que vous êtes ! diriez-vous ; les injustes n'hériteront point du royaume des cieux, selon *St. Matthieu chap. XII. vers.* 34.

Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai

Digitized by Google

de vous informer, qu'un homme, dont vous aurez entendu parler sous le nom du roi de Prusse, apprenant que les états de son allié l'empereur étaient ruinés par la reine d'Hongrie, est volé à son secours; qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diversion en basse Autriche; & qu'il a si bien réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le service de son allié. Voilà de la générosité, direz-vous, voilà du héroïsme. Cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau & celui-ci sont les mêmes; c'est la même femme, qu'on représente premiérement en cornettes de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite avec son fard, ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets! Combien les jugemens ne varient-ils point! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvaient le matin; ce même soleil, qui leur plaisait en son aurore, les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant; & nous sommes assez insensés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Est-il possible, qu'on ne le soit pas détrompé de cette fausse monnoie, depuis le tems qu'elle est connue? &c.

Digitized by Google

LETTRE

DU R. DE P.....

SI les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiécles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtile que celui de l'hiſtoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nourri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms allemands qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peuvent être de quelque inſtruction. Ce ſerait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſéchereſſe qui règne dans de certains livres. C'eſt au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

Digitized by Google

REPONSE.

Vous ordonnez, que je vous diſe
Tout ce qu'à Cirey nous faiſons :
Ne le voyez-vous pas, ſans qu'on vous en inſtruiſe ?
Vous êtes notre maître, & nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la ſageſſe d'Epicure.
Comme vous, nous ſacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous ſuivons.
Ainſi tandis qu'à l'avanture
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obſcure,
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaſte horizon
La perſpective en mignature.
Une telle comparaiſon
Se ſent un peu de la lecture
Et de Kirker & de Newton.
Par ce ton ſi philoſophique,
Qu'oſe prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poëſie & la phyſique.
Mais cette nouveauté me pique ;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les loix.
Qu'un autre dans ſes vers lyriques,

Digitized by Google

Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques:
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui danſez toûjours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches,
Des rimailleurs ſuivans les cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur;
L'oreille eſt le chemin du cœur;
L'harmonie, & ſon bruit flatteur,
Sont l'ornement de la penſée;
Mais je préfère avec raiſon
Les belles fautes du génie
A l'exacte & froide oraiſon
D'un puriſte d'académie.
Jardins, plantés en ſymétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau:
Jardins, il faut que je vous fuye;
Trop d'art me révolte & m'ennuye;
J'aime mieux ces vaſtes forêts;
La nature libre & hardie,

Digitized by Google

Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier
En vain je crois étudier
Cette nature ſimple & belle ;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapſodie ;
Je l'écrivis avec ſaillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'Emilie.

Digitized by Google

AU R. DE P. . . . . (a)

SIRE,

PEndant que j'étais malade, votre majeſté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majeſté. Où aurais-je d'ailleurs adreſſé ma lettre ? A Vienne ? à Presbourg ? à Temeſvar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; & même, s'il eſt un être qui puiſſe ſe trouver en pluſieurs lieux à la fois, c'eſt aſſurément votre perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les princes, & d'image très penſante & très agiſſante. Enfin, ſire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majeſté courait à cheval au milieu des neiges & des ſuccès.

D'Eſculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le ſeul pays
Où n'arrive point votre gloire ;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au diable au ſon des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles ;

(a) Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il paraît qu'elle eſt de l'année 1742.

Digitized by Google

Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout muſulman raiſonne;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainſi que le Pariſien,
Badaut crédule & ſatyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Isle & de vous peut-être;
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié ſur le bord du Styx; mais je ſuis très fâché, ſire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu paſſer. Les uns arrivaient de Schardding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe?

Au-lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint Pierre?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément, que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de *Henri IV*. Il eſt vrai pourtant, que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'état *Villeroi*, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant, qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le

Digitized by Google

sien. En attendant, sire, que la diète Européane, ou *Europaine*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV*; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain: mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé, que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, sire, d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne sais, si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Paris ce 15 Mai 1742.

QUand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philoſophe, & viviez ſous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous ſervez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres ſont tyrans. Le premier c'eſt la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainſi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La politique à ſon côté,
Moins éblouiſſante, auſſi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient meſurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'uniſſant, & trop ſouvent contraires,
Des amis dangereux, de ſecrets adverſaires:
Chaque jour des deſſeins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en eſpérance,
Les autres en raiſons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples ſubjugués faire aimer ſa puiſſance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Digitized by Google

Il ne vous en coûte rien, à vous, sire, tout cela vous est naturel: vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance, que votre majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de *Saint Pierre* (*a*) a envoyé à votre majesté. Je présume, qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philosophe sait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que votre majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans la paix. Il est vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines; mais c'est pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête: c'est à vous à danser, sire. *Voiture* vous aurait dit, que vous avez l'air à la danse; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands-hommes

(*a*) L'abbé de *St. Pierre* a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *Du Bois* appellait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

Digitized by Google

& avec les rois; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au-lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, ſire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous; & ſi DIEU aimait un peu le genre-humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, & qui pourraient convenir à votre majeſté; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaiſes. Le héros aimera toûjours le théatre, qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, ſire, jouir bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis toute ſorte de gloire! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos états; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, ſire, avec votre bonté ordinaire mes très profonds reſpects.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Paris ce 26 Mai 1742.

LE Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre ;
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils ſont trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens ſuprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faiſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je dois vous haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains ;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage,
Vous êtes un héros ; mais vous êtes un ſage :
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, ſire, avant de ſonger à vous-même ; mais après avoir en abbé de *St. Pierre* pleuré ſur le genre-humain dont vous devenez la terreur, je

Digitized by Google

me livre à toute la joie, que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi votre majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne, & l'arbitre de l'Europe; vous en ſerez le pacificateur, & nos prologues d'opéra ſeront pour vous.

La fortune qui ſe joue des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien, que vous feriez de grandes actions; j'étais ſûr du beau ſiécle, que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des rélations: mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros eſt toûjours ſenſible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de Mr. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choſes qui vous ſont toutes naturelles.

Continuez, ſire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne ſe ſouvenir quelquefois de ſon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eſt à jamais ſon ſujet; de celui qui viendrait paſſer ſa vie à vos pieds, ſi l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenait pas, & qui ſera attaché à jamais à votre majeſté avec le plus profond reſpect & la plus tendre vénération.

Digitized by Google

AU R. DE P. . . . .

A Paris ce 2 Octobre 1743.

SIRE,

J'Ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toûjours votre majeſté. Cela eſt bon pour des princes de l'empire, qui ne voyent en vous que le roi : mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'entouſiaſme, j'oublie dans mon yvreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers eſt le premier,

Digitized by Google

Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci, gai, doux & paiſible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent & familier ;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros, eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner & vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile !
Mais non, cet art noble & charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement :
L'homme univerſel que vous êtes,
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poëtes
Et de Mars le foudre aſſomant !
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toûjours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie & le roi mon ſeigneur & maître voyaient la lettre de votre majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette, & même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes,

Digitized by Google

cuiſantes, & qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en ayent dit les *Céſars*, & les *Antoines*, & les *Octaves* vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toûjours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous euſſe aimé cruelle,
Je jouïrai ſans repentir
Des careſſes & du plaiſir
Que fait votre muſe infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majeſté ne juge pas de tous nos guerriers par l'avanture de Lintz, elle ne juge pas non-plus de l'eſprit des Français par les étrennes de la St. Jean, ni par les groſſiéretés de l'abbé *des Fontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le ſeul trait digne, je crois, d'être conté à votre majeſté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été aſſez malade, s'aviſa il y a deux jours, ne ſachant que faire, de dire la meſſe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. Mr. *Amelot* & Mr. de *Breteuil* arrivérent, & lui dirent, qu'il ſe jouait à ſe tuer : *Bon, bon, Meſſieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, duſſiez-vous dire la meſſe à cet âge, & moi la ſervir. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

(On n'a pas trouvé la date dans la copie.)

SIRE,

JE reçois une lettre de Berlin du 25 Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait, que cette lettre est de Mr. *Leibnitz* ou de Mr. *Volfius*, & cependant elle est d'un roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la métaphysique, pour oser disputer contre les *Leibnitz*, les *Volfs* & les *Fréderics*. Me voilà comme *Ajax* combattant dans l'obscurité, & disant aux Dieux, *Rendez-nous le jour*.

1. J'avoue d'abord, que l'opinion de la *raison suffisante* de Mrs. *Volf* & *Leibnitz* est une idée très belle, c'est-à-dire, très vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entends-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très borné sans doute, comme toutes nos facultés. Car, sire, plus vous êtes grand, plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi, je suis libre ; car être libre, c'est agir ; ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? Je suis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel est cet autre, qui me tromperait ? S'il y a

Digitized by Google

un DIEU, c'eſt lui qui me trompe continuellement: c'eſt l'Etre infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui ſans raiſon ſuffiſante s'occupe éternellement d'erreur; choſe oppoſée directement à ſon eſſence, qui eſt la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui eſt-ce qui me trompe? Eſt-ce la matière, qui d'elle-même n'a point d'intelligence?

5. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut prouver néceſſairement qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comment la liberté ſerait impoſſible.

6. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine: comme un quarré rond eſt une contradiction, &c. Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir, ſi l'Etre infini & créateur eſt libre; & ſi étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent, donc il n'eſt pas DIEU. Or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit, qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

8. On prétend, que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds, que DIEU fait, lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus: Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages, & que cette

Digitized by Google

communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à sa puissance infinie.

9. On nous objecte, que nous sommes quelquefois emportés malgré nous, *&c.* Je réponds : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte, que l'assentiment de notre esprit est toûjours nécessaire ; que la volonté suit cet assentiment, *&c.* Donc, dit-on, nous voulons, nous agissons nécessairement. Je réponds, qu'en effet on désire nécessairement : mais désir & volonté sont deux choses très différentes, & si différentes, qu'un homme veut & fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté ; & je crois, qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le désir.

11. On objecte, que si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au contraire que ce n'est que parce qu'il y a un DIEU, que nous sommes libres ; car si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain, qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté : Donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matière à l'illustre Mr. *Leibnitz.*

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de DIEU ; & quand on me dit, DIEU *sait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue* : j'avoue, que je suis à bout, & que tous les philosophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens

Digitized by Google

avec la preſcience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut très bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il eſt permis de parler ainſi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche. C'eſt le ſentiment des ſociniens. On objecte à ces raiſonnemens-là, que DIEU voit en un inſtant l'avenir, le paſſé & le préſent; que l'éternité eſt inſtantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui eſt un inſtant, leur paraît auſſi abſurde qu'une immenſité qui n'eſt qu'un point.

Ne pourait-on pas, ſans être auſſi hardi qu'eux, dire, que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'eſprit prévoit le parti que prendra dans cette occaſion un homme, dont il connaît le caractère? La différence ſera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une juſteſſe infinie. L'homme devine très mal, & DIEU prévoit très bien. C'eſt le ſentiment de *Clarke*, ce grand ferrailleur en métaphyſique. J'avoue, que tout cela me paraît très hazardé, & que c'eſt un aveu plutôt qu'une ſolution de la difficulté. J'avoue enfin, ſire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence; auſſi je me crois libre (juſques à un certain point, s'entend) malgré les puiſſantes objections que l'on fera toûjours contre cette malheureuſe liberté.

Je crois donc écrire à votre majeſté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous penſiez, ſire, que nous ſommes de pures machines, que deviendrait l'amitié

Digitized by Google

dont veus faites vos délices ? De quel prix ſeraient les grandes actions que vous ferez ? Quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que votre majeſté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre perſonne, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous ? Quoi ! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir ? Non, ſire, votre ame eſt trop noble pour ſouffrir qu'on la prive ainſi de ſon plus beau partage, &c.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

Du 1 Août 1744.

CEux qui ſont nés ſous un monarque
Font tous ſemblant de l'adorer:
Sa majeſté qui le remarque
Fait ſemblant de les honorer;
Et de cette fauſſes monnoie,
Que le courtiſan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne ſongeant qu'à ſoi.
Mais lorſque la philoſophie,
La ſéduiſante poëſie,
Le goût, l'eſprit, l'amour des arts,
Rejoignent ſous leurs étendarts,
A trois cent milles de diſtance,
Votre très royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand ſans crainte & ſans eſpérance
Je ſens en moi tous vos penchans,
Et lorſqu'un peu de confidence
Reſſerre encor ces nœuds charmans;
Enfin lorſque Berlin attire
Tous mes ſens à Cirey ſéduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout roi que je ſuis?
Enfin l'océan Germanique,

Digitized by Google

Qui toûjours des bons Hambourgeois
Servit ſi bien la république,
Vers Embden ſera ſous vos loix,
Avec garniſon Batavique.
Un tel mélange me confond ;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb ;
Mais votre creuſet me raſſure ;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal ſe fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Partout que de proſpérités !
Vous conquérez, vous héritez
Des ports de mer & des provinces ;
Vous mariez à de grands princes
De très adorables beautés ;
Vous faites noce, & vous chantez,
Sur votre lyre enchantereſſe,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce molleſſe.
Vos ſujets, au ſein du loiſir,
Goûtent les fruits de la victoire :
Vous avez & fortune & gloire ;
Vous avez ſurtout du plaiſir ;
Et cependant le roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liſte des meilleurs rois,
S'amuſe à faire dans la Flandre
Ce que vous faiſiez autrefois,
Quand trente canons à la fois

Digitized by Google

Mettaient des baſtions en cendre.
C'eſt lui, qui ſecouru du ciel,
Et ſurtout d'une armée entière,
A briſé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enyvrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon ſouverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre eſtime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ſes flammes immortelles
Tout-d'un-coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquille juſqu'au moment,
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles
Qu'elle efface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammates
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençates
A prendre ce vol immertel,

Digitized by Google

Devers la gloire où vous volates.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe toute incertaine.
Vous parutes. Vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin. Voilà ma peine.

Digitized by Google

AU R. DE P.....

A Paris ce 1 Novembre 1744.

DU héros de la Germanie,
Et du plus bel eſprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe polie:
Ma muſe en eſt en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui ſe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déeſſe vagabonde,
De Fréderic & de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent aſſez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils ſont toûjours entrelaſſés.
Quels ſeront les heureux poëtes,
Les chantres bourſouflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?

Digitized by Google

C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre & la lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre ſtile,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe & des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaité, ſon eſprit, ſa grace,
Ornent votre ſtile enchanteur:
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur.
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.
Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône:
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde:
Quand partout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera

Un nouvel & bel opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poëte est toûjours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toûjours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toûjours au bel esprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos sanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

Digitized by Google

LETTRE

AU R. DE P.....(a)

Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misantrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère & crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir,
Qu'un roi que l'on amuse, & même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe, & s'il pense.
Vous le prouvez très bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense,
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connait lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice, augmente encor son être.
Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel!
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?

(a) Cette piéce est de 1751. Voyez *les Pensées de Pascal.*

Digitized by Google

DIEU ſerait malheureux, s'il n'avait rien à faire ;
Il eſt d'autant plus DIEU, qu'il eſt plus agiſſant.
Toûjours ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui dans le vatican
Met ſur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmoud il vous fait un ſultan.
Il meurit à Moka dans le ſable Arabique
Ce caffé néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théâtre ;
Il ſe plut à pétrir d'incarnat & d'albâtre
Les charmes arrondis du teint de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une dame Africaine,
Qui reſſemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe joue à ſon gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-deux mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Deſcendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers & ſur chaque animal ;
Les ſots, les gens d'eſprit, & les fous, & les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, & le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les rois ſont les images ;
Les Anglais penſent autrement ;
Ils diſent en plein parlement,
Qu'un roi n'eſt pas plus Dieu que le pape infaillible :

Digitized by Google

Mais il eſt pourtant très plauſible,
Que ces puiſſans du ſiécle un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,
Reſſemblent en un point à notre commun maître;
C'eſt qu'ils font comme lui, le mal, & le bien-être:
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis:
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroiſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

Digitized by Google

LETTRE
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU R. DE P.....

A Ferney ce 1er. Février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; *le Roi mon maître* n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur g. des finances n'a fait de si grands changemens. Votre majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toûjours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des caffés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il savait par cœur le peu de bons vers, & le grand nombre des mauvais qu'on faisait dans Paris : c'était un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-esprits,

Digitized by Google

A tous les immortels écrits
De l'almanac & du mercure.
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix :
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon tems
Est passé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! Jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes & riches & grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très peu d'espérance
Que Monsieur l'abbé Savatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier, (a)
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au-lieu du théatre d'Athène.
On critique, on critiquera,

(a) L'abbé Sabatier, ou Savatier de Castres, homme qui s'est avisé de juger les siécles avec un ci-devant soi-disant jésuite, & qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre qu'il n'a point vendu.

Digitized by Google

On imprime, on imprimera
Des beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance & la tactique
Et sur les filles d'opéra.
En province une académie
Enseigne méthodiquement
Et calcule très savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur tems.

ODE

AU ROI DE PRUSSE,

SUR SON AVÉNEMENT AU TRONE.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
Ne me trompai-je point, dans un espoir si doux ?
Vous régnez. Est-il vrai que la philosophie
Va régner avec vous ?

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs ;
Vous dont l'ame implacable, & les mains phrénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entends encor, absurde calomnie !
C'est toi, monstre inhumain ; c'est toi qui poursuivis
Et Descartes & Bayle, & ce puissant génie, (a)
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper saintement les plus sages humains.

(a) Volf chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien, & rétabli ensuite. Voyez la préface de l'*histoire du Brandebourg*, où il est dit : *qu'il a noyé le système le Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.*

Digitized by Google

Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure ;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit ;
La terre élève au ciel une voix libre & pure,
Le ciel se réjouit.

Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.

Périſſent à jamais vos leçons tyranniques ;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux.
Un eſprit faible eſt fourbe ; & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans ; ils ſont tous malheureux ;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés ſur eux.

Ils ſont morts dans l'opprobre, ils ſont morts dans la rage ;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus,

Ont eu des jours ſereins, ſans nuit & ſans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout ſiècle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés.
Cent rois que l'on mépriſe ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.

On a vu trop longtems l'orgueilleuſe ignorance
Ecraſant ſous ſes pieds le mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent, Eſt-on fait pour connaître?
Eſt-il des vérités?

Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide & fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

Digitized by Google

VARIANTES.

Après le premier vers de la première ſtrophe, on liſait ceux-ci.

Que le monde attendait, & que vous ſeul craignez,
Le grand jour où la terre eſt pour vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au-lieu de la dixiéme ſtrophe, on liſait ces deux-ci.

Ils renaîtront de vous, ces vrais héros de Rome,
A les remplacer tous vous êtes deſtiné :
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philoſophe règne, ah ! le ſiécle où nous ſommes
Le déſirait ſans doute, & n'oſait l'eſpérer ;
Seul il a mérité de gouverner les hommes,
Il ſait les éclairer.

Digitized by Google

ODE

SUR LE FANATISME. (a)

CHarmante & ſublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta ſolide philoſophie
T'a prouvé la divinité.
Ton ame éclairée & profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exemt de faibleſſe & d'erreur.

Mais ſi les traits de l'athéiſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon:
Tu ſers la juſtice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zèle
De tant de dévots (b) malfaiſans;
Tel qu'un ſujet ſincère & juſte
Sait approcher d'un trône auguſte
Sans les vices des courtiſans.

(a) Cette ode eſt de l'an 1732. Elle eſt adreſſée à l'illuſtre madame la marquiſe du Châtelet, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans, & de tous les bons eſprits de l'Europe.

(b) Faux dévots.

Digitized by Google

Ce fanatiſme ſacrilège
Eſt ſorti du ſein des autels ;
Il les profane, il les aſſiège ;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaiſante !
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né dans ton chaſte flanc.
Mère tendre, mère adorable !
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang ?

On a vu ſouvent des athées
Eſtimables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinoſa fut toûjours fidèle
A la loi pure & naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu.
Et ce Des-Barreaux qu'on outrage, (c)
S'il n'eut pas les clartés du ſage,
En eut le cœur & la vertu.

Je ſentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,

(c) Il était conſeiller au parlement ; il paya à des plaideurs les frais de leur procès, qu'il avait trop différé de rapporter.

Digitized by Google

Qui nierait l'utile exiſtence
De l'aſtre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être ſuprême,
Grand DIEU ! c'eſt un moindre blaſphême,
Et moins digne de ton couroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs inſatiable,
Jaloux, injuſte comme nous.

Lorſqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de ſuperſtition,
Il, par cette affreuſe chimère,
Corrompu ſa religion,
Le voilà ſtupide, & farouche;
Le fiel découle de ſa bouche;
Le fanatiſme arme ſon bras;
Et dans ſa piété profonde
Sa rage immolerait le monde
A ſon DIEU qu'il ne connait pas.

Ce ſénat proſcrit dans la France,
Cette infame inquiſition,
Ce tribunal, où l'ignorance
Traîna ſi ſouvent la raiſon;
Ces Midas en mître, en ſoutane,
Au philoſophe de Toſcane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,

Digitized by Google

Abjurez, ſage Galilée,
Le ſyſtême de l'univers.

❁ ❁

Ecoutez ce ſignal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère eſt teint du ſang du frère ;
Le fils aſſaſſine ſon père ;
La femme égorge ſon époux.
Leurs bras ſont armés par des prêtres.
O ciel ! ſont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?

❁ ❁

Janſéniſtes & moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des ſophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui ;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces tems de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous preſſe ;
On ne ſent pas dans ſon yvreſſe,
Juſqu'où peut aller ſa fureur.

❁ ❁

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion ?

Digitized by Google

Dans Marſeille il falait l'apprendre,
Au ſein de la contagion;
Lorſque la tombe était ouverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes défolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états.

Belzuns (*d*), ce paſteur vénérable,
Sauvait ſon peuple périſſant:
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe & les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel, & ſur la bulle,
Qu'oublira la poſtérité.

Pour inſtruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité?

(*d*) Mr. de Belzunce, évêque de Marſeille, & Mr. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours & les remèdes aux peſtiférés moribonds, dont les médecins & les prêtres n'oſaient approcher.

Digitized by Google

Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Eſt mon exemple & mon docteur;
Et l'eſprit hautain, qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.

Digitized by Google

VARIANTES.

Après le quatriéme vers de la premiére ſtrophe, on liſait ceux-ci.

Tout connaît cet Etre ſuprême ;
Dans ton cœur eſt ſa bonté même ;
Dans ton eſprit eſt ſa grandeur ;
Tu parais, &c. &c.

Après le quatriéme vers de la ſixiéme ſtrophe.

Son ame alors eſt endurcie ;
Sa raiſon s'enfuit obſcurcie ;
Rien n'a plus ſur lui de pouvoir ;
Sa juſtice eſt folle & cruelle,
Il eſt dénaturé par zèle,
Et ſacrilège par devoir.

Après le quatriéme vers de la ſeptiéme ſtrophe.

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon ſens à la gêne
Et l'innocence dans les fers ;
Par ſon zèle abſurde aveuglée,
Oſa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Au-lieu de la dixiéme ſtrophe, on liſait celle-ci.

Enfans ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le ſervir,
Si vous aſpirez à lui plaire,

Digitized by Google

Eſt-ce à force de vous haïr ?
Eſt-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père ſi tendre & ſi ſage,
Du haut des cieux nous a tranſmis ?
L'amour était votre partage.
Cruels ! auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis !

Au-lieu des trois derniers vers de la douziéme ſtrophe.

De ces diſputes furieuſes,
Sur des chimères épineuſes
Qu'oublîra la poſtérité.

Au-lieu de la dernière ſtrophe, on liſait celle-ci.

Dans votre pedanteſque audace,
Digne de votre faux ſavoir,
Vous argumentez ſur la grace,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Qui fuit la cour & les flatteurs,
Doux, clément, ſans être timide ;
Voilà mon apôtre & mon guide,
Les autres ſont des impoſteurs.

Digitized by Google

ODE

POUR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE des Sciences, qui ont été ſous l'équateur & au cercle polaire, meſurer des degrés de latitude.

O Vérité ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit né de l'eſprit qui forma l'univers,
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui pèſes les airs.

Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde,
Ces voyageurs ſavans miniſtres de tes loix ;
De l'ardent équateur, ou du pole du monde,
Enten ma faible voix.

Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent ſon voile ; & ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe & la figure
De l'univers ſurpris.

Les enfers ſont émus au bruit de leur voyage :
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes

Argonautes fameux, demi-Dieux de la Grèce,
Caſtor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jaſon,
Vous de qui la valeur & l'amour & l'adreſſe
Ont conquis la toiſon;

En voyant les travaux, & l'art de nos grands-hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux paſſés!
Votre ſiécle eſt vaincu par le ſiécle où nous ſommes:
Venez & rougiſſez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en ſilence
Reſpectait le menſonge annobli par ſa voix;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits. (a)

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y faſſent-ils qu'un pas, leurs noms ſont publiés:
Ceux qui, trop tard venus, la franchiſſent entière,
Demeurent oubliés.

(a) En effet, il n'y a pas un de nos capitaines de vaiſſeau, pas un ſeul de nos pilotes qui ne ſoit cent fois plus inſtruit que tous les Argonautes. Hercule, Théſée & tous les héros de la guerre de Troye, n'auraient pas tenu devant ſix bataillons commandés par le grand Condé, ou Turenne, ou Marlborough. Thalès & les Pythagores n'étaient pas dignes d'étudier ſous Newton. Alcine & Armide valent mieux que toutes les poëſies grecques enſemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire, le tems les y affermit, & les derniers trouvent la place priſe.

Digitized by Google

※ ※

Le mensonge réside au temple de mémoire;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces fastes des tems destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

※ ※

Uranie, abaissez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous seule instruisez.

※ ※

Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entreprise héroïque,
Ont prononcé ces mots.

※ ※

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos descendans ne peut être imité:
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples,
L'avaient moins mérité.

※ ※

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage:
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Pluteus guida nos pas dans ce monde sauvage;
La vertu vous conduit.

Digitized by Google

Comme ils parlaient ainſi, Newton dans l'empirée,
Newton les regardait, & du ciel entr'ouvert,
Confirmez, diſait-il, à la terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau mépriſable,
Sous l'empire des ſens indignement vaincu,
De ſes jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt ſans avoir vécu.

Donnez un digne eſſor à votre ame immortelle;
Eclairez des eſprits nés pour la vérité:
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raiſon qu'il donne il aime à voir l'uſage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant ſpectacle eſt l'ame du vrai ſage,
Inſtruiſant les mortels.

Mais ſurtout écartez ces ſerpens déteſtables,
Ces enfans de l'envie, & leur ſouffle odieux;
Qu'ils n'empoiſonnent pas ces ames reſpectables,
Qui s'élèvent aux cieux.

Digitized by Google

* *

Laiſſez un vil Zoïle aux fanges du Parnaſſe,
De ſes croaſſemens importuner le ciel,
Agir avec baſſeſſe, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

* *

Imitez ces eſprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut; qui vivent dans ſon ſein,
Qui jettent comme lui, ſur la nature entière,
Un œil pur & ſerein.

Digitized by Google

ODE

SUR LA PAIX DE 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs ;
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toûjours brûlantes,
Ces abîmes toûjours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſoufre,
Echappés du ſein de ce gouffre,
Qui touche aux voûtes des enfers.

* *

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans :
Avec lui marche la ruïne,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

TAYLOR

Digitized by Google

* *

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces ſecouſſes, qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémiſphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres,
Que l'ambition des miniſtres,
Et que les diſcordes des rois.

* *

De l'Inde aux bornes de la France,
Le ſoleil, en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères:
Jettez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans la triſte nuit du trépas?

* *

Encor ſi pour votre patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier!
Mais non; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.

Digitized by Google

Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaiſſent pas ;
Et vous n'êtes, dans vos miſères,
Que des aſſaſſins mercénaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

* *

Tels ſont ces oiſeaux de rapine,
Et ces animaux malfaiſans,
Apprivoiſés pour la ruine
Des paiſibles hôtes des champs ;
Aux ſons d'un inſtrument ſauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, ſans intérêt, ſans gloire,
Saiſir une folle victoire,
Dont le prix n'eſt jamais pour eux.

* *

O ſuperbe, ô triſte Italie !
Que tu plains ta fécondité !
Sous tes débris enſevelie,
Que tu déplores ta beauté !
Je vois tes moiſſons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattaient de te venger.
Faible, déſolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Digitized by Google

* *

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois ſoient les Dieux de la paix ;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois.

* *

Eh! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon ſang ?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains ?

* *

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible

Digitized by Google

De Louvois, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.

* *

Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de *Grand:*
Mais que ce nom s'accorde au ſage;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire;
C'eſt dans la paix que ſon empire
Floriſſait ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

Digitized by Google

VARIANTES.

Au-lieu des ſtrophes 4 & 5, on liſait celles-ci.

Que de nations fortunées
Repoſaient au ſein des beaux arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars!
Des jeux la troupe enchantereſſe,
Les plaiſirs, les chants d'allégreſſe,
Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

* *

Paix aimable, éternel partage,
Des heureux habitans des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné ſur ſa proie,
Sent une impitoyable joie,
Son ame horrible s'enflammer;
Notre cœur n'eſt point né ſauvage,
Grand Dieu! ſi l'homme eſt votre image,
C'eſt qu'il était fait pour aimer.

Digitized by Google

ODE

SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

2 Novembre 1740.

IL tombe pour jamais, ce cèdre dont la tête
Défia ſi longtems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états.
En un inſtant frappée,
Sa racine eſt coupée
Par la faulx du trépas.

Voilà ce roi des rois, & ſes grandeurs ſuprêmes :
La mort a déchiré ces trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguſte & fière,
Un reſte de pouſſière
Eſt ton ſeul monument.

Son nom même eſt détruit ; le tombeau le dévore,
Et ſi le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois, Il régnait, il n'eſt plus ;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Digitized by Google

Ah ! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes,
Qu'Eugène enſanglanta de ſes mains triomphantes,
Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans !

S'il n'avait pas langui dans ſa ville allarmée,
Redoutable en ſa cour, aux chefs de ſon armée,
Puniſſant ſes guerriers par lui-même avilis :
S'il eût été terrible
Au ſultan invincible,
Et non pas à Vallis.

Ou ſi plus ſage encor, & détournant la guerre,
Il eût par ſes bienfaits ramené ſur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les arts,
Et cette paix profonde,
Que ſut donner au monde
Le ſecond des Céſars !

La renommée alors en étendant ſes ailes,
Eût répandu ſur lui les clartés immortelles,
Qui de la nuit du tems percent les profondeurs ;
Et ſon nom reſpectable
Eût été plus durable
Que ceux de ſes vainqueurs.

Digitized by Google

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le ſévère Apollon défend à mon génie
De verſer, en bravant & les mœurs & les loix,
Le fiel de la ſatyre
Sur la tombe où reſpire
La majeſté des rois.

Mais, ô vérité ſainte ! ô juſte renommée !
Amour du genre-humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguſte,
Où vous êtes peſés aux balances du juſte.
Votre ſiécle eſt témoin, le juge eſt l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui ſeul peut vous abſoudre,
Lui ſeul peut vous punir.

Digitized by Google

ODE

A LA REINE DE HONGRIE,

faite le 30 Juin de 1742.

Fille de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguſte, où l'on vit tes ancêtres,
Toûjours près de leur chûte, & toûjours affermis;
Princeſſe magnanime,
Qui jouïs de l'eſtime
De tous tes ennemis.

⁂ ⁂

Le Français généreux, ſi fier, & ſi traitable,
Dont le goût pour la gloire eſt le ſeul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat, & t'admire,
T'adore, & te pourſuit.

⁂ ⁂

Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire Français malgré ſoi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triſte amitié.

Digitized by Google

Ainſi de l'équateur, & des antres de l'ourſe,
Les vents impétueux emportent dans leur courſe
Deux nuages épais, l'un à l'autre oppoſés;
Et tandis qu'ils s'uniſſent,
Les foudres retentiſſent
De leurs flancs embraſés.

Quoi! des rois bienfaiſans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes ſanglantes
De la calamité!

O (a) vieillard vénérable, à qui les deſtinées
Ont de l'heureux Neſtor accordé les années,
Sage que rien n'allarme, & que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde,
Dont ton ame jouit?

Ah! s'il pouvait encor, au gré de ſa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des reſſorts aux mortels inconnus,
De ſa main reſpectée

(a) Le cardinal de Fleuri.

Digitized by Google

La porte enſanglantée
Du temple de Janus !

Si de l'or des Français les ſources égarées,
Ne fertiliſaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſaient nos villes,
Arroſaient les aziles,
Où languiſſent les arts !

Beaux arts, enfans du ciel, de la paix & des graces,
Que Louis en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois ;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage.
Tous ces traités rompus, & ſuivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour ſi vains, ſi célébrés,
Tout paſſe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.

Digitized by Google

ODE
SUR L'INGRATITUDE.

I.

O Toi, mon ſupport & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits !
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

II.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié ;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

III.

Eh quel eſt en effet mon père ?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,
Dont le ſecours m'eſt aſſuré ;
Et celui, dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

Digitized by Google

IV.

Ingrats, monstres que la nature
A pêtris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame sauvage,
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

V.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du Dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste?
Elle est l'image des ingrats.

VI.

Quel monstre plus hideux s'avance?
La nature fuit & s'offense
A l'aspect de ce vieux Giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon (a) l'esprit & le stile,
Et l'ame impure de Chausson.

(a) Gacon était un misérable écrivain satyrique universellement mépriſé. Chauſſon a laiſſé un nom immortel.

(b) Un abbé Irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui ſe diſait de l'ancienne maiſon de Makarti, ayant ſubſiſté longtems des bienfaits de notre auteur, & lui ayant emprunté deux mille livres en 1732, s'enfuit auſſi-tôt avec un Ecoſſais, nommé Ramſay, qui ſe diſait auſſi des bons Ramſay, & avec un officier Français, nommé Mornay;

Digitized by Google

VII.

C'eſt Desfontaines ; c'eſt ce prêtre,
Venu de Sodome à Biſſêtre,
De Biſſêtre au ſacré vallon ;
A-t-il l'eſpérance bizarre,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

VIII.

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans ſon ingrate furie,
De Rufus lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où ſa voix croaſſe,
Il outrage ſon bienfaiteur.

IX.

Qu'un Hibernois, (*b*) loin de la France,
Aille enſevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du croiſſant ;
D'un œil tranquille & ſans colère,
Je vois ſon crime & ſa miſère,
Il n'emporte que mon argent.

ils paſſèrent tous trois à Conſtantinople, & ſe firent circoncire chez le comte de Bonneval. Remarquez qu'aucun de ces folliculaires, de ces trompettes de ſcandale qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'ont écrit contre cette apoſtaſie : mais ils ont jetté feu & flamme contre les Bayles, les Monteſquieu, les Diderot, les d'Alembert, les Helvetius, les Buffons, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

Digitized by Google

X.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le raviſſeur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

XI.

Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits;
Et ſi de la douce peinture,
De ta vertu brillante & pure,
Je paſſe à ces ſombres portraits.

XII.

Mais lorſque Virgile, & le Taſſe,
Ont chanté dans leur noble audace
Les Dieux de la terre & des mers,
Leur muſe, que le ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monſtres des enfers.

Digitized by Google

ODE (a)

SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.

I.

Lorſqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renverſent une armée,
Quand de guerriers mourans les ſillons ſont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

II.

Ces féroces humains plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,

(a) Pluſieurs gens de lettres nous ont recommandé de réimprimer cette Ode, qu'ils regardent comme un des meilleurs ouvrages de notre auteur, & ſur laquelle on a fait des remarques très inſtructives.

Digitized by Google

D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient pas,
Lorſque la mort en ſilence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits ;
Quand ces yeux qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

III.

Une famille entière interdite, éplorée,
Se preſſe en gémiſſant vers un lit de douleurs ;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ſes amis en pleurs ;
Tournant en vain la paupière
Vers un reſte de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle préſente ſa tête ;
La faulx redoutable eſt prête ;
Et la mort va la lever.

IV.

Le coup part, tout s'éteint, c'en eſt fait, il ne reſte,
De tant de dons heureux, de tant d'attraits ſi chers,
De ces ſens animés d'une flamme céleſte,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce ſpectacle lamentable,
Cette perte irréparable,
Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funerailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient & ſouffraient la mort.

Digitized by Google

V.

O BAREITH ! ô vertus ! ô graces adorées !
Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces triſtes contrées,
De ce ſéjour de ſang, de rapine & d'horreur ;
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureurs :
Les diſcordes s'arrêtèrent ;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

VI.

De la douce vertu tel eſt le ſûr empire ;
Telle eſt la digne offrande à tes manes ſacrés ;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez ?
La mort que Dieu vous envoye,
Eſt le ſeul moment de joye
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

VII.

Mais toi dont la vertu fut toûjours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand-homme, en philoſophe aimable,

Digitized by Google

Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté :
Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée,
Les Dieux m'ont récompensée,
Quand ils m'ont ôté le jour.

VIII.

C'est nous tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés & sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpens de l'envie & des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent,
Les arts, les vertus périssent;
On assassine les rois :
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siécle que j'abhorre,
Parler de mœurs & de loix !

IX.

Hélas ! qui désormais dans une cour paisible,
Retiendra sagement la superstition,
Le sanglant fanatisme, & l'athéisme horrible,
Enchainés sous les pieds de la religion ?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure & naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs ?
Loi sainte, aujourd'hui proscrite

Digitized by Google

Par la fureur hypocrite
D'ignorans perſécuteurs.

X.

Des tranquilles hauteurs de la philoſophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux ſereins
Ces fantômes changeans du ſonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets ſi vains;
Ces factions indociles,
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obſtinés;
Ces intrigues ſi cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un ſéjour d'infortunés.

XI.

Du tems qui fuit toûjours tu fis toûjours uſage;
O combien tu plaignais l'infame oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force & ſans courage,
Qui meurent pleins de jours, & n'ont point exiſté!
La vie eſt dans la penſée.
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

XII.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui redoutant la honte & maîtriſant la peur,

Digitized by Google

L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur :
Une femme, une princeſſe,
Dans ſa tranquille ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voyant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

XIII.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe,
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brûla ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encor au creuſet des malheurs ?
Rougiſſez, ames communes,
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentimens,
Frêles vaiſſeaux ſans bouſſole
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ſes enfans.

XIV.

Cependant elle meurt, & Zoïle reſpire !
Et des lâches Séjans un lâche imitateur,
A la vertu tremblante inſulte avec empire ;
Et l'hypocrite en paix ſourit au délateur !
Le troupeau faible des ſages
Diſperſé par les orages,
Va périr ſans ſucceſſeurs ;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,

Digitized by Google

Et les enfers multiplient
La race des oppreſſeurs.

XV.

Tu ne chanteras plus, ſolitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les ſons de ta voix
Contre les préjugés oſaient ſe faire entendre,
Et de l'humanité faiſaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ſes chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

XVI.

Vils tyrans des eſprits, vous ſerez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la poſtérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'opprobre, à l'infamie,
Vos noms ſeront conſacrés,
Comme le ſont à la gloire
Les enfans de la victoire,
Que ma muſe a célébrés.

Digitized by Google

NOTES

DE MONSIEUR DE MORZA,

SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

LA princeſſe à qui on a élevé ce monument, en méritait un plus beau, & les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette Ode, méritent une punition plus ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait à la vérité de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Corneille*; *Subligni* & *Viſé* attaquaient toutes les piéces de *Racine*; chaque ſiécle a eu ſes Zoïles & ſes Garaſſes. Mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, & en inventer encor de nouvelles, quand les premières ont été confondues; cabaler inſolemment; attaquer juſques dans les tribunaux des gens de lettres, dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouſſée au point de dire & d'imprimer, que les philoſophes ſont dangereux dans un état.

Et qui ſont ces hardis délateurs? Tantôt c'eſt un pédant jéſuite qui compromet la ſociété dont il eſt, & qui oſe parler de morale, tandis que ſes confrères ſont accuſés & punis d'un parricide. Tantôt c'eſt le factieux auteur d'une gazette nommée Eccléſiaſtique, qui pour quelques écus par mois a calomnié les *Buffons*, les *Monteſquieu*, & juſqu'à un miniſtre d'état Mr. *d'Argenſon*, auteur d'un livre excellent ſur une partie du droit public. C'eſt une troupe d'écrivains affamés, qui ſe vantent de défendre le chriſtianiſme à quinze ſous par tome, & qui accuſent d'irréligion le ſage & ſavant auteur des *Eſſais ſur Paris*, & qui enfin ſont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'eſt ſurtout le miſérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des Philoſophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, & dans l'antichambre duquel il ne ſerait pas

Digitized by Google

souffert ; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé ; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison. . . Ce poissonnier nommé *Guyon*, se donne ainsi lui-même de gayeté de cœur pour un mal-honnête-homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, & il ne le sent pas, il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude, qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple, & de la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, & par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le Roi, l'état & l'église dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, associés à des receleurs, fuyant à tout moment la justice, & pour comble d'horreur se couvrant du manteau de la religion, & pour comble de ridicule se persuadant qu'ils rendent service.

Ces deux partis, le janséniste & le moliniste, si fameux longtems dans Paris, & si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué ; ces champions de la folie, que l'exemple des sages & les soins paternels du souverain n'ont pu reprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siécles de barbarie, & tout le rafinement d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime ; & après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes. Ils attaquent la raison comme des brigands réunis volent un honnête-homme pour partager ses dépouilles.

Quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toûjours été en bute à la calomnie, fille de cette jalousie secrette, dont tant d'hommes sont animés, & que personne n'avoue ; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite *Hardouin* a traité d'athée les *Pascals*, les *Nicoles*, les *Arnauds* & les *Mallebranches* ?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'histoire Romaine un seul exemple d'un citoyen Romain opprimé pour ses opinions ; & nous, sortis à

Digitized by Google

peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des réalistes & des nominaux, depuis *Ramus* assassiné par les écoliers de l'université de Paris pour venger *Aristote*, jusqu'à *Galilée* emprisonné, & jusqu'à *Descartes* banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, & de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs, dédaignés, ou écrasés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie, vous abatardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Elisabeth*, dans le tems qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*epsilon* ? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables, sans aucun bon livre, sans manufactures, négligeant jusqu'à l'agriculture, & très faible même dans sa marine : mais dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des *Spencer*, des *Shakespear*, des *Bacons*, & enfin des *Lockes* & des *Newtons*.

On sait que tous les arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche ; c'est par-là qu'enfin la philosophie a secouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, & à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie entreprenant & persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire aussi des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'état Walpole, *fari quæ sentiat*, est la devise des philosophes Anglais. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière ; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, & qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs Anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cent ans dans une décadence déplorable ? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe Italien d'oser regarder

Digitized by Google

la vérité à travers son télescope; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au tems de *Muratori*, & de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les Français n'ont osé penser qu'à demi, & les Anglais qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaissance précise de la lumière, si vainement combattues, jusqu'à la nouvelle charrue, & à l'insertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux & l'utile, la licence & la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, & respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths, & aux Francs d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une & de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; & au bout d'un demi-siécle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté & dans l'ignorance, peuple si aise à enflammer, & si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de *St. Médard* aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un *Quesnel*, & tantôt pour une actrice de la comédie italienne, qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boues; peuple qui dansez & chantez en murmurant, sachez que vous seriez égorgés sur la tombe du diacre ou sous-diacre *Pâris*, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (& eux seuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échaffauts où l'on immolait autrefois & le prêtre *Jean Hus*, & le moine *Savonarole*, & le chancelier *Thomas Morus*, & le conseiller *Anne du Bourg*, & le médecin *Michel Servet*, & l'avocat-général de Hollande *Barneveldt*, & la maréchale d'*Ancre*, & le pauvre *Morin* qui n'était qu'un imbécille, & *Vanini* même qui n'était qu'un fou argumentant contre *Aristote*, & tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume: régistre sanglant de la plus infernale superstition, & de la plus abominable démence.

Digitized by Google

Addition nouvelle de Mr. de MORZA, sur ce vers de la VIIIe. Strophe.

On assassine les rois.

On se souvient de ceux, qui aux pieds d'une vierge Marie très fêtée en Pologne, & dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment en 1771 d'assassiner leur roi; ils remplirent leur serment autant qu'ils le purent avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. Malagrida, du R. P. Mathos & du R. P. Alexandre en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très savans hommes, & qui savaient leur Lucrèce par cœur?

Si Damiens n'étudia pas en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ses interrogatoires (page 135) *Quel motif l'a déterminé; a dit la religion;* & pag. 405, *qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'étaient tous ces prêtres qu'il entendait qui le disaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponses qu'ont fait tous les assassins de tant de princes en remontant depuis Damiens jusqu'au pieux Aod qui vint enfoncer de la main gauche, un poignard jusqu'au manche, dans le ventre de son roi Eglon de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que des petits abbés leur disent des sottises!

ODE

ODE
A LA VÉRITÉ. (a)

I.

VÉrité ! c'eſt toi que j'implore ;
Soutien ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice,
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du tems abattu.
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

II.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine ;
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique

(a) Cette Ode eſt de l'année 1762, dans le tems de l'affreuſe avanture des Calas.

Son éloquence satyrique
Pense avoir flétri les lauriers.

III.

Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,
Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux;
Je vous hais, mais je vous admire.
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits.
Ce sont les tyrans sans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

IV.

Koulikan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit sur sa vie;
Qu'il expire sous mille bras.
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Gustave,
Ailleurs eût rampé sous ses loix.
Et dans ces fameuses journées,
Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux rois.

V.

Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,

Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'eſclaves hardis ;
Entre les bras de ſa maîtreſſe,
Plongé dans la flatteuſe yvreſſe
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant ſa tête
Envoye en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde & la mort !

VI.

Que Borgia ſous ſa tiare
Levant un front inceſtueux,
Immole à ſa fureur avare
Tant de citoyens vertueux ;
Et que la ſanglante Italie,
Tremble, ſe taiſe & s'humilie
Aux pieds de ce tyran ſacré :
O terre ! ô peuples qu'il offenſe,
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

VII.

O vous tous qui prétendez être !
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître.
Qu'eſt-ce donc que la Vérité ?
S'il eſt un magiſtrat injuſte,
Il entendra la voix auguſte
Qui contre lui va prononcer ;

Digitized by Google

Il verra ſa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le tems ne peut effacer.

VIII.

Quel eſt parmi nous le barbare ?
Ce n'eſt point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre,
Dirige le courage altier ;
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables,
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

IX.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture ! uſage abominable
Qui ſauve un robuſte coupable,
Et qui perd le faible innocent ;
Du faite éternel de ſon temple
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémiſſant.

X.

Vérité ! porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats

Digitized by Google

L'éternelle & fatale hiſtoire
Du ſupplice affreux des Calas.
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injuſtice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprêtes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la juſtice, & tremblez.

XI.

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence, (*b*)
Qu'il eſt digne de ton grand cœur,
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente,
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir.
Son zèle eſt réduit à tout craindre:
Il eſt cent amis pour nous plaindre;
Et pas un pour nous ſecourir.

XII.

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui fait mourir, n'oſe parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre;

(*b*) Le marquis d'Argence.

Ne lui font pas baiſſer les yeux :
Mais un mot, un ſeul mot l'accable ;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

XIII.

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques,
A le cœur, la tête & le bras ;
Qui penſe & parle avec courage ;
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers :
Qui foule aux pieds la calomnie ;
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

Digitized by Google

ODE PINDARIQUE

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

I.

Au fond d'un ſerrail inutile
Que fait parmi ſes icoglans
Le vieux ſucceſſeur imbécile
Des Bajazets & des Orcans ?
Que devient cette Grèce altière
Autrefois ſavante & guerrière,
Et ſi languiſſante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare,
Plus amollie & plus barbare,
Et plus mépriſable que lui ?

II.

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve & de Mars,
Des Perſans vainqueurs intrépides
Et favoris de tous les arts ;
Eux qui dans la paix, dans la guerre
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,
Lorſque Jupiter & Neptune
Leur aſſervirent la fortune
Et combattirent avec eux.

Digitized by Google

III.

Mais quand ſous les deux Théodoſes
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoſes
Que de vils pédans tonſurés,
Un délire théologique
Arma leur eſprit frénétique
D'anathêmes & d'argumens,
Et la poſtérité d'Achile
Sous la règle de Saint Baſile
Fut l'eſclave des Ottomans.

IV.

Voici le vrai tems des croiſades.
Franҫais, Bretons, Italiens,
C'eſt trop ſupporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrêtiens.
Un ridicule fanatiſme
Fit ſuccomber votre héroïſme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie,
Vengez-moi, vengez ma patrie,
Vous irez aprés aux ſaints lieux.

V.

Je veux reſſuſciter Athênes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démoſthênes
Ranime vos cœurs & vos bras.

Digitized by Google

Sortez, renaiſſez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient ſous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

VI.

Que des badauts la populace
S'étouffe à des proceſſions;
Que des impoſteurs à beſace
Préſident aux convulſions;
Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olimpie,
Phidias, Pigal ou Vulcain
Faſſent admirer à la terre,
Les noirs ſourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en ſa main.

VII.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique & le nouveau.
Je ſuis la fille du grand-être,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine
Quand cette étonnante héroïne
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis & Bellone,
Et rit avec moi ſur ſon trône
Du Targum & de l'Alcoran.

Digitized by Google

VIII.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'eſt pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt;
J'ordonne encor au vieux Voltaire
De percer de ſa main légère,
Les ſerpens du ſacré vallon.
Et puiſqu'il m'aime & qu'il me venge,
Il peut écraſer dans la fange,
Le lourd Nonotte & l'abbé Guion.

Digitized by Google

STANCES
SUR LES POÉTES EPIQUES.

PLein de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime;
Il eſt, comme tous les héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux-brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les anges & pour les diables.

Digitized by Google

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt dans la première du monde.

Digitized by Google

STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'amour tient ſon empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi! pour toûjours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,

Digitized by Google

Dons du ciel qui me conſoliez
Des amertumes de la vie.

❁ ❁

On meurt deux fois, je le vois bien;
Ceſſer d'aimer & d'être aimable
C'eſt une mort inſupportable,
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.

❁ ❁

Ainſi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux déſirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.

❁ ❁

Du ciel alors daignant deſcendre,
L'amitié vint à mon ſecours;
Elle était peut-être auſſi tendre,
Mais moins vive que les amours.

❁ ❁

Touché de ſa beauté nouvelle,
Et de ſa lumière éclairé,
Je la ſuivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

Digitized by Google

LA VIE
DE PARIS ET DE VERSAILLES.

Epitre à Madame DENNIS, *niéce de l'auteur.*

Vivons pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connait pas.
Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embrasse, & bâille ; & puis lui dit, Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,

Digitized by Google

Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées;
Elles chantaient déja faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé;
Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé,
Fade plaiſant, galant, eſcroc, & prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux ſûrs de plaire.
Un officier arrive & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance (*a*) eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit janſéniſte,
Tout plein d'orgueil & de Saint Auguſtin,
Entre avec elle en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix:
Et dans les cris de la folle cohue

(*a*) Il paraît que cette petite piéce fut faite immédiatement après la guerre de 1741, guerre funeſte, entrepriſe pour dépouiller l'héritière de la maiſon d'Autriche de la ſucceſſion paternelle.

La

La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, & l'on ne pense à rien.
O roi David (*b*), ô ressource assurée,
Vien ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les sizains
Fixent l'esprit & le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femmes surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons, peints de rouge & de noir ;
Leur ame vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
Dé ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;
Avec le sang l'ame se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre, & se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en fablant du Champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne ;

(*b*) Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David.

Digitized by Google

Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pauvre de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce tems qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les fots, pour qui pense si courts!
Mais que ferai-je? Où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le combattre, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette cour on se tait avec art;
Et de la joie ou fausse ou passagère
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains sa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.

Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les Dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphères,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment?
A leur lever, pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très poli.
Non, dites-vous, la cour, ni le beau monde,
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puissans dangereux;
Fui les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attens ta récompense.
Qui? le public! ce phantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte & mord, qui dresse par sottise
Une statue, & par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et pour Judith, Pirame, & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus ;
Lui qui dix ans proſcrivit Athalie,
Qui protecteur d'une ſcène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais ſens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare ſa honte ;
Le tems l'éclaire, oui ; mais la mort plus promte
Ferme mes yeux dans ce ſiécle pervers,
En attendant que les ſiens ſoient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juſtice ;
Mais moi vivant il faut que je jouiſſe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eſt inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les rois repoſe ;
Un peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vole à l'immortalité ;
Quand il vivait il fut perſécuté.
Ah ! cachons-nous ; paſſons avec les ſages
Le ſoir ſerein d'un jour mêlé d'orages ;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiſſent les Dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure.
Puiſſai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connait pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corromt la vie & rend la mort affreuſe !

Digitized by Google

À MADAME
LA COMTESSE D. L. N.
en lui envoyant l'épitre ſur LA CALOMNIE.

PArcourez donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie.
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais ;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

EPITRE
SUR LA CALOMNIE.
A Madame
LA MARQUISE DU CHASTELET, LORRAINE.

ECoutez-moi, reſpectable Emilie ;
Vous êtes belle ; ainſi donc la moitié
Du genre humain ſera votre ennemie.
Vous poſſédez un ſublime génie :
On vous craindra. Votre tendre amitié
Eſt confiante, & vous ſerez trahie.

Digitized by Google

Votre vertu dans ſa démarche unie,
Simple & ſans fard, n'a point ſacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour
Par paſſe-tems ſouffre & rend tour-à-tour.
La médiſance eſt la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oiſiveté.
Ce monſtre ailé paraît mâle & femelle,
Toûjours parlant, & toûjours écouté.
Amuſement & fléau de ce monde,
Elle y préſide, & ſa vertu féconde
Du plus ſtupide échauffe les propos ;
Rebut du ſage, elle eſt l'eſprit des ſots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de ſa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois ſortes d'humains,
Plus que le reſte, alimens de l'envie,
Sont expoſés à ſa dent de harpie :
Les beaux eſprits, les belles & les grands
Sont de ſes traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, eſt ſûr de la ſatyre :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite eſt l'infaillible lot.
La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,

(*a*) Poëte connu en ſon tems par quelques opéra, & par quelques petites ſatyres nommées *Calottes*, qui ſont tombées dans un profond oubli.

(*b*) Cette calomnie citée dans Bayle & dans l'abbé

Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi (*a*) la chansonne, & son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt: ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
(*b*) Vous y verrez, que la vierge Marie
Des chansonniers comme une autre a souffert.
Jérusalem a connu la satyre.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses loix, la terre est son empire;
Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,

Houteville est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jeschut*, dans lequel on donne pour épouse à cette personne sacrée Jonathan, & celui que Jonathan soupçonne, s'appelle Joseph Panther. Ce livre cité par les premiers pères est incontestablement du premier siècle.

Jeunes oisons, & bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, & trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, mandant, à la fois.
Si par hazard quelque personne honnête,
D'un sens plus droit & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
Tout aussi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement & de colère émue,
Bruyant essaim de frélons envieux,
Pique & poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur & si peu fait pour eux.
Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres!
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune LOUIS.
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un pasquin n'ait barbouillé le buste,
Ce grand Colbert, dont les soins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les *mignons*, les *catins* & les *prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres:
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur, où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui;

Digitized by Google

Et le Français osa troubler (c) la cendre
Du bienfaicteur qu'il révère aujourd'hui.
Lorsque LOUIS, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint Denis;
J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
Yvre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent, qui gâta tout en France:
Il était né pour la société,
Pour les beaux arts & pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville & les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.... Quelle absurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appellés *Philippiques*, (d)
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul Français n'est assez généreux,
Pour s'élever, pour déposer contr'eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,

(c) Le peuple voulut déterrer Mr. Colbert à St. Eustache.

(d) Libelle diffamatoire en vers contre monsieur le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle & Arnaud sont morts hors de leur patrie.

Digitized by Google

Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets ?
Des souverains descendons aux sujets :
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la jalousie ;
Du Dieu des vers la fille & l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation
Souffle l'orgueil, & porte sa rage
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant janséniste
N'en a lancé sur le fin moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier Quesnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse, & jamais corrigé :
Ce vil Rufus (*e*), que jadis votre père

(*e*) Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, & avait fait contre lui une satyre intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes, qui vivent encore, entr'autres à madame la duchesse de St. Pierre. Madame la mar-

A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, serpent enveniné,
Piqua le sein qui l'avait ranimé :
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accusa l'innocence ;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satyriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins mastoïques,
Moitié français & moitié germaniques,
Pétris d'erreurs, & de haine & d'ennui ?
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces recueils d'impure médisance ?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satyre,
Rit de sa haine & marche à ses côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,

quise du Châtelet, fille de Mr. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait ; & il y a encor des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent. Le baron de Breteuil lui pardonna généreusement.

Je ſais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
Voici le point ſur lequel je me fonde:
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie, & tous ſes noirs enfans,
Sont au théatre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel, trois déeſſes rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point. Il faut ſavoir ſouffrir.

Digitized by Google

EPITRE

A UN MINISTRE D'ÉTAT,

SUR L'*ENCOURAGEMENT DES ARTS.*

TOi qui mêlant toûjours l'agréable à l'utile,
Des plaiſirs aux travaux paſſas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans!
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux tien toûjours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens;
De ſa riante ſœur chéri les agrémens;
Anime le pinceau, le ciſeau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable eſprit ſait ſe plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un ſeul goût.
Je plains tout être faible, aveugle en ſa manie,
Qui dans un ſeul objet confina ſon génie,
Et qui de ſon Môle adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au DIEU qui s'eſt formé.
Entends-tu murmurer ce ſauvage algébriſte,
A la démarche lente, au teint bléme, à l'œil triſte,
Qui d'un calcul aride à peine encor inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit?
Il mépriſe Racine, il inſulte à Corneille;
Lulli n'a point de ſons pour ſa peſante oreille;
Et Rubens vainement, ſous ſes pinceaux flatteurs,

Digitized by Google

De la belle nature assortit les couleurs.
Des xx redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon (a) fut seul utile en France;
Et s'étonne, surtout, qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote & Platon.
Ce bœuf qui pesamment ruminе ses problèmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systèmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.
Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur:
Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir, mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des ons;
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué St. Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
L'honnête-homme est plus juste, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

(a) Géomètre, & qui n'étoit que cela.

Jadis avant que DIEU, consommant son ouvrage,
Eût d'un souffle de vie animé son image,
Il se plut à créer des animaux divers :
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs,
Le paon pour étaler l'iris de son plumage,
Le coursier pour servir, le loup pour le carnage,
Le chien fidèle & prompt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru faussement des amants le modèle :
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.
On conte que l'époux de la célèbre Hortense (*b*)
Signala plaisamment sa sainte extravagance ;
Craignant de faire un choix par sa faible raison,
Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort d'un postillon faisait un secrétaire ;
Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
Un docteur Hibernois, son très digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.
Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie, un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence,
Dans l'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas ;

(*b*) Le duc de Mazarin, mari d'Hortense Mancini, faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très véritable.

La mitre a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a préſidé ſans peine,
Qui la rame à la main dût ſervir à la chaîne.
Le mérite eſt caché. Qui ſait ſi de nos tems,
Il n'eſt point, quoi qu'on diſe, encor quelques talens?
Peut-être qu'un Virgile, un Ciceron ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe, ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ſes deſſeins;
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hazard, & rien n'eſt à ſa place.

VARIANTES.

Cette épître commençait ainſi.

Eſprit ſage & brillant, que le ciel a fait naître,
Et pour plaire aux ſujets & pour ſervir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans!
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance,
Tel qu'un père éclairé qui ſait de ſes enfans
Diſcerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c. &c.

Après ce vers, *Un ignorant fourré, &c.* on liſait ceux-ci.

Venez à moi, je ſuis l'oracle de l'égliſe,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorciſe;

J'ai

J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas ;
J'ai vingt ans, &c. &c.

Après ce vers, *Discernant leurs instincts*, &c. on lisait ceux-ci.

Ainsi par un goût sûr, par un choix toûjours sage,
Des talens différens tu fais un juste usage ;
Tu sais de Melpomène animer les accens,
De sa riante sœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout :
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût,
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre & vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien !
Un semblable génie au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner, joint le grand art de plaire :
On voit d'autres mortels auprès du trône admis,
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

REPONSE

A UNE DAME, ou SOI-DISANT TELLE.(a)

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu dans trois ans paſſer quarante hivers.
Apollon préſidait au jour qui m'a vu naître.
Au ſortir du berceau j'ai bégayé des vers;
Bientôt ce Dieu puiſſant m'ouvrit ſon ſanctuaire:
Mon cœur vaincu par lui, ſe rangea ſous ſa loi.
D'autres ont fait des vers par le déſir d'en faire;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois ſont entrés dans mon ame;
Tout art à mon hommage, & tout plaiſir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous ~~les efforts de l'art admirer la nature~~,
Du brillant (b) Cagliari ſaiſir l'eſprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & ſûre
De Raphaël & du Pouſſin.

(a) En 1732 il y eut un homme de Bretagne, qui s'aviſa d'écrire des lettres à pluſieurs gens d'eſprit de Paris, ſous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé, & cette mépriſe attira cette réponſe.

(b) Paul Veroneſe.

Digitized by Google

De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaiſir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de (c) Campra,
La gaîté de Mouret, les graces de Des-Touche;
Peliſſier par ſon art, le More par ſa voix, (d)
Tour-à-tour ont mes vœux, & ſuſpendent mon choix.
Quelquefois embraſſant la ſcience hardie,
Que la curioſité
Honora par vanité
Du nom de philoſophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir ſi des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèſe d'autant plus qu'elle eſt près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raiſonner les plus profonds eſprits,
Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
Je les vois qui des cieux franchiſſent l'intervalle,
Et je vois trop ſouvent, que j'ai très peu compris.
De ces obſcurités je paſſe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & ſouvent j'en rougis,
J'examine avec ſoin les informes écrits,
Les monumens épars, & le ſtile énergique
De ce fameux Paſcal, ce dévot ſatyrique.
Je vois ce rare eſprit trop promt à s'enflammer;
Je combats ſes rigueurs extrêmes;

(c) Muſiciens agréables. (d) Actrices de ce tems-là.

Digitized by Google

Il enſeigne aux humains à ſe haïr eux-mêmes ;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainſi mes jours égaux, que les muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugé fâcheux,
Commencent avec joie, & vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines.
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encor aſſez pour remplacer l'amour.

Digitized by Google

LETTRE
SUR LA TRACASSERIE,

à Mr. de BUSSI, *évêque de Luçon, en 1724.*

ORnement de la bergerie,
Et de l'égliſe & de l'amour ;
Auſſi-tôt que Flore, à ſon tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie ;
Eſt-il pour vous d'autre patrie ?
Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la *tracaſſerie ?*
Evitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle, dont les yeux
Portent un poiſon gracieux ;
Et que le ciel, en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous, comme un miel flatteur
Diſtille de ſa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur ?

Digitized by Google

Le courroux étourdi la guide;
L'embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.
Que l'amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles,
Puisse s'envoler à jamais!
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel esprit batise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse & l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule;
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre présence,
Galant prieur de Frigolet,
Très aimable, & très frivolet;
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la constance;
Les graces, avec complaisance,

Digitized by Google

Vous ſuivront en petit-collet ;
Et moi, leur ſerviteur folet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence,
En faiſant des pas de ballet.

Digitized by Google

A MONSIEUR DE GERVASI,

MÉDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle ;
Le Gevaudan (*a*) surpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la mort inexorable
Avait levé sur moi sa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait, sa main tranchait ma destinée :
Mais tu lui dis, arrête . . . & la mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.
Hélas ! si comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits ;
De son cher entretien je goûterais les charmes ;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient sans allarmes ;
Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'est toi du moins, c'est toi par qui dans ma douleur

(*a*) Mr. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peste, & à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Digitized by Google

Je peux jouir de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera ſon ſuffrage;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Poura par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toûjours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les aîles de la victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes graces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
À tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'eſprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone:
Enfin donc je reſpire, & reſpire pour toi;

Digitized by Google

Je pourai déſormais te parler & t'entendre.
Mais ciel! quel ſouvenir vient ici me ſurprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné ſa foi,
Qui m'a juré toûjours une amitié ſi tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux ſur moi?
Hélas! en deſcendant ſur le ſombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais ſon image;
Son amour, ſes vertus, ſes graces, ſes appas,
Les plaiſirs que cent fois j'ai goûté dans ſes bras,
A ces derniers momens flattaient encor mon ame;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands Dieux! me faudrait-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? ſerait-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte ſur le viſage,
D'un mal ſi redouté le fatal témoignage,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut ſonger?

VARIANTES.

Après ce vers, *Reconnut ſon vainqueur*, &c. on liſait ceux-ci.

Auſſi-tôt ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les reſſorts.
La nature obéiſſante
Fut ſoumiſe à tes efforts,
Et la Parque impatiente

Digitized by Google

File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas ! &c.

Au-lieu de ce vers, *Je me flatte en ſecret, &c.* on liſait ceux-ci.

Je me flatte en ſecret, que je pourai peut-être
Charmer encor Sulli, qui m'a trop oublié.
Mariamne à ſes yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer ſa pitié,
Et ranimer en lui, ce goût, cette amitié,
Que pour moi dans ſon cœur ma muſe avait fait naître.
Beaux jardins, &c. &c.

Après ce vers, *L'eſprit de Mécénas, &c.* on liſait ceux-ci.

Et la ſcience de Varron.
Bolingbroke, à ma gloire, il faut que je publie
Que tes ſoins, pendant le cours
De ma triſte maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c. &c.

Digitized by Google

LETTRE

À SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINDESSE DE ***.

Souvent la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'etonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne,
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu conſole;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole (a)
S'aſſeoir entre des majeſtés.

(a) Jeu à la mode à la cour.

Digitized by Google

On fait triſtement grande chère,
Sans dire & ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,
On s'arrache au bras du ſommeil,
Sans ſavoir ce que l'on va faire.

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde; il embarraſſe:
Le plaiſir fuit; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

O tems, ô perte irréparable!
Quel eſt l'inſtant où nous vivons?
Quoi! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraîtraient ſi longs!

Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux cours auguſte ornement,
Vous employez utilement

Digitized by Google

Ce tems qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture
En ſont le ſolide aliment,
Et ſon uſage eſt ſa parure.

S'occuper c'eſt ſavoir jouir.
L'oiſiveté pèſe & tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Digitized by Google

EPITRE

CONNUE

SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU*.

PHilis, qu'eſt devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroiſie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé,
Qui t'avait conſacré ſa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimais mieux.
Ah ! madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui ſi remplie,
Diffère de ces doux inſtans !
Ce large Suiſſe à cheveux blancs,

Digitized by Google

Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du tems ;
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vu jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et ſe jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tiſſus la Savonerie, (*a*)
Ceux que les Perſans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats ſi chers que Germain (*b*)
A gravés de ſa main divine ;
Et ces cabinets où Martin (*c*)
A ſurpaſſé l'art de la Chine ;
Vos vaſes Japonois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.

(*a*) La Savonerie eſt une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.

(*b*) Germain excellent orfèvre dont il eſt parlé dans le *Mondain*.

(*c*) Martin, excellent verniſſeur.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE

A Mr. LE CARDINAL DU BOIS. (a)

De Cambrai, Juillet 1722.

UNe beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte, avec transport, un si charmant emploi.

Nous arrivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs & tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres Anglais envoyent beaucoup de couriers en Champagne, & peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais-royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, & nous aussi, s'il vous falait quitter le ministère pour l'apostolat.

(a) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur Flamand, & mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

Digitized by Google

Puiſſent Meſſieurs du congrès,
En buvant dans cet aſyle,
De l'Europe aſſurer la paix !
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais !
Je ſais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la meſſe par-fois,
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Uniſſez à jamais l'eſprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monſeigneur, d'un homme, qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence auſſi ſouvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre converſation comme la plus flatteuſe.

Digitized by Google

LETTRE

DE Mr. LE CARDINAL DE FLEURI,

A Mr. DE VOLTAIRE.

A Issi ce 14 Novembre 1740.

JE reçois dans le moment, monsieur, une seconde lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que Mr. le marquis de *Beauveau* ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire; & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas, que le précieux présent que m'a fait madame la marquise du Châtelet, de l'*Anti-Machiavel*, vint de vous; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pu en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement *ma retraite*; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, s'il n'est pas prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait serait digne de commander aux autres hommes, pourvu qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né prince, il contracte un engagement bien solemnel avec le public: & l'empereur *Antonin* ne se serait pas acquis la gloire immortelle, qu'il conservera dans tous les siécles, s'il

Digitized by Google

RÉPONSE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré eſt un prix auſſi flatteur de mes ouvrages, que l'eſtime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, monſeigneur; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre ſuffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiſſant, mais ne ſera jamais un grand homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juſtice de ſi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais ſi Rome entend aſſez ſes intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'eſpère alors que je vous écrirai ſous un autre titre, que ſous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.

Digitized by Google

A Mr. LE PRINCE DE VENDOME. (a)

De Sulli, ſalut & bon vin,
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que ſon bon ange & ſon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monſeigneur, que l'envie de faire quelque choſe pour vous, a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, ſéjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeſtiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur ſon front reſpecté du tems,
Une fraîcheur toûjours nouvelle,
Au bon doyen de nos galans,
Donne une jeuneſſe éternelle.
L'autre dans Papefigue eſt né,
Maigre, long, ſec & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puiſqu'il aime & qu'il verſifie.

(a) C'eſt le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ſes amis, fils d'un conſeiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre eſt de 1716.

Digitized by Google

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelles*, les *Des-Barreaux*, les *Hamiltons*, contemporains de l'abbé, & nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de côté.
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sulli; il était en tiers, dit-on, entre.. & madame de.. ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les yeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgraces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,

Digitized by Google

Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vu de Paphos,
Vous en euſſiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe orgie.
L'imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs ſottiſiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec Auguſte & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits;
Nous ne ſommes point beaux-eſprits,
Et notre flageolet timide

Digitized by Google

Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de Clément,
Qui dans votre temple réſide. (*b*)
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'eſt le vôtre, & vous m'avouerez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

(*b*) L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

A Mr. L'ABBÉ DE CHAULIEU. (a)

De Sulli le 5 Juillet 1717.

A Vous, l'Anacréon du temple;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sulli, où *Chapelle* a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enyvré deux ans de ſuite. Je voudrais bien, qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour aſſez ſombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon ombre.

(a) Cette lettre mêlée de proſe & de vers, eſt un des premiers ouvrages de notre auteur. Chapelle, dont il eſt ici queſtion, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon tems; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, & enfin à ſon eſprit.

Digitized by Google

Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service;
Où la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère;
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
Eh! de grace, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle;
Mais non, sur la voûte éternelle,
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.
Cette familière oraison,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.

Digitized by Google

Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain ;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (*b*) dans ſa poche ;
Il s'appuyait ſur Bachaumon,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toûjours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire ?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin :
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je ſervis quelque tems de maître,
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.

(*b*) Gaſſendi avait élevé la jeuneſſe de Chapelle, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvrait, il expliquait le ſyſtême aux convives ; & lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

A Paris ce 26 Juillet 1717.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, monsieur, eût pu croire aux esprits, & moins encor ajouter foi à ce qu'ils disent quand ils veulent bien revenir, je ne sais pas d'où. La secte des philosophes, où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, grace au ciel, de l'apparition de *Chapelle*, & m'a préservé des coquetteries de son ombre, de votre politesse, & de la complaisance de mon amour-propre, que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une essentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entiérement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illusion.
Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuse pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hazarder à y faire une réponse en forme, qui serait indigne peut-être d'un élève de *Chapelle*, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après sa mort.

Mais si je me défie de mon esprit, je suis toûjours sûr de mon cœur; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque essentielle, qui est de vous dire avec la sincérité dont je fais profession, ce que je pense de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

Digitized by Google

A Mr. LE PRÉSIDENT HENAUT,

AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1 Sept. 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété,
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage.
O Déeſſe, exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres Dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel-eſprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpens
La courſe rapide du tems,

Digitized by Google

Il en fait un ſi bel uſage :
Les devoirs, & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaiſſeur ſi gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe & le courage,
Les mœurs, les paſſions, les loix,
Sans erreur & ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir :
Mais il n'a rien s'il ne digère.
Grand Dieu, je ne m'étonne pas,
Qu'un ennuyeux, un des Fontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pédant à citations,

Sans

Sans goût, sans grace & sans génie ;
Sa personne, en tous lieux honnie,
Est réduite à ses noirs Gitons.
Hélas ! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous ; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs comme de raison ; buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières ; & revenez vite à Cirey avant que les hussards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici, qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

A U M E M E.

A Luneville ce 28 Novembre 1748.

VOus, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poësie ;
Vous, qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;

HENAUT, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'envie,
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire;
Aux fois vous fûtes vous tacher.
Je partis trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verds rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage:
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères,
Si dans les travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond & frivole,

Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand ſon élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De ſageſſe donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Grèce à l'inſenſé Pyrrhon
Fait élever une ſtatuë;
Socrate prêche la raiſon,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eſt toûjours inquiette,
Le bel eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toûjours quelque amant.
Sa vanité qui vous obſède,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément

Digitized by Google

Et le mal de qui la poſſède.
Mais finiſſons ce triſte ton,
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avait ſon Mevius,
Hercule avait ſon Euryſthée,
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un roi ſans courtiſans, (a)
Près de Boufflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entens,
Il faut bien que je faſſe envie.

(a) Le roi Staniſlas.

A Mr. DE FONTENELLE.

De Villars, le 1 Septembre 1720.

Les dames, qui ſont à Villars, monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères, que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre avanture,
Nous brouillons tous l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au-lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin; qu'enſuite ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière & de ſa grandeur: Nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous

Digitized by Google

ne doutons point, que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maitre. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les savans, & pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très prudemment il s'est tu,
Du soleil par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et sa grandeur & sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers (a)
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?

(a) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleuri disait de lui, qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très belles recherches sur l'*Histoire de France*.

Digitized by Google

Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du Dieu brillant, qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poësie;
Car sachez, que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

RÉPONSE (a)
DE Mr. DE FONTENELLE.

VOus dites donc, gens de village,
Que le ſoleil à l'horizon
Avait aſſez mauvais viſage ?
Eh bien quelque ſubtil nuage
Vous avait fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Elle était là comme en priſon,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle en ſon haut étage
Ne craignait point la pamoiſon.
Vous n'en ſaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu, votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage ;
L'ignorance eſt ſon appanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avoûrai bien, & j'en enrage,
Que le ſavoir & la raiſon

(a) Cette réponſe de Fontenelle eſt aſſez mauvaiſe ; il en fit une autre, adreſſée à madame la maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle eſt ce vers : *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette piéce.

Digitized by Google

N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage,
Mais badinage de griſon;
Que de ſon brillant équipage,
Toûjours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phœbus déménage;
Laiſſez-le en paix faire voyage;
Rabattez-vous ſur le gazon;
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſu l'uſage,
On chante encor en vieux langage
Martin & l'adroite Aliſon.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui ſera bien noir
Le pauvre ſoleil ne s'encroute,
En nous diſant: Meſſieurs, bon ſoir,
Cherchez dans la céleſte voute
Quelqu'autre qui vous faſſe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encor un coup, meſſieurs, bon ſoir:
Et peut-être en ſon déſeſpoir
Oſera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déeſſe n'écoute,
Mais ſur notre triſte manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleſte banqueroute!
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.

Digitized by Google

Tout ſera pêle & mêle, & toute
Société ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe, juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute,
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

Digitized by Google

A MONSIEUR LE DUC DE SULLI.

A Paris le 18 Août 1720.

J'Irai chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour,
Et pas un seul mot du système, (a)
De ce système tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Embourſent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté:
Pareils à la vieille sybille,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui possédant pour tout trésor,
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être les larmes aux yeux,

(a) Le système de Mr. Law, qui bouleversa la France en 1720. Cette lettre est de ce tems-là.

Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux gouteux,
Qu'anima l'eſprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu;
Et ſi d'une muſe féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à ſon agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec ſon huile & ſon latin,
Un paſſe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ſes péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous ſavez,
Avec beaucoup de bienſéance.
Il fit même un très beau ſermon,
Qui ſatisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché:
Car on ſait qu'il était poëte;
Et que ſur ce point tout auteur,
Ainſi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il ſera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeſte.

Digitized by Google

Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte.
Preſque ſeul il était reſté
D'un ſiécle plein de politeſſe.
On dit, qu'aujourd'hui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du ſiécle paſſé,
Et des faiſeurs de vaudeville,
Il me paraît très empreſſé
D'abandonner pour vous la ville.
Le ſyſtême n'a point gâté
Son eſprit aimable & facile;
Il a toûjours le même ſtile,
Et toûjours la même gaîté.
Je ſais, que par déloyauté,
Le fripon n'aguère a tâté
De la maîtreſſe tant jolie,
Dont j'étais ſi fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer:
Mais je ſais qu'il faut ſe paſſer
Des bagatelles dans la vie.

A Mr. LE DUC DE LA FEUILLADE.

Conservez précieusement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis longtems
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens :
Son esprit est dans son printems,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, monsieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté singulière,
Qui par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune & frais lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.

Digitized by Google

A Mr. LE MARÉCHAL DE VILLARS.

JE me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache (*a*) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du foin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais, souffrez, que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raisons que vous
De vouloir rester dans ce monde:
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sauriez la façon,
Dont vous aurait traité l'histoire.
Paris vous eût premièrement
Fait un service fort célèbre,
En présence du parlement;

(*a*) Médecin empirique. Cette lettre est de 1711.

Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraiſon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite aſſurément.
Puis en vertueux capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'égliſe de Saint Denis,
Entre du Gueſclin & Turenne.
Mais ſi quelque jour, moi chétif,
J'allais paſſer le noir eſquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces au-lieu de prière,
Et mon janſéniſte de frère, (*b*)
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur ſeulement,
Que quelque muſe médiſante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très clairement,
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin longtems
De tous les exploits éclatans
Que le ſeigneur DIEU vous réſerve.

A

(*b*) L'auteur avait un frère, tréſorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janſéniſte outré, & qui ſe brouillait toujours avec ſon frère, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des jéſuites.

Digitized by Google

A Mr. DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE,

Conseiller au Parlement, & intime ami de l'auteur.

SUR UNE MALADIE. 1719.

Ne me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même :
Et laisse-moi jouïr de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plait & qui t'aime.
De ma muse, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ;
Tu vis la calomnie avec ses noirs serpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur ;
Mais au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage ;
J'appris à m'endurcir contre l'adversité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légéreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point résisté.
Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes.
Fripon, tu le sais trop bien,
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien :
Toi dont la délicatesse,

Digitized by Google

Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toûjours, tout ingrat & vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrêtien,
Et ma facilité fit grace à ta faibleſſe.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toûjours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans déſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce là ce rayon de l'eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-mêmes?
Il nait avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas, périrait-il de même?
Je ne ſais, mais j'oſe eſpérer,
Que de la mort, du tems & des deſtins le maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Digitized by Google

AUX MANES DE Mr. DE GENONVILLE.(a)

TOi, que le ciel jaloux ravit dans ſon printems ;
Toi, de qui je conſerve un ſouvenir fidèle,
Vainqueur de la mort & du tems ;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'eſt encor affreuſe & nouvelle ;
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Ce ſouffle ſi caché, cette faible étincelle,
Cet eſprit, le moteur & l'eſclave du corps,
Ce je ne ſais quel ſens qu'on nomme ame immortelle,
Reſte inconnu de nous, eſt vivant chez les morts ;
S'il eſt vrai que tu ſois, & ſi tu peux m'entendre,
O ! mon cher Genonville, avec plaiſir reçoi
Ces vers & ces ſoupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te ſouvient du tems où l'aimable Egerie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chanſons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raiſon, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tous réuniſſait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! Même cette indigence,
Triſte compagne des beaux jours,
Ne peut de notre joie empoiſonner le cours.
Jeunes, gais, ſatisfaits, ſans ſoins, ſans prévoyance,

(a) Cette piéce eſt de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que Mr. de Genonville était mort.

Digitized by Google

Aux douceurs du préſent bornant tous nos déſirs,
Quel beſoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous poſſédions bien mieux, nous avions les plaiſirs:
Ces plaiſirs, ces beaux jours coulés dans la molleſſe,
Ces ris, enfans de l'allégreſſe,
Sont paſſés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompenſe, accorde à ta maîtreſſe
Des grandeurs & de la richeſſe,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible ſoulagement quand on perd ſa jeuneſſe.
La fortune eſt chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaiſirs ont leur tems, la ſageſſe a ſon tour.
L'amour s'eſt envolé ſur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du ſage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens;
De ton aimable eſprit nous célébrons les charmes;
Ton nom ſe mêle encor à tous nos entretiens:
Nous liſons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du ſacré nom d'amis,
Ou toûjours remplis d'eux, ou toûjours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconſtance ardens à ſe livrer,
Malheureux, dont le cœur ne ſait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Digitized by Google

A MAD. DE FONTAINE-MARTEL. (a)

En 1732.

O Très ſingulière Martel,
J'ai pour vous eſtime profonde :
C'eſt dans votre petit hôtel,
C'eſt ſur vos ſoupers que je fonde
Mon plaiſir, le ſeul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il eſt vrai, qu'un peu je vous gronde ;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes ſeconde ;
Car ſous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & ſans faibleſſe,
Vous logez eſprit qui ſéduit,
Et qui tient fort à la ſageſſe.
Or votre ſageſſe n'eſt pas
Cette pointilleuſe harpie,
Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté,
Contre la tendre volupté
Toûjours prêche, argumente & crie ;
Mais celle, qui ſi doucement,

(a) La comteſſe de Fontaine-Martel, fille du préſident Desbordeaux ; elle était telle qu'elle eſt peinte ici. Sa maiſon était très libre & très aimable.

Digitized by Google

Sans effort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables ?
Bien loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au-lieu des vigiles,
Des ſoupers longs, gais & tranquiles;
Des vers aimables & faciles,
Au-lieu des fatras inutiles
De Queſnel & de le Tourneur;
Voltaire, au-lieu d'un directeur;
Et pour mieux chaſſer toute angoiſſe,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au-lieu de banc dans la paroiſſe:
Et ce qui rend mon ſort plus doux,
C'eſt que ma maîtreſſe chez vous,
La liberté, ſe voit logée:
Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, & jamais arrangée,

Digitized by Google

Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A meſdames les précieuſes.
C'eſt là qu'on trouve la gaité,
Cette ſœur de la liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toûjours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.

Digitized by Google

LETTRE

ÉCRITE DE PLOMBIÈRES,

A Mr. PALLU, CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toûjours crotté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toûjours raisonne,
Se baigne, s'enfume, & se donne
La question pour la santé.
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir,
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,

Digitized by Google

Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.
De ces lieux, où l'ennui foiſonne,
J'oſe encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris;
Ils connaiſſent peu ma perſonne;
Mais c'eſt à PALLU que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vimes briller tour-à-tour,
Par ſes graces, par ſon courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et ſéducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait ſa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous ſoyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourait bien, à l'avanture,
Choiſir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Celadon;
Mais quelqu'un plus aimable? non,
Il n'en eſt point dans la nature;

TAYLOR IN... ORG

Digitized by Google

Car, madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination,
Et les graces de la jeunesse;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plait à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade?

VARIANTES.

Après ce vers, *Gai, généreux*, &c. on lisait celui-ci.

Et non moins trompeur que l'amour,

Après ce vers, *Dont il fut*, &c. on lisait ceux-ci.

Toutes les femmes l'adoraient,
Toutes avaient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand' peine elles égalaient.
L'amour, &c. &c.

Digitized by Google

A Mr. DE FORMONT,

en lui renvoyant les œuvres de DESCARTES *& de* MALLEBRANCHE.

RImeur charmant, plein de raiſon,
Philoſophe entouré de graces,
Epicure, avec Apollon,
S'empreſſe à marcher ſur vos traces.
Je renonce au fatras obſcur
Du grand rêveur de l'oratoire (*a*),
Qui croit parler de l'eſprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous diſant qu'on peut, à coup ſûr,
Entretenir DIEU dans ſa gloire.
Ma raiſon n'a pas plus de foi
Pour René, le viſionnaire, (*b*)
Songeur de la nouvelle loi;
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaiſſe obſcurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans ſa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,

(*a*) Mallebranche. (*b*) Deſcartes.

Digitized by Google

Des dés pour arranger le monde ;
Bridoye en aurait fait autant.
Adieu. Je vais chez ma Sylvie ;
Un eſprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux ſon entretien,
Qu'un roman de philoſophie.
De ſes attraits toûjours frappé,
Je ne la crois pas trop fidelle ;
Mais puiſqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

Digitized by Google

EPITRE

A MAD.....

FOrmont, vous, & les Dudeffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs, qui valez tout,
Plaiſirs, que je ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins miſérable?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René, le ſonge-creux,
J'ai lu le romaneſque ouvrage?
Quand avec l'oratorien (a)
Je vois qu'en DIEU je ne vois rien,
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la Vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,

(a) Mallebranche.

Digitized by Google

Je ne trouve que des monades ?
Ah ! fuyez, ſonges impoſteurs,
Ennuyeuſe & froide chimère ;
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique & commun
Qui calcule un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire
Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toûjours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours,
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

Digitized by Google

A MAD. DUDEFFANS.

OUi, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus,
O ſage Dudeffans ! eſt-ce une grande perte ?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puiſqu'tout eſt aveugle en cet humain ſéjour ;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde ;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour ;
Plutus, la Fortune, & l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre, & c'eſt un avantage
Que la nature accorde à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes & les rois ;
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Epicure & les ſiens prétendaient autrefois
Que ce cinquiéme ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ſerait encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes.

Digitized by Google

A LA MÊME.

J'Ai reçu, madame, une lettre charmante ; comment ne le ſerait-elle pas écrite par vous & par Mr. de *Formont ?* une lettre de vous eſt une faveur, dont je n'avais pas beſoin d'être privé ſi longtems pour en ſentir tout le prix, mais des vers ! des vers, des rimes redoublées ; voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, ſi votre proſe d'ailleurs ne ſuffiſait pas.

De qui ſont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?
Ils ont comme vous l'art de plaire,
Dudeffans vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre pareſſeux,
En eſt-il avec vous le père ?
Ils ſont bien dignes de tous deux ;
Mais je ne les méritais guère.

Je ſuis enchanté pourtant, comme ſi je les méritais ; il eſt triſte de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah ! ce que vous faites ſi bien,
Pourquoi ſi rarement le faire ?
Si tel eſt votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur ſévère.

Il eſt bien vrai qu'il y a des perſonnes fort pareſſeuſes en amitié, & très actives en amour. Il eſt vrai encore

Digitized by Google

core qu'une de vos faveurs eſt ſans doute plus précieuſe que mille empreſſemens d'un autre. Je le ſens bien par cette lettre ſéduiſante que vous m'avez écrite, & c'eſt préciſément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me ſais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe & tant de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois; mes pauvres quakers vous ſont bien obligés de les aimer. Ils ſont bien plus fiers de votre ſuffrage, que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire eſt un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'eſt celui de l'innocence,
Un quakre dit tout ce qu'il penſe;
Il faut, s'il vous plait, eſſuyer
Sa naïve & rude éloquence:
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple & groſſier
Vous avez entière puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être ces derniers vers un peu forts, mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.

A Mr. DE CIDEVILLE.

Devers Pâque on doit pardonner
Aux chrêtiens qui font pénitence :
Je l'ai fait : un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un ſage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché ;
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le trône, & ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché,
Ne valent pas notre hermitage.
Vers les champs Hyperboréens,
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des rois.
Ils vont par de ſanglans exploits,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a ſoumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

Digitized by Google

A Mr. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles le 7 Août 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dreſde, & je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte;
La plus fine ſagacité
En ce point pourrait ſe confondre;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde; & puis, monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toûjours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeſſes

Digitized by Google

que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe ?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance,
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monſeigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me ſouviens de *Pſyché*, & je ſonge que *Pſyché* avait deux ſœurs :

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune & fidèle :
Pſyché ſeule épouſa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle Paris aurait coupé ſa pomme en trois.

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promtement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, monſieur, de votre excellence, le &c.

Digitized by Google

A Mr. LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris ce 21 Février 1747.

Enfant du Pinde & de Cythère,
Brillant & ſage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti;
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.
Apprenez que cette dauphine
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.
Vous penſerez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;

Digitized by Google

Je vous jure qu'il n'en eſt rien ;
Et que ma muſe peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'eſt que l'écho de l'univers.
Une dauphine eſt entourée ;
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment ;
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De ſa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laiſſait paſſer Cornelie,
Les ducs & pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle & Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour ;
Les Dieux ne me refuſent guère ;
Je fais aux graces chaque jour
Une très dévote prière.
Je leur dis ; Filles de l'amour,
Daignez, à ma muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.
Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin & de cette affaire,
De l'amour & du ſacrement ?

Digitized by Google

Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;
Mais un profane doit ſe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainſi qu'ont fait très à propos
Son ayeul & ſon digne père.
Daignez pour moi remercier
Votre miniſtre magnifique :
D'un fade éloge poëtique
Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes ſi chéries
Des belles & des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans ſon baguier de pierreries.
Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muſe polie
Parle encor ſur un nouveau ton,
De votre immortelle Émilie.

RÉPONSE A Mr. LE CARDINAL QUIRINI.

A Berlin ce 12 Décembre 1751.

Quoi, vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle contrée
Où de Rome on brave les loix,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction,
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Ciceron,
Et d'Aristide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais surtout que je suis fâché
De le voir toûjours entiché
De l'énorme & cruel péché

Digitized by Google

Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi je frémis quand je penſe
Que le muſulman, le payen,
Le quakre & le luthérien,
L'enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête-homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre évangile?
Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné;
Qui marchant ſur les pas d'Horace,
Et ſur ceux de Saint Auguſtin,
Suivez le raboteux chemin
Du paradis & du parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit;
C'eſt à vous d'inſtruire & de plaire;
Et la grace de Jesus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois graces d'Homère.

Digitized by Google

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719.

SAvez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sulli l'on faisait,
Lors qu'Eole vous conduisait
D'une si terrible manière ?
Le malin Perigni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacherait.
Cependant l'Espar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout soupirait ;
Rousi parlait peu, mais jurait,
Et l'abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adressait à DIEU sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelque oraison de son bréviaire,

Digitized by Google

Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Mais quel ſpectacle ! j'enviſage
Les amours, qui de tous côtés
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois : ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau ;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
Gondrin, ſongez à faire uſage
Des jours qu'amour a conſervés ;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés ;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.

VARIANTE.

Après ce vers, *Il a des droits ſur ſon ouvrage.* Il y avait encore.

Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable & ſage,
Qui fit avec vous ce voyage,
Où vous penſates vous noyer,
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui ſur moi gronde maintenant,

Digitized by Google

Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à-peu-près ce langage.
Prince dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi, qui par tes bienfaits ſignale ta puiſſance,
Toi, qui fais ton plaiſir du bonheur des humains,
Philippe, il eſt pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un tems fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta préſence;
Songe que d'Apollon ſouvent les favoris
D'un prince aſſurent la mémoire;
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin;
Auguſte l'exila dans l'affreuſe Scythie.
Auguſte eſt un héros, mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie.
Grand prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clément qu'Auguſte, & plus heureux que lui.

Digitized by Google

EPITHALAME

SUR LE MARIAGE

DE Mr. LE DUC DE RICHELIEU

AVEC MADEMOISELLE DE GUISE, en 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos deſtins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très chrêtiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce ſaint nœu
D'être toûjours fidèle & ſage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous raſſurent bien davantage
Que les ſermens qu'il fait à DIEU.
Mais vous, madame la ducheſſe,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront ſe plaindre à votre alteſſe?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur eſpérance;
Ils diront voyant vos attraits,

Digitized by Google

Dieux ! quel plaiſir que la vengeance !
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable ;
L'heureuſe loi du talion
Eſt des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu ?
Votre ſévérité me gronde ?
Ah ! quelle eſpèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître ?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la choſe impoſſible.

Digitized by Google

A Mr. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

à qui le Sénat de Gènes *avait érigé une ſtatue.*(a)

Je la verrai cette ſtatue,
Que Gènes élève juſtement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étendue;
Il ſerait jaloux à la vue
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modeler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et ſurtout de l'amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du ſculpteur la modeſte main
Vous fera l'air moins libertin;

(a) A Luneville le 18 Novembre 1748.

Digitized by Google

C'eſt de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ſes jours
Sur le trône heureux des amours:
Tous les plaiſirs ſont de paſſage;
Mais vous ſaurez régner toûjours
Par l'eſprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros, ſoutien de nos armes,
Ceux du père, du défenſeur
D'une république en allarmes,
Ceux de Richelieu ſon vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je ſens tous les travers
De la morale où je m'engage:
Pardon; vous n'êtes pas ſi ſage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croye un grave perſonnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de ſang & de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi:
Lorſque prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'envie,

Vous

Digitized by Google

Vous revintes vite à Paris,
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles;
Et vous servez encor les belles,
Comme la France & les Génois.

AU MÊME,

SUR LA CONQUÊTE DE MAHON, *en 1756.*

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros;
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proye
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troye;
Ainsi quand Phriné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phriné ne le possédait pas;
Et son nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.

Digitized by Google

Près des belles & près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux :
Enfin c'eſt aux héros à l'être.
C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,
On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſait l'art de plaire,
Sache auſſi ſauver les états.
Le grand-homme échappe au vulgaire ;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi,
Il ſert ſa patrie & ſon roi ;
Quand ſa main des peuples de Gènes
Défend les jours & rompt les chaînes ;
Lorſqu'auſſi promt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlent comme ſon armée :
Chacun dit, je l'avais prévu :
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable, illuſtre guerrier,
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie & de l'ignorance.
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire :
Mais vous n'en avez plus à faire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre,

Digitized by Google

Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.
Des deux Richelieu ſur la terre
Les exploits ſeront admirés.
Déja tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſait qui l'on préfère.
Le cardinal affermiſſait
Et partageait le rang ſuprême
D'un maître qui le haïſſait.
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paraiſſez bien plus grand
Puiſque vous êtes plus aimable.

EPITRE

AU ROI,

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

1 Novembre 1744.

VOus, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie (*a*)
Vous disait, „ Arrêtez, ménagez votre vie;
„ Il vous faut du régime, & non des soins guerriers;
„ Un héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue & le feu des canons.
Tout l'état en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage:
Ah! n'effrayez que Vienne, & rassurez Paris:
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce héros, qu'on admire & qu'on aime.
Un sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.

(*a*) Premier chirurgien du roi.

Digitized by Google

Si ce ſage eut raiſon, ſi la philoſophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel eſt donc, juſtes Dieux! le deſtin d'un bon roi,
Qui dit, ſans ſe flatter, Tous les cœurs ſont à moi!
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre!
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Béniſſant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.
Cent rois au capitole en eſclaves traînés,
Leurs villes, leurs tréſors, & leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce ſénat inſultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, & vous le raſſurez:
Vous, l'image des Dieux ſur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours:
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

Digitized by Google

LETTRE

À SON ALTESSE SERENISSIME MAD. LA DUCHESSE DU MAINE,

sur la victoire remportée par le roi à Laufelt.

Auguſte fille & mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
Et vous voulez que ma muſe laſſée,
Comme LOUIS ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, & ſes brillans exploits,
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer & le craindre:
Mais des bons vers l'heureux tems eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle:
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;
LOUIS s'élève, & le ſiécle eſt baiſſé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie:
Boileau pâlit au ſeul nom de Voërden;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eût falu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſavant en retraites,
Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer?
La gloire parle, & LOUIS me réveille;
Le nom du roi charme toûjours l'oreille;
Mais que Laufelt eſt rude à prononcer!

Digitized by Google

Et quel beſoin de nos panégyriques,
Diſcours en vers, épitres héroïques,
Enrégiſtrés, viſés par Crébillon (*a*),
Signés (*b*) Marville, & jamais Apollon ?
De votre fils je connais l'indulgence ;
Il recevra ſans couroux mon encens ;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos ayeux paſſa dans vos enfans ;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire ;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnans l'exemple aux plus braves guerriers ;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,
Du Dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le Dieu des allarmes ;
Plus d'un cenſeur, encor avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très peu de gré, mille traits de ſatyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire ;
Mais pour ſon prince il faut ſavoir ſouffrir ;
Il eſt partout des riſques à courir ;
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des héros, dont la fidélité
L'a mieux ſervi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble académie,

(*a*) Mr. Crébillon de l'académie Françaiſe, examinateur des écrits en tine feuille préſentés à la police.

(*b*) Mr. Feydeau de Marville alors lieutenant de police.

Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
Repréſentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main :
Ne louez point, auteurs, rendez juſtice ;
Et comparant aux ſiécles reculés
Le ſiécle heureux, les jours dont vous parlez,
Liſez Céſar, vous connaîtrez Maurice. (c)
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme & la France ;
Chantez Belle-Iſle ; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers ;
Il eſt d'un ſang qui fut l'appui du trône :
Il eût pu l'être ; & la faulx du trépas
Tranche ſes jours échappés à Bellone,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.
Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père & leur amour ?
O vous, ſurtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, ſi digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière ?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?
Anges des cieux, puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers ;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;

(c) Maurice comte de Saxe.

Digitized by Google

Déja Rocou vit déchirer ſon flanc :
Ayez pitié de cet âge ſi tendre ;
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang,
Que pour Louïs il brûle de répandre :
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés ;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
On déplait fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toûjours le danger ſuit mes pas ;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.
Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire ;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre Louïs de l'Eſcaut juſqu'au Jart :
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire :
Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand ſatyrique (*d*),
De ſon héros diſcret hiſtorien,
Qui pour écrire un beau panégyrique
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(*d*) Boileau.

Digitized by Google

EPITRE DE L'AUTEUR

EN ARRIVANT DANS SA TERRE, PRÈS DU LAC DE GENÈVE,

en Mars 1755.

O Maiſon d'Ariſtippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me préſentez, dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art ſoumis à la nature;
Empire de Pomone & de Flore ſa ſœur,
Recevez votre poſſeſſeur;
Qu'il ſoit ainſi que vous ſolitaire & tranquile.
Je ne me vante point d'avoir en cet azile
Rencontré le parfait bonheur;
Il n'eſt point retiré dans le fond d'un bocage;
Il eſt encor moins chez les rois;
Il n'eſt pas même chez le ſage:
De cette courte vie il n'eſt point le partage;
Il y faut renoncer; mais on peut quelquefois
Embraſſer au moins ſon image.

Que tout plait en ces lieux à mes ſens étonnés!
D'un tranquille océan (*a*) l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés;
Bacchus les embellit: leur inſenſible pente

(*a*) Le lac de Genève.

Digitized by Google

Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux (*b*),
Qui pressent les enfers, & qui fendent les cieux.
Le voilà ce théatre & de neige & de gloire,
Eternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversé, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat & Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, (*c*)
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins & des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que lassé bientôt de ton doux hermitage,
Tu voulus être pape, & cessas d'être sage?
Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes Italiques.
Mon lac est le premier. C'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,

(*b*) Les Alpes.
(*c*) Le premier duc de Savoie Amédée, pape, ou anti-pape, sous le nom de *Félix*.

Digitized by Google

L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embraſſe, ou déſire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom ſacré
Dans les cours des tyrans eſt tout bas adoré,
LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déeſſe altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Deſcendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du ſang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même briſa, quand ſes mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la ſuit : ſa naïve allégreſſe
Fait à tout l'Apennin répéter ſes clameurs ;
Leurs fronts ſont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'eſt là leur diadême ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tiſſu de ſa main brillante,
Ni la fortune inſolente
Repouſſant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triſte pauvreté.

Digitized by Google

On n'y méprise point les travaux néceſſaires ;
Les états ſont égaux & les hommes ſont frères.

Liberté, liberté, ton trône eſt en ces lieux.
La Grèce où tu naquis, t'a pour jamais perdue,
Avec ſes ſages & ſes Dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, & meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois :
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier & ſage
Te paya de ſon ſang, & ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te raſſurer : la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept autels (*d*) à tes loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles,
Et tes honneurs & tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, & Gênes t'a repriſe.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a miſe ;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout état où la loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.

Ne va plus, ſous les noms & de *ligue* & de *fronde*,
Protectrice funeſte en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les loix, plus encor par les mœurs :

(*d*) L'union des ſept Provinces.

Digitized by Google

Il chérit la grandeur ſuprême,
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin tremblante, conſternée,
Sous les pieds d'un viſir tu languis enchaînée,
Entre le ſabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL (*e*) orne en ces lieux ta tête.
Deſcen dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Vien m'y faire un deſtin nouveau.
Embelli ma retraite où l'amitié t'appelle,
Sur de ſimples gazons vien t'aſſeoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, & ſon règne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours!
L'une élève mon ame, & l'autre la conſole;
Préſidez à mes derniers jours!

(*e*) L'auteur de la liberté Helvétique.

Digitized by Google

EPITRE
SUR L'AGRICULTURE.

14 Mars 1761.

QU'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge,
Comme le grand Virgile occupa ſon printems!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage,
Il cultivait la terre & chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuié des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étendue.
Le Normand Fontenelle au milieu de Paris (*a*)
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur ſe taiſe.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.

Digitized by Google

Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?
Me dit un petit maître amoureux du fracas.
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;
On s'oublie, on espère, on jouït, on désire ;
Il nous faut du tumulte, & je sens que mon cœur,
S'il n'est pas enyvré, va tomber en langueur.
Atten, bel étourdi, que les rides de l'âge
Meurissent ta raison, sillonnent ton visage,
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi!
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !
De l'ennui ! penses-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'appelle, apprens à l'observer.
La France a des déserts, ose les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme, & son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient surtout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.

D'un

Digitized by Google

D'un canton déſolé l'habitant s'enrichit ;
Turbilli dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.
Bertin qui dans ſon roi voit toûjours ſa patrie,
Prête un bras ſecourable à ta noble induſtrie.
Trudaine ſait aſſez que le cultivateur
Des reſſorts de l'état eſt le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le ſoutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au ſabre de Bellone.
J'aime aſſez St. Benoit, il prétendit du moins (*b*)
Que ſes enfans tondus chargés d'utiles ſoins
Méritaſſent de vivre en guidant la charrue,
En creuſant des canaux, en défrichant des bois ;
Mais je ſuis peu content du bon homme François, (*c*)
Il crut qu'un vrai chrêtien doit gueuſer dans la rue,
Et voulut que ſes fils robuſtes fainéans
Fiſſent ſerment à DIEU de vivre à nos dépens.
DIEU veut que l'on travaille & que l'on s'évertue ;
Et le ſot mari d'Eve au paradis d'Edin
Reçut un ordre exprès d'arranger ſon jardin. (*d*)
C'eſt la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni ſurtout des beaux arts.
Il eſt des tems pour tout ; & lorſqu'en mes vallées
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main ſéche les pleurs,
Sur la ſcène à Paris j'en fais verſer peut-être ;
Dans Verſaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et ſans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.

Au fond de ſon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie ;
La repréſaille eſt juſte ; & je ſais à propos
Confondre les pervers & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'appuie ;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie ;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice ;
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice ;
Jamais adulateur, & toûjours citoyen,
A ſon prince attaché, ſans lui demander rien ;
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos académies ;
Sans aimer Loyola condamnant St. Médard, (e)
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart ;
Et laiſſe aux parlemens à réprimer l'égliſe.
Il s'élève à ſon DIEU, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés ;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolème,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.
O vous, à l'amitié dans tous les tems fidelle,
Vous qui ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,

Digitized by Google

Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie.
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux, (*f*)
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encor à paraître.
Son ombre nous conſole, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

Digitized by Google

NOTES

POUR L'ÉPITRE SUR L'AGRICULTURE.

(a) *Le Normand Fontenelle.* Théocrite & Virgile étaient à la campagne ou en venaient quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, & les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guères avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de Fontenelle furent des madrigaux galans.

(b) *J'aime assez St. Benoit.* Benedict ou Benoit voulut que les mains de ses moines cultivassent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux; à donner des éditions des pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, & à en faire. Plusieurs de leurs abbés réguliers sont devenus évêques; plusieurs ont eu des richesses immenses.

(c) *Du bon homme François.* François d'Assise en instituant les mendians, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis sur le pauvre peuple qui n'osa refuser son tribut d'aumône à des moines qui disaient la messe & qui confessaient. De sorte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le paysan après avoir payé le roi, son seigneur & son curé, est encor forcé de donner le pain de ses enfans à des cordeliers & à des capucins.

(d) *Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.* Cet ordre exprès, que la Genèse dit avoir été donné de Dieu à l'homme de cultiver son jardin, fait bien voir quel est le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail: L'Arabe Job est bien plus raisonnable; il dit que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler.

(e) *Condamnant St. Médard.* Voyez les notes sur les convulsions & sur les billets de confession. Deux ridicules & opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *le pauvre Diable.*

(f) *Le sang du grand Corneille.* Mademoiselle Corneille mariée à un officier de l'état major.

Digitized by Google

EPITRE

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

BOILEAU, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis;
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du palais, je naquis ton voisin,
De ton siécle brillant mes yeux virent la fin;
Siécle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, fut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chévrefeuil (*a*).
Chez ton neveu Dongois (*b*) je passai mon enfance,
Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes fots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis, (*c*)
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire,
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et satyrique heureux par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt les courtisans, ces *singes de leur maître*,
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connaître;

Digitized by Google

On admira dans toi juſqu'au ſtile un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur ;
Et ſur l'amour de DIEU ta triſte pſalmodie,
Du haineux janſéniſte en ſon tems applaudie ;
Et l'équivoque même enfant plus ténébreux,
D'un père ſans vigueur avorton malheureux.
Des muſes dans ce tems, au pied du trône aſſiſes,
On aimait les talens, on paſſait les ſottiſes.
Un maudit Ecoſſais, chaſſé de ſon pays,
Vint changer tout en France & gâta nos eſprits.
L'eſpoir trompeur & vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraſſon (*d*) calculant ſon ſyſtême,
Répandaient à grands flots leurs papiers impoſteurs,
Vuidaient nos coffres-forts & corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'eſprit : la ſombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poëtique.
Le duc & le prélat, le guerrier, le docteur,
Liſaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe au rivage du Gange,
Et le ſacré vallon fut la place du Change.
Le ciel nous envoya dans ces tems corrompus
Le ſage & doux paſteur des brebis de Fréjus,
Econome ſenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France était bleſſée : il laiſſa ce grand corps,
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais ſi Fleuri fut ſage, il n'eut rien de ſublime.
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.

Digitized by Google

(Pardon, ſi contre moi ſon ombre s'en irrite)
Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuſer, poliment inhumain,
Une place à Racine (*e*), à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raiſon rivaux évangeliques,
Et des dons de l'eſprit dévots perſécuteurs,
S'acharnaient à l'envi ſur les pauvres auteurs.
Du fauxbourg Saint Médard les dogues aboyèrent,
Et les regards d'Ignace avec eux ſe gliſſèrent.
J'ai vu ces factions, ſemblables aux brigands,
Raſſemblés dans un bois pour voler les paſſans;
Et combattant entr'eux pour diviſer leur proie,
De leur guerre inteſtine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chaſſé,
Maudit comme les Juifs & comme eux diſperſé:
L'autre plus mépriſé tombant dans la pouſſière,
Avec Guyon, (*f*) Fréron, Nonotte & Sorinière.
Mais parmi ces faquins l'un ſur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre & de miſère
Qui diſtingue mon ſiécle & fait ſon caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf ſœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces tems deſtructeurs,
Des chantres de nos bois les voix ſont étouffées,
Aux ſiécles des Midas, on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit & de honte il a briſé ſa lyre.
Ce tems eſt, réponds-tu, très bon pour la ſatyre.

Digitized by Google

Mais quoi, puis-je en mes vers aiguiſant un bon mot,
Affliger ſans raiſon l'amour-propre d'un ſot?
Des Cotins de mon tems pourſuivre la racaille,
Et railler un pédant dont tout Paris ſe raille?
Non, ma muſe m'appelle à de plus hauts emplois,
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenſe,
J'oſe aux perſécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, aſſiſte l'indigent;
Au miniſtre des loix, protège l'innocent;
Au docteur tonſuré, ſois humble & charitable,
Et garde-toi ſurtout de damner ton ſemblable.
Malgré ſoixante hyvers eſcortés de ſeize ans, (g)
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déſerts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande juſtice; (b)
Je l'obtiendrai ſans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra juſqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proſcrite & non deshonorée.
Ainſi je fais trembler dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
J'oſe agir ſans rien craindre ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime; & voilà ma ſatyre.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infames délateurs,
Je vais mourir content. Le ſiécle qui doit naître,
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déja St. Lambert en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;

Digitized by Google

Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Nous nous verrons, Boileau, tu me préſenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras;
Je pourais t'amener enchaînés ſur mes traces
Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes. (*i*)
Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer:
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons ſeſſer;
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Eliſée
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever.
Et ſi ton goût ſévère a pu déſapprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage,
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon ſentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes ſombres:
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
M'enyvrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons. Dépêche-toi, curé, de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

Digitized by Google

NOTES

SUR L'ÉPITRE

A BOILEAU.

(a) *Antoine gouverneur de mon jardin d'Auteuil,*
Qui dirige chez moi l'if & le chèvrefeuil.

La maison était fort vilaine & le jardin aussi.

(b) Boileau a dit quelque part. *Monsieur Dongois mon illustre neveu.* C'était un greffier du parlement qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de Boileau.

(c) *A l'hôtel Rambouillet.* L'hôtel Rambouillet se déchaîna longtems contre Boileau qui avait accablé dans ses satyres Chapelain très estimé & recherché dans cette maison ; mauvais poëte à la vérité, mais homme fort savant, & ce qui est étonnant, bon critique. Cotin non moins plat poëte, & de plus plat prédicateur, mais homme de lettres, & aimable dans la société : d'autres encor, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur. Il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué : & en cela il a très bien fait, & nous l'exhortons à continuer.

(d) *Sous l'abbé Terrasson.* L'abbé Terrasson, traducteur de Diodore de Sicile, philosophe & savant, mais entêté du système de Las : il fit imprimer le 21 Juin 1720 une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient sa brochure, criaient en même tems un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui, qui dans le tems où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à Las de rembourser la religion catholique. Las lui répondit que l'église n'était pas si sotte, & qu'il lui fallait de l'argent comptant.

(e) Louis Racine fils du grand Racine.

(f) *Avec Guion, &c.* Guion auteur de plusieurs libelles comme de l'Oracle des philosophes. Fréron est connu. Nonotte est ainsi que

Digitized by Google

Fréron, un ex-jésuite, & un folliculaire. Sorinière, nous ne savons quel est cet auteur.

(g) *Escortés de 16 ans.* L'auteur aurait dû dire 17, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers.

(h) *Pour Sirven*, &c. Sirven est cet homme si innocent & si connu dont Mr. de VOLTAIRE prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui & sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé *Trinquet* donna les conclusions suivantes : *Je requiers que l'accusé duement atteint & convaincu de parricide soit banni pour dix ans.* Ce Trinquet était ivre sans doute quand il conclut ainsi : mais les juges ! & c'est de pareils imbécilles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin Mr. de Voltaire est venu à bout de faire rendre justice à toute cette famille.

(i) *Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.* Garasse jésuite fameux par l'excès de ses bétises & de ses fureurs. Il fut le délateur & le calomniateur de Théophile auquel il pensa en coûter la vie, dans un tems où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que Garasse.

Digitized by Google

A Mr. DE St. LAMBERT.

Mon esprit avec embarras
Poursuit des vérités arides;
J'ai quitté les brillans appas
Des muses, mes Dieux, & mes guides,
Pour l'astrolable & le compas
Des Maupertuis & des Euclides.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre;
Vénus ne veut plus me sourire,
Les graces détournent leurs pas;
Ma muse, les yeux pleins de larmes,
St. Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ses charmes,
Je lis vos vers; j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre;
Son refus vient de me confondre;
Vous avez fixé ses amours:
. . . . . .
Pour former un lien durable,
Vous avez sans doute un secret;
Je l'envisage avec regret,
Et ce secret, c'est d'être aimable.

Digitized by Google

AU MÊME.

TAndis qu'au-deſſus de la terre,
Des aquilons & du tonnerre,
L'interprète du grand Newton
Dans les routes de la lumière,
Conduit le char de Phaëton,
Sans verſer dans cette carrière;
Nous attendons paiſiblement,
Près de l'onde Caſtalienne,
Que notre héroïne revienne
De ſon voyage au firmament;
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois
Faiſait des bouquets pour Glycère;
St. Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et ces épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le tems dont je ſubis les loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts;
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les graces dans ce beau vallon,
Les Dieux de l'amoureux empire,
Ceux de la flûte & de la lyre,

Digitized by Google

T'inſpirent les aimables ſons,
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daignent plus me ſourire.
Dans l'heureux printems de tes jours,
Des Dieux du Pinde & des Amours
Saiſi la faveur paſſagère,
C'eſt le tems de l'illuſion,
Je n'ai plus que de la raiſon:
Encore, hélas! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir ſur le ſoir
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir,
Et ſa main d'encre encor ſâlie;
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs & ſa lunette;
Elle reprend tous ſes appas;
Porte-lui vite à ſa toilette
Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas,
Et chante-lui ſur ta muſette
Ces beaux airs que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

Digitized by Google

A DAPHNÉ, CÉLÈBRE ACTRICE.

ÉPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

DElle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez, & vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grace, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encor aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.
Quand dans les arts de l'eſprit & du goût
On eſt ſublime, on eſt égale à tout.
Que dis-je! on règne: & d'un peuple fidèle
On eſt chéri, ſurtout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flatteur
Eſt différent du deſtin d'un auteur!
Je crois vous voir ſur ce brillant théâtre,
Où tout (*a*) Paris de votre art idolâtre
Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur.
Vous récitez des vers plats & ſans grace,
Vous leur donnez la force & la douceur;
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir,

(*a*) Le traducteur a mis *Paris* au-lieu de *Londres*.

Digitized by Google

Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie, & pense être applaudi.
La toile tombe; alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présens
Assez communs de sifflets & d'encens:
Il fait deux lots quand il sort de l'yvresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui;
L'encens pour vous, & les sifflets pour lui.
Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrette;
L'un dans la main vous glisse un billet doux,
L'autre à Passi (*b*) vous propose une fête.
Josse avec vous veut souper tête-à-tête;
Candale y soupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'appercevant de loin,
Dit, Ah! c'est vous, bon jour, monsieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre piéce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis se retire, & se croit du beau monde.

Un

(*b*) Le traducteur a mis *Passi* au-lieu de *Kinsington*.

Digitized by Google

Un intendant des plaisirs dits menus,
Chez qui les arts sont toûjours bien venus,
Grand connaisseur, & pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la piéce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
Vous arrivez conduite par l'amour;
On vous présente à la reine, aux princesses,
Aux vieux seigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens & caresses;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée,
Dans le fallon, si le roi n'était là.
Pancrace suit: un gros huissier lui ferme
La porte au nez; il reste comme un terme,
La bouche ouverte, & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en cour présenté son mémoire,
Crêve à la fois d'orgueil & de dépit.
Il gratte, il gratte, il se présente, il dit,
Je suis l'auteur. — Hélas! mon pauvre hère,
C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de sa misère
S'esquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muses bannies;
Du tems passé regrettant les beaux jours,
Il rime encor, & s'étonne toûjours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
Pour l'achever, quelque compilateur,

Digitized by Google

Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de sa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reste abandonné
Comme un esclave aux bêtes condamné.
Voilà son sort : & puis cherchez à plaire.
Mais c'est bien pis, hélas ! s'il réussit;
L'envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie insatiable,
Que la mort seule à grand' peine adoucit,
L'affreuse envie active, impatiente,
Versant le fiel de sa bouche écumante,
Court à Paris par de longs sifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ses enfans.
A cette voix, les voilà qui descendent,
Qui dans le monde à grands flots se répandent,
En manteau court, en soutane, en rabat,
En petit maître, en petit magistrat :
Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
Est dangéreuse, & l'auteur hérétique :
Maître Abraham va sur lui distillant
L'acide impur qu'il vendait sur la Loire; (c)
Maître Crevier dans sa pesante histoire
Qu'on ne lit point, condamne son talent.
Un petit singe à face de Therſite,
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irrite,
Echo des sots, trompette des pervers,

(c) Le traducteur a substitué la *Loire* à la *Tamise*.

En proſe dure inſulte les beaux vers,
Pourſuit le ſage, & noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène & même contre vous.
Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de votre art idolâtre,
(d) Un poſſédé dans le fond d'un tonneau,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toûjours uniſſant les contraires,
(e) Nos chers Français dans leurs têtes légères,
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raiſonnez, je vous prie;
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

(d) L'auteur Anglais a ſans doute en vue les chaires des presbytériens.

(e) Le traducteur tranſporte toûjours la ſcène à Paris.

Digitized by Google

VARIANTE.

Après ce vers, *Est dangereuse*, &c. on lisait ceux-ci.

Mais s'il compose un ouvrage nouveau,
Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauveau,
A ce vainqueur des Anglais & des belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles :
Si le bon goût du généreux Choiseuil,
A ses travaux fait un honnête accueil,
S'il trouve grace aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise ;
S'il satisfait la Vallière & d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme, & le Journal Chrétien
Secrettement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé ;
Si méprisant l'envie & ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert DIEU, *c'est qu'il est exilé.*
Ainsi toûjours ou Zoïle ou Thersite,
Poursuit le sage & noircit le mérite.

Mais, grace au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite ;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs,
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchans, qui trompez sa justice,
Craignez l'histoire, elle est votre supplice ;

Digitized by Google

Craignez ſa main : cette main, qui des rois
A ſur l'airain conſacré les exploits,
Y gravera vos infames cabales,
Vos ſourds complots, vos ténébreux ſcandales ;
L'hypocriſie au perfide ſouris,
Le fanatiſme étincelant de rage,
Le fade orgueil peignant ſon plat viſage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans ſon jour véritable ;
On vous verra l'horreur & le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes ſurpris.
Le Dieu des vers, ce Dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accens,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans ;
Ce même Dieu, finiſſant ſa carrière,
Daigne écraſer & plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.

Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obſcures,
Laiſſons ſiffler ces couleuvres impures ;
Ne ſouillons pas de leurs hideux portraits
Les doux rayons qui deſſinent vos traits.
Belle CLAIRON, *toutes ces barbaries*
Sont des objets à vos yeux inconnus ;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère & les Furies ?

Digitized by Google

A MADEMOISELLE CLAIRON.

LE ſublime en tout genre eſt le don le plus rare ;
C'eſt là le vrai phénix ; & ſagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus ſans force, & des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens ;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſouffle du génie, & ſes fécondes flammes,
N'ont jamais deſcendu que dans de nobles ames ;
Il faut qu'on en ſoit digne ; & le cœur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré.
Un eſprit corrompu ne fut jamais ſublime.
Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime,
Toi, qui reſſuſcitas ſous mes ruſtiques toits,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,

(*a*) La foi, en poëſie, ſignifie la bonne foi.

(*b*) La Fontaine, dans ſon prologue de Belphégor, dédié à Mlle. Champmêle, fameuſe actrice pour ſon tems. La déclamation était alors une eſpèce de chant. La Motte a fait des ſtances pour Mlle. Duclos, dans leſquelles il la loue d'imiter la Champmêlé, & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On eſt tombé depuis dans un autre défaut

Digitized by Google

(Non l'Electre Françaiſe à la mode ſoumiſe,
Pour le galant Itys ſi galamment épriſe ;)
Toi, qui peins la nature en oſant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu ſus annoblir,
Toi, dont un geſte, un mot, m'attendrit & m'enflamme ;
Si j'aime tes talens, je reſpecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, (a)
Les vertus que tu peins je les retrouve en toi ;
Elles ſont dans ton cœur ; la vertu que j'encenſe
N'eſt pas des voluptés la ſévère abſtinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de ſon auteur,
Des malheureux humains eſt le conſolateur.
Lui-même il fut un Dieu dans les ſiécles antiques,
On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
Très déſintéreſſé ſur ce péché charmant,
J'en parle en philoſophe, & non pas en amant.
Une femme ſenſible, & que l'amour engage,
Quand elle eſt honnête-homme, à mes yeux eſt un ſage.
Que ce conteur heureux qui plaiſamment chanta (b)
Le démon Belphégor, & madame Honeſta,
L'Eſope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmélé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ſes ſons affétés,
Echo des fades airs que Lambert a notés : (c)

beaucoup plus grand, c'eſt un familier exceſſif & ridicule, qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toûjours ſe reſſentir de la grandeur du ſujet, & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu ſi naturel & ſi vrai, ne tomba jamais dans cette baſſeſſe.

(c) Lambert, auteur de quelques airs, inſipides, très célèbres avant Lulli.

Digitized by Google

Tu n'étais pas alors ; on ne pouvait connaître
Cét art qui n'eſt qu'à toi, cet art que tu fais naître.
Corneille, des Romains peintre majeſtueux,
T'aurait vue auſſi noble, auſſi Romaine qu'eux.
Le ciel pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réſervait ce flatteur avantage.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un ſort capricieux
Ait pu méler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui fait penſer n'en eſt point étonnée,
Elle s'en affermit loin d'être conſternée ;
C'eſt le creuſet du ſage ; & ſon or altéré
En renaît plus brillant, en ſort plus épuré.
En tout tems, en tous lieux, le public eſt injuſte ;
Horace s'en plaignait ſous l'empire d'Auguſte.
La malice, l'orgueil, un indigne déſir
D'abaiſſer des talens qui font notre plaiſir,
De flétrir les beaux arts qui conſolent la vie ;
Voilà le cœur de l'homme ; il eſt né pour l'envie.
A l'égliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toûjours.
Du ſiécle que j'ai vu tu ſais quelle eſt la gloire ;
Ce ſiécle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le ſort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'eſſuia Quinault, ce que ſouffrit Molière,
Fénelon dans l'exil terminant ſa carrière,
Arnaud qui dut jouïr du deſtin le plus beau,
Arnaud manquant d'aſyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il eſt vrai, commence à ſe répandre ;

Digitized by Google

Avec moins de talens on eſt plus éclairé ;
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré.
Ce ſiécle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, & ſurtout des injures.
La barbarie approche ; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ſes loix ont régné ;
Et fuyant à regret ſon parterre & ſes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.

A LA MÊME.

NOus ſommes trois (*a*) que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empreſſés :
L'un vous égale & l'autre vous imite,
Et le troiſiéme avec moins de mérite
Eſt plus heureux ; car vous l'embelliſſez.
Je vous dois tout ; je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits :
Mais quoi ! les vers ne plaiſent déſormais,
Que quand c'eſt vous qui les faites entendre.

(*a*) Deux dames qui jouaient la tragédie, & l'auteur.

Digitized by Google

A LA MÊME.

LEs talens, l'eſprit, le génie,
Chez Clairon ſont très aſſidus :
Car chacun aime ſa patrie.
Chez elle ils ſe ſont tous rendus,
Pour célébrer certaine orgie (*a*)
Dont je ſuis encor tout confus :
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les tems votre ouvrage.

(*a*) Fête connue ſous le nom de l'inauguration de la ſtatue de monſieur de Voltaire, & célébrée chez mademoiſelle Clairon en Octobre 1772. Cette actrice, habillée en préteſſe d'Apollon, poſa une couronne de laurier ſur le buſte de l'auteur de Zaïre, & récita une ode de monſieur de Marmontel en ſon honneur.

Digitized by Google

COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

chantés à Ferney le 11 Août 1763, veille de Ste. Claire, à Mademoiſelle CLAIRON.

Dans la grand' ville de Paris
On ſe lamente, on fait des cris;
Le plaiſir n'eſt plus de ſaiſon.
La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

Melpomène & le Dieu d'amour,
La conduiſirent tour-à-tour;
En France elle donne le ton.
Paris répète,
Que je regrète
Notre Clairon.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidèle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

Digitized by Google

Je ſuis à peine en mon printems,
Et j'ai déja des ſentimens :
Vous êtes un petit fripon.
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire,
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

Couplet ajouté.

Nous ſommes privés de Vanlo ;
Nous avons vu paſſer Rameau ;
Nous perdons Voltaire & Clairon.
Rien n'eſt funeſte,
Car il nous reſte
Monſieur Fréron.

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

TABLE

des piéces contenues dans ce Volume.

Discours en vers sur l'Homme, avec les notes & les variantes mises à la fin de chacun.

I. Discours. *De l'égalité des conditions.* Pag. 3.
II. Disc. *De la Liberté.* . . . . 15.
III. Disc. *De l'Envie.* . . . . 22.
IV. Disc. *De la modération en tout.* . 29.
V. Disc. *Sur la nature du plaisir.* . . 38.
VI. Disc. *De la nature de l'homme.* . . 45.
VII. Disc. *Sur la vraie vertu.* . . . 53.
Le Temple de l'amitié. . . . . . 59.
Le Mondain. . . . . . 64.
Lettre de Mr. Melon, *à Madame la Comtesse de* Verrue, *sur l'*Apologie du luxe. . . 69.
Lettre de l'Auteur à Mr. le Comte de Saxe, *depuis Maréchal général.* . . . . . 70.
Défense du Mondain, *ou l'*Apologie du luxe. . 72.
Sur l'usage de la vie. . . . . . 77.
Sur les événemens de l'année 1744. . . 80.
Le Cadenat. . . . . . 84.
L'Anti-Giton. . . . . . 87.
La Mort de Mlle. le Couvreur. . . . 90.
Au camp devant Philipsbourg. . . . . 92.
Epitre dédicatoire au Roi de Prusse, sur le Précis de l'Ecclésiaste. . . . . 94.

Digitized by Google

Avertiſſement. . . . . . Pag. 96.
Précis de l'Eccléſiaſte. . . . . . 97.
Avertiſſement de l'Editeur ſur le Précis du Cantique des Cantiques. . . . . 108.
Lettre du traducteur. . . . . . 109.
Précis du Cantique des Cantiques. . . . 113.
Le pauvre Diable. . . . . . 122.
Notes. . . . . . 136.
La Vanité. . . . . . 140.
Notes. . . . . . 143.
Le Ruſſe à Paris. Dialogue d'un Pariſien & d'un Ruſſe. . . . . . 145.
Notes. . . . . . 152.
Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du DAUPHIN *pluſieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la ſtatue équeſtre de* HENRI IV. . . . . 160.
Diſcours à mon vaiſſeau. . . . . . 163.
Les Chevaux & les ânes, ou Etrennes aux ſots. . . 166.
Première lettre du Prince royal de Pruſſe à Mr. de V. . . . . 171.
Réponſe. . . . . . 175.
De l'uſage de la ſcience dans les Princes. . . 180.
Réponſe à une lettre dont le Roi de Pruſſe honora l'auteur à ſon avénement à la couronne. . . . 184.
Lettre au R. de P. . . . . . 187.
——— *au même.* . . . . . 190.
——— *du R. de P.* . . . . . *à l'auteur.* . 193.
——— *du même.* . . . . . 195.
Réponſe. . . . . . 196.

Digitized by Google

Lettre au R. de P. . . . . . Pag. 199.
——— *au même.* . . . . 202.
——— *au même.* . . . . 205.
——— *au même.* . . . . 207.
——— *au même.* . . . . 210.
——— *au même.* . . . . 215.
——— *au même.* . . . . 219.
——— *au même.* . . . . 222.
——— *de l'auteur au R. de P.* . . . . . 225.

Ode au Roi de Prusse, sur son avènement au trône. 228.
Variantes. . . . . . 231.
Ode sur le Fanatisme. . . . . . 232.
Variantes. . . . . . 238.
Ode pour Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été sous l'équateur & au cercle polaire, mesurer des degrés de latitude. . . . . 240.
Ode sur la Paix de 1736. . . . . 245.
Variantes. . . . . . 250.

Ode sur la mort de l'Empereur CHARLES VI. . 251.
——— *à la Reine de Hongrie.* . . . . 254.
——— *sur l'ingratitude.* . . . . 257.
——— *sur la mort de S. A. R. Madame la Princesse de* Bareith. . . . . 261.
Notes de Mr. de Morza *sur l'Ode précédente.* . 268.

Ode à la Vérité. . . . . . 273.
Ode pindarique à propos de la guerre présente en Grèce. . . . . . 279.
Stances sur les poëtes épiques. . . . . 283.
Stances. . . . . . 285.

Digitized by Google

La Vie de Paris & de Verſailles. . . Pag. 287.
A Madame la Comteſſe D. L. N. *en lui envoyant l'épitre ſur* la Calomnie. . . . . 293.
Epitre ſur la Calomnie. . . . . ibid.
——— *à un Miniſtre d'Etat, ſur l'encouragement des arts.* . . . . . 301.
Variantes. . . . . . 304.
Réponſe à une Dame, ou ſoi-diſant telle. . . 306.
Lettre ſur la tracaſſerie, à Mr. de Buſſi *Evêque de Luçon.* . . . . . 309.
A Mr. de Gervaſi, *médecin.* . . . 312.
Variantes. . . . . . 314.
Lettre à S. A. R. Madame la Princeſſe de ***. 316.
Epitre connue ſous le nom des Vous *& des* Tu. . 319.
Lettre à Mr. le Cardinal du Bois. . . . 321.
——— *de Mr. le Cardinal* de Fleuri. . 323.
Réponſe. . . . . . 324.
Lettre de Mr. le Cardinal Albéroni. . . . 325.
Réponſe. . . . . . 326.
A Mgr. le Prince de Vendôme. . . . . 327.
A Mr. l'Abbé de Chaulieu. . . . . 331.
Réponſe à la précédente. . . . . 334.
A Mr. le Préſident Henaut, *auteur d'un ouvrage excellent ſur l'Hiſtoire de France.* . . . 335.
Au même. . . . . . 337.
A Mr. de Fontenelle. . . . . 341.
Réponſe de Mr. de Fontenelle. . . . 344.
A Mr. le Duc de Sulli. . . . . 347.
A Mr. le Duc de la Feuillade. . . . . 350.
A Mr. le Maréchal de Villars. . . . . 351.

Digitized by Google

A Mr. de la Faluère *de* Genonville, *Conseiller au Parlement, & intime ami de l'auteur, sur une maladie.* Pag. 353.
Aux manes de Mr. de Genonville. 359.
A Madame de Fontaine-Martel. 357.
Lettre écrite de Plombières à Mr. Pallu, *Conseiller d'Etat.* 360.
Variantes. 362.
A Mr. de Formont, *en lui renvoyant les œuvres de* Descartes *& de* Mallebranche. 363.
Epitre à Mad. 365.
A Mad. Dudeffans. 367.
A la même. 368.
A Mr. de Cideville. 370.
A Mr. le Marquis des Issarts, *Ambassadeur de France à Dresde.* 371.
A Mr. le Comte Algarotti, *qui était alors à la Cour de Saxe.* 373.
Réponse à Mr. le Cardinal Quirini. 376.
A Madame de Gondrin, *depuis Madame la Comtesse* Toulouse, *sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en* 1719. 378.
Variantes. 379.
Epithalame sur le mariage de Mr. le Duc de Richelieu *avec Mademoiselle de* Guise. 381.
A Mr. le Maréchal Duc de Richelieu, *à qui le Sénat de Gènes avait érigé une statue.* 383.
Au même, sur la conquête de Mahon. 385.
Epitre au Roi, présentée à Sa Majesté, au camp devant Fribourg. 388.

Digitized by Google

Lettre à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, *ſur la victoire remportée par le Roi à Laufelt.* Pag. 390.
Epitre de l'auteur en arrivant dans ſa terre, près du lac de Genève. 394.
Epitre ſur l'agriculture. 399.
Notes. 404.
Epitre à Boileau, *ou* Mon Teſtament. 405.
Notes. 410.
A Mr. de St. Lambert. 412.
Au même. 413.
A Daphné, *célèbre actrice. Epitre traduite de l'anglais.* 415.
Variantes. 420.
A Mademoiſelle Clairon. 422.
A la même. 425.
A la même. 426.
Couplets d'un jeune homme, chantés à Ferney, le 11 Août 1765, veille de Ste. Claire, à Mademoiſelle Clairon. 427.

Digitized by Google

ERRATA

POUR LE PREMIER VOLUME

DES

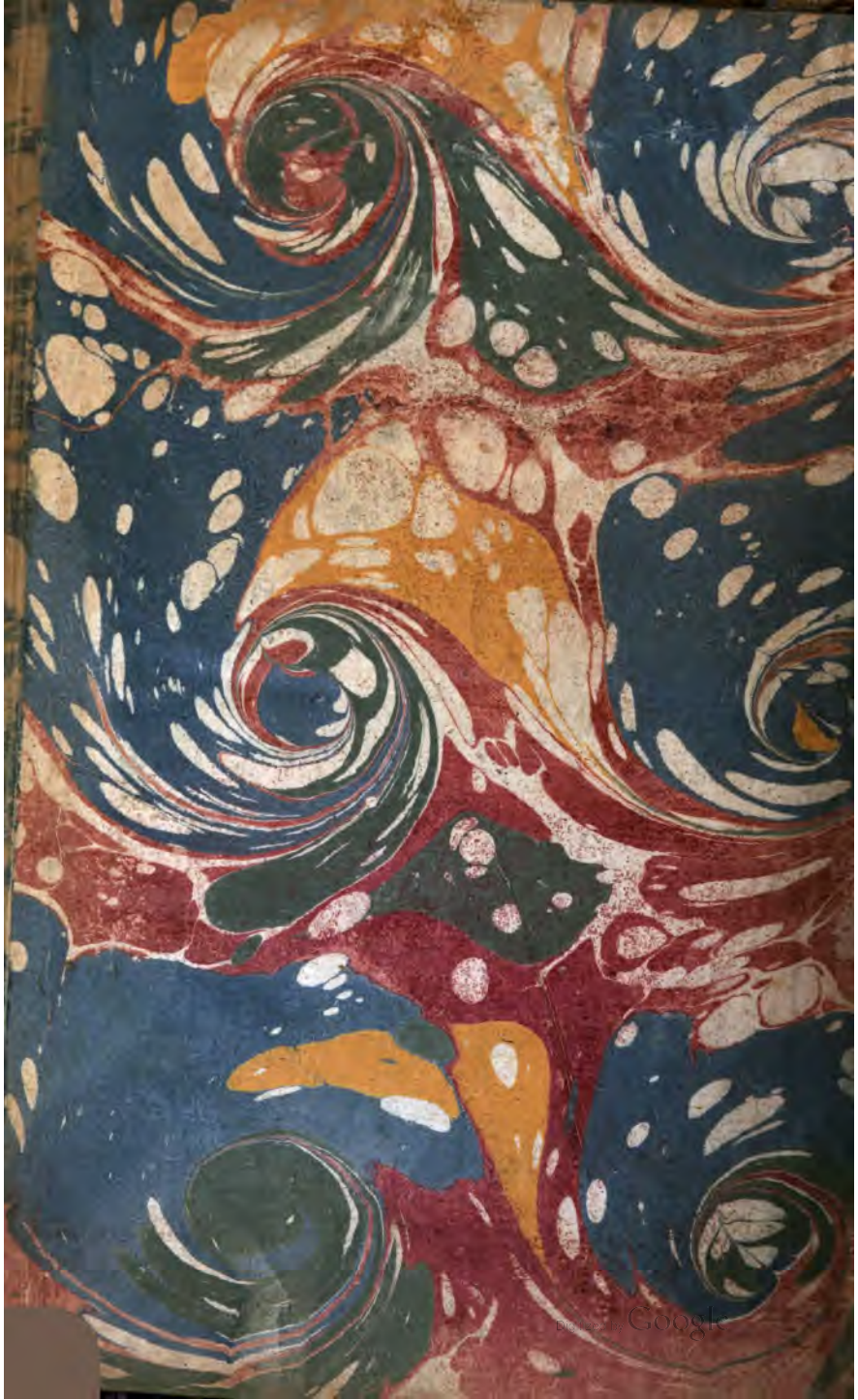
MÉLANGES DE POÉSIES.

Page 407. ligne 10. *Et les regards d'Ignace.* lisez : Et les renards d'Ignace.

Digitized by Google

77780868

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google